

LE MONDE
ILLUSTRÉ



EDMOND J. MASSICOTTE

LE PIONNIER

« FRANC ET SANS DOL »

GRAND JOURNAL NATIONALISTE

A HUIT PAGES « HEBDOMADAIRE

Le Seul Journal Essentiellement Cana-
dien-français Publié le Dimanche « »

L.-G. ROBILLARD,

Editeur-propriétaire

AMEDEE DENAULT,

Directeur de la rédaction

Le "PIONNIER" est une tribune absolu-
ment libre. Chaque collaborateur signe ses
articles et en est responsable.

Le "PIONNIER" publie régulièrement des
chroniques scientifiques, de politique étrangère,
de mode, de sport et de commerce ; deux feuil-
letons ; des articles d'économie politique, de
littérature et d'art. Il donne une attention spé-
ciale à la campagne anti-impérialiste, dont il
s'est fait l'irréductible champion.

Le "PIONNIER" compte parmi ses colla-
borateurs, à côté d'un groupe de jeunes, vigou-
reux et hardis, les premiers écrivains du pays.
Il est nettement indépendant de tous les groupes
et de toutes les organisations politiques.

Le "PIONNIER" atteint plus de 100,000
LECTEURS chaque dimanche.

Administration, Rédaction et Ateliers :

33, 35 et 37, RUE SAINT-GABRIEL
MONTREAL

AUX ATELIERS DU "PIONNIER"

On fait rapidement, élégamment et à bas
prix, les impressions de tous genres, les
plus luxueuses comme les plus simples.

BOITE POSTALE, 2162.

TEL. BELL, MAIN 467.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNEE.—No 928

MONTRÉAL, 8 FEVRIER 1902

5c LE No



M. Bredell, ancien chef de police à Prétoria Le Dr Heymans Le Président Kruger M. Frickie Elott
LE PRÉSIDENT KRUGER A HILVERSUM.—La promenade quotidienne dans le jardin

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 FEVRIER 1902

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 Mois, \$1.50
 4 Mois, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages de l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1ère insertion 10 cents la ligne
 Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie du MONDE ILLUSTRÉ,
 33, rue Saint-Gabriel.

Téléphone Bell : Main 467

B. d. P. 785

Rédaction :

JULES SAINT-ELME (*Amédée Denuat*), Directeur :

M. LOUIS PERRON, Secrétaire. Bureaux :

37, rue Saint-Gabriel

A NOS LECTEURS

A tous ceux qui s'abonneront au "Monde Illustré" il sera remis tout ce qui a paru des deux romans en cours de publication :

"Vingt Mille Lieues Sous les Mers," cet étonnant ouvrage de Jules Verne, et "L'Histoire d'un Homme du Peuple," d'Erekmann-Chatrian. Ces deux romans sont paginés à part, de manière à pouvoir être collectionnés et reliés dans un format élégant et avec des illustrations qui portent la valeur commerciale de chacun des volumes qu'ils formeront à \$1.00 au moins.

Chaque année du "Monde Illustré" comportant cinq ou six de ces volumes, on voit que l'abonnement est remboursé et bien au delà rien que par les romans publiés.

Ouvrages de vulgarisation scientifique, romans nationaux et patriotiques, tels sont les feuilletons que donnera à ses lecteurs le "Monde Illustré."

LE CANADA AUX CANADIENS

Dans un de ses derniers ouvrages, un écrivain de grand talent, de grande conviction, M. Edouard Drumont, terminait ainsi le dernier chapitre de la *Dernière Bataille*.

"Quand les Juifs auront fait, de la France, ce qu'ils ont fait de la Pologne, nous suivrons le courant magnétique ; nous franchirons l'Atlantique, nous irons au Canada.

"Les Canadiens français sont restés fidèles aux mœurs de la vieille France : ils ont conservé la foi de leurs ancêtres, et ils prospèrent. La natalité, qui s'affaiblit chez nous d'une manière effrayante, augmente sans cesse chez eux ; la population double tous les vingt ans, dans cent cinquante ans, le Canada aura à peu près la population de la France actuelle. Tout le monde là-bas est dans la paix et dans l'union.

"Le pays est magnifique, arrosé par des fleuves immenses. Ceux d'entre nous, auxquels les Juifs auront laissé de quoi payer la traversée, iront se réfugier sur cette terre, qui portait jadis le nom, peut-être prophétique, de Nouvelle-France." Les Juifs, maîtres de la France, joueront l'opérette toute la journée et se vendront des lorgnettes réciproquement pendant que les peuples s'égorgeront, puis ils finiront par se battre entre eux et brûleront Paris, leur moderne Jérusalem, comme ils ont brûlé l'ancienne.

Alors, quand nous serons bien installés là-bas, au bord du Saint-Laurent, accomplissant nos devoirs de chrétiens, groupés autour de nos pasteurs, exerçant nos droits paisiblement, tranquilles dans une société à peu près organisée, où le riche ne sera pas très riche, mais où les pauvres seront rares et où personne ne mourra de faim, nous verrons arriver un Juif en haillons, échappé à l'incendie de Paris.

—Ayez pitié du Juif infortuné ! Soyez tolérant ! La tolérance est une vertu chrétienne !

Malgré la résistance des hommes raisonnables, un curé trop bon fera donner à ce vagabond une culotte et un abri... "Le lendemain, il y aura cinquante Juifs ; au bout de dix ans, ils seront cent mille. Le curé qui aura insisté pour qu'on accueille le premier, mourra de chagrin après une affaire scandaleuse que les sémites auront montée contre lui, à l'aide de faux témoins. Au bout de cinquante ans, il n'y aura plus de Canada, plus de société, plus de famille : il n'y aura que des prostituées, des cabotins, des pornographes, des maîtres chanteurs, des financiers véreux, des directeurs de théâtre, des politiciens tripoteurs, des Wolff, des Jacques Meyer, des Arthur Meyer, des Eugène Meyer, des Bischoffshem, des Erlanger, des Reinach et des Naquet.

"Enchantés d'avoir accompli une nouvelle œuvre de destruction, les sémites voudront célébrer leur victoire et ils arracheront encore 300,000 francs aux indigents pour reprendre l'Ode Triomphale de Mlle Augusta Holmés..."

Ce que le polémiste a vu, ou à peu près, d'aussi loin et aussi juste, sera bientôt une chose, sinon accomplie, du moins en bonne voie de réussite, si une réaction violente ne se produit contre les méthodes chères à la juiverie et à ceux qui servent ses intérêts. Tout ce qui est Canadien sera abattu, comme ont essayé d'abattre tout ce qui est français dans notre ancienne mère-patrie, les frères de ceux qui ont choisi le Canada comme champ d'expérience.

A chaque fois que l'on voudra s'opposer à l'envahissement méthodique de ces gens-là—colporteurs ou brocanteurs, financiers ou philanthropes (?)—C'est-à-dire les empêcher de nous mettre dehors de chez nous, de notre maison, de notre commerce, de nos institutions, le cri retentira : "La tolérance est une vertu chrétienne, soyez tolérants pour le pauvre juif ! Humains pour le pauvre colporteur !"

Ce qui voudra dire ; vous n'avez pas le droit de vous opposer à notre envahissement, car si nous, notre dogme nous commande de réclamer l'empire de la terre, le vôtre vous impose la tolérance, la charité, envers celui qui n'a ni pain, ni patrie !

C'est en vertu de ces principes généreux, mais absurdes quand ils interviennent en faveur de tels adversaires, que la France se débat sous l'étreinte juive, que l'Algérie, que l'Autriche agonisent ; que la Russie est mise au ban de l'humanité—par les Juifs—pour n'avoir pas voulu se laisser faire et avoir expulsé ces sans-patrie.

C'est en vertu de ces mêmes principes que le Canada sera dévoré s'il ne réagit promptement, vigoureusement, contre ceux qui s'appliquent à le ronger.

Il n'y a pas de plus sûr critérium que le suivant : quand une institution purement canadienne, catholique, nationale, est en but à l'assaut de la calomnie, cherchez la juiverie, vous la trouverez sans peine ; c'est elle qui est, occultement tout du moins, à la tête des troupes, car, avec le génie destructeur de la race, elle aura habilement saisi le point par où introduire le dard ; elle aura habilement trouvé l'équivoque à l'aide de laquelle elle envenimera la blessure.

Si vous cherchez "à qui le crime profite" et ne trouvez rien ; soyez persuadés, quand même, qu'il y a quelque chose.

Et ce n'est pas toujours pour courir à un profit—immédiat—que nos gens se sont mis en branle ; et souvenez-vous qu'il y a toujours profit—pour eux—à casser quelque chose de droit ; à fausser un bon essort ; à jeter le discrédit sur un honnête principe.

Depuis des semaines, des gens sans mandat, sans autorité et qui ne sont ni de notre pays, ni de notre religion, se ruent, féroce, à la rescousse d'un Canadien et d'une institution Canadienne et Catholique. Le crime du Canadien, c'est d'avoir fondé l'institution ; c'est de la maintenir—haute et ferme—contre tous les remous ; c'est de lui imprimer, de sa main vigoureuse, l'essor qui conduit au succès.

L'institution. D'abord elle est Canadienne, purement Canadienne, elle est fermée pour tout ce qui n'est pas catholique.

C'est son droit, en pays canadien et catholique, pensez vous, je le pense aussi, mais les honnêtes censeurs dont il s'agit ne le pensent pas (ils ne pourraient y entrer). Ensuite, cette institution prétend mettre les économies du pauvre, et pour toujours, à l'abri des éventualités de ces temps féconds en naufrages. Elle entend préserver les Canadiens, les catholiques, des banques véreuses qui engloutissent, périodiquement, les quelques sous mis péniblement de côté par la mère de famille, l'ouvrier, le vieillard. Elle veut affranchir le prolétaire de l'humiliante nécessité de tendre la main, quand l'âge aura anéanti ses facultés de production, et lui assurer des capitaux—bien modestes il est vrai—pour que, à un moment quelconque de son existence, s'il en a besoin pour s'établir ou établir les siens, il n'ait pas besoin de personne.

Voilà bien des crimes aux yeux de ceux qui convoitent ces capitaux, qui voient cet affranchissement avec horreur, qui ont jeté leur dévolu sur ces épargnes, qui constatent, avec fureur, la mise hors de leur tutèle de ceux qu'ils exploitent ou entendent exploiter.

En avant, tout ! Sus au Canadien ! sus à l'institution canadienne ! Et si nous ne parvenons, nous, qui ne sommes ni canadiens, ni catholiques, à rendre plus difficile la tâche de cet homme, à retarder le fonctionnement des rouages de cette institution, nous n'aurons pas perdu notre temps.

Mais, au Canada, il y a des juges tout comme à Berlin, et nos institutions étant à nous comme la Prusse est au roi et comme le moulin de Sans-Souci est au meunier, cela ne va pas se jouer tout seul.

Deux des auteurs des calomnies amassées contre la Section des Rentes Viagères de L'Union Franco-Canadienne ont déjà été arrêtés sous l'inculpation de libelle et la semaine prochaine verra éclore une ou plusieurs actions en dommages contre les journaux qui ont cru bon—en leur qualité d'organes canadiens (?)—d'accueillir ces bavures cosmopolites et de leur donner leur bienveillante hospitalité.

L'homme visé peut marcher le front haut ; l'institution est vigoureuse et ceux qui la dirigent n'entendent pas se laisser manger sans protester.

Avis à ceux qui attaquent l'un et l'autre, ils pourraient bien, avant qu'il soit longtemps, avoir à modifier leur attitude, gouailleuse hier, très probablement piteuse demain. Ce ne sera pas le remords de leur vilaine action qui les hantera, oh non, mais la crainte salutaire des justes lois.

Ils apprendront à leurs dépens qu'il ne suffit pas d'être étranger au Canada pour essayer de mettre un joug et à l'institution et à ses instigateurs.

Ils apprendront que la patience—cette vertu des anges—n'est pas inaltérable quand il s'agit des hommes.

Ceux dont nous parlons là, ce sont des cosmopolites, chers lecteurs, mais ce ne sont pas des colporteurs ; ils font partie de la classe des "gens arrivés"—hier et d'outre-mer—Nous ne croyions pas prédire si juste quand, la semaine dernière en vous quittant, nous vous promettions de nous occuper de cette classe-là, dans un de nos prochains numéros ! Voilà qui est fait !

JEAN CANADA.

La Tribune des Journalistes de la Législature de Québec

(Traduit de l'anglais)

Vu la délicatesse, l'importance et l'étendue des fonctions du correspondant parlementaire de nos jours, nous avons cru que ceux—et ils sont nombreux—qui suivent, au jour le jour, avec un intérêt toujours constant, les comptes-rendus des débats de notre législature, ne liraient pas sans plaisir, à la suite du groupe photographique, reproduit aujourd'hui par le MONDE ILLUSTRÉ, un bref historique de la tribune des journalistes de la législature de Québec.

Cependant, je connais si bien la modestie—propre du vrai talent—qui caractérise mes confrères de la tribune des journalistes que je craindrais de perdre leur précieuse amitié en essayant de les louer comme ils le méritent. En outre, j'ai cru comprendre qu'ils préféreraient de beaucoup, à la mise en évidence de leur propre personnalité, l'évocation, par un des aînés de la confrérie, de quelques souvenirs de l'époque où l'honorable M. Thomas White et les Tarte, les Amyot, les Desjardins, les Tassé, les Provancher, les Dunn, les Gérin-Lajoie, les Vohl, les G.-T. Cary et tant d'autres d'une égale valeur, figuraient à la tribune, au pied de laquelle les Laurier, les Préfontaine et les Chapleau débutaient dans la carrière politique à côté de vétérans tels que Chauveau, Cartier, Cauchon, Irvine, Bellingham, Joly et Marchand.

On ne saurait passer, à la tribune des journalistes, trente sessions consécutives, sans entasser dans son esprit des trésors de souvenirs sur les événements qui ont déterminé la fortune des partis ; sur les débats, les discours mémorables et les votes historiques ; sur les débuts des hommes politiques qui se sont depuis élevés au sommet de la renommée, et sur les carrières prématurément abrégées par la faulx de la Grande Moissonneuse.

La tribune du vieux Palais Législatif de la côte de la Montagne, désertée en 1883, était beaucoup plus vaste que celle d'aujourd'hui, et comme elle, communiquait directement avec la salle de rédaction. Comme au parlement d'Ottawa, elle se trouvait tout au dessus du fauteuil présidentiel.

La plupart des journalistes dont je partageais alors les labours sont disparus depuis.

Thom White, ainsi qu'on l'appelait affectueusement, est mort couvert de lauriers politiques honnêtement gagnés, et le col. Guillaume Amyot, alors rédacteur du *Courrier du Canada*, repose maintenant à sa dernière demeure, après avoir occupé une place enviable. Ce pauvre Christopher Messiak, le brillant correspondant de la *Gazette*, fut une des victimes de la variole, à Montréal, et son beau-frère, John-F. Morris, le spirituel et versatile reporter du *Montreal Herald*, est mort, il y a quelques années dans la Colombie Anglaise. Un autre talentueux correspondant de cette époque s'est soudainement vu enlevé à l'affection des siens par un accident dans la même province : je veux parler de Henry Stuart, fils de l'ancien président de la Cour Supérieure de Québec et qui, sans occuper un siège à la tribune des journalistes, n'en écrivait pas moins, pour le *Witness*, des lettres pétillantes d'esprit et de bon sens.

Oscar Dunn et Faucher de Saint-Maurice nous ont aussi quittés pour un monde meilleur. R.-L. Vallée, qui succéda au colonel Amyot, comme correspondant du *Courrier du Canada*, est maintenant magistrat stipendiaire au Lac Saint-Jean. J.-G. Creighton, qui faisait, avec M. White et sous la direction de celui-ci, le service de la *Gazette*, est maintenant rédacteur législatif au sénat du Canada ; son successeur, E.-J. Duggan est aujourd'hui, à la fois, seigneur de la Malbaie et rédacteur aux débats de la Chambre des Communes, auxquels est aussi attaché Thom. Owens, qui, lui aussi, mais un peu plus tard, représenta pendant quelque temps la *Gazette*. Le sénateur Fabre, qui écrivait, à la tribune, plusieurs des premiers-Québec de l'*Événement*, est aujourd'hui commissaire canadien à Paris, et M. L.-G. Desjardins, alors propriétaire du *Canadien* avec M. Tarte et membre de la confrérie, est secrétaire de l'assemblée législative de Québec.

Nazaire Levasseur, aujourd'hui inspecteur du gaz à Québec fut, pendant longtemps, rédacteur politique de l'*Événement* et correspondant de ce journal, de la tribune qu'il présida en 1878. L'hon. J.-Israël Tarte, le défunt James Carrel du *Daily Telegraph*, M. Ernest Pacaud, rédacteur et propriétaire du *Soleil* et moi-même avons chacun occupé la présidence, à deux reprises différentes—charge que remplirent aussi entr'autres : l'hon. Thos White, L.-Z. Joncas (ancien député de Gaspé), John-A. Jordan, du *Witness*, E.-J. Duggan, Eugène Rouillard, le regretté Nazaire Olivier, le bon camarade Sauvalle, qui représenta la *Presse* en 1899 et en 1900, M. M.-J.-P. Tardivel, C.-F. Rouleau et T.-W.-S.-Dunn.

Malheureusement, il m'est impossible de donner ici la liste complète des présidents.

Le *Star* a envoyé à Québec des hommes d'un grand talent, entr'autres : l'encylopédique W.-J. Jarvis de Montréal, M. Phelan, (aujourd'hui sténographe judiciaire), John McHugh, plus tard rédacteur au *Herald* et parti récemment pour New-York, M. Lavekin, rédacteur de l'*Ottawa Free Press* et Chs Marcil, député de Bonaventure.

De tous les correspondants parlementaires actuels, à l'exception de M. Jordan, alors au *Chronicle* de Québec et maintenant au *Witness*, et M. Tardivel, alors du *Canadien* et maintenant propriétaire de la *Vérité*, personne, je crois, n'est monté à la tribune avant moi. Tous les autres anciens sont décédés ou ont abandonné la carrière du journalisme.

Plusieurs vieux journalistes sont revenus à la tribune, après avoir fourni dans le parlementarisme une belle carrière : parmi ceux-là, pour ne parler que de la dernière décade, je mentionnerai des hommes publics tels que l'honorable Peter Mitchell, l'honorable M. Joseph Royal, et MM. L.-J. Joncas et F.-L. Desaulniers, anciens députés.

Que de scènes mémorables se sont déroulées sous les yeux des journalistes, dans le vieux parlement et qu'il est facile, pour ceux qui y ont passé la plus grande partie de leurs derniers ans, de reconstituer, dans leur mémoire, l'histoire de cette législation à laquelle, au prix, il est vrai, de l'augmentation de la dette, la province de Québec doit la construction de ses chemins de fer et le développement de son agriculture, les progrès considérables accomplis par l'œuvre de la colonisation et du rapatriement.

L'arrestation et l'emprisonnement, par le sergent d'armes, dans le vieux Parlement, du correspondant du *Chronicle* et sa comparution devant la Chambre, sur une question de privilège soulevée par M. Chapleau, est un des incidents remarquables des premières années de la Législature.

La courtoisie qui caractérisait les débats de l'Assemblée législative, à cette époque, était tout simplement exquise. D'ailleurs, il ne fallait pas attendre autre chose d'une Chambre présidée par l'hon. Dr Blanchet et l'hon. Dr Fortin et avec une opposition dirigée par des chefs aussi cultivés, que MM. Joly, Irvine, Bachand, Marchand et Laframboise. L'entrée du combatif M. Angers, à la Chambre, mit dans les débats, une pointe d'acrimonie qui se développa encore quand M. Joly accusa le gouvernement d'être, à la Chambre et ailleurs, aux gages des propriétaires de chemins de fer.

Cette accusation ayant été trouvée anti-parlementaire, fut répudiée par la Chambre et censurée par le président, M. Beaubien, avec inscription aux procès-verbaux, mais une semaine plus tard, M. Letellier congédia ses ministres et invitait M. Joly à former un nouveau ministère, et à partir de ce jour jusqu'à la prorogation des Chambres et la dissolution du parlement, M. Watts dirigea le petit groupe de libéraux, transformé, par le coup d'Etat, en parti ministériel.

La session suivante fut des plus mouvementées. M. Turcotte, ayant été élu président de la Chambre à la majorité d'une voix, tint, durant toute une session la balance du pouvoir. Au moins deux anciens correspondants parlementaires, MM. Chs Langelier et Israël Tarte, firent leur apparition sur le parquet de la Chambre à ce parlement, aux débats duquel ils prirent l'un et l'autre une part active. Ceux qui, à cette époque, fréquentaient les galeries de la Chambre, n'oublieront

jamais les étonnantes passes d'armes qu'eurent souvent ensemble MM. Irvine et Chapleau, pas plus que la proposition tendant à la radiation de la censure portée, à la session précédente, contre M. Joly.

Un peu plus tard, MM. Albert Malouin, maintenant député de Québec-Centre ; Rodolphe Lemieux, député de Gaspé ; Achille Carrier, dans la suite député de Gaspé, puis magistrat ; Ludovic Brunet, greffier du tribunal de la Paix à Québec ; A. Alarie, subséquemment secrétaire particulier de l'honorable M. Parent et un certain nombre d'autres jeunes gens de talent, aspirant à la carrière politique, faisaient leur apparition à la tribune.

La chute du gouvernement Joly, la vente du chemin de fer du Nord par M. Chapleau, et plus particulièrement le fameux discours que ce dernier, accompagné jusqu'à son pupitre par son médecin, prononça à cette occasion, sont quelques-uns des épisodes les plus dramatiques de ce temps. Bien d'autres se sont produits depuis, avec l'arrivée au pouvoir et la chute des gouvernements Mercier, de Boucherville, Taillon et Flynn, mais ils sont de date comparativement trop récente pour que je les rappelle en détail.

Les correspondants parlementaires n'ont jamais reçu que les marques de la plus vive courtoisie et de la plus haute considération, des différents présidents et ministres qui se sont succédé à Québec. Le président actuel, M. Rainville, le premier ministre, M. Parent et M. Déchène se sont montrés particulièrement aimables. On se rappelle toujours, avec plaisir, les attentions délicates de feu l'hon. M. Marchand et des honorables MM. Leblanc et Jules Tessier.

Les membres honoraires de notre association, dont les portraits sont en tête du groupe photographique, sont connus de tous.

Parmi les membres actifs, citons M. Dunn, le président, correspondant de la *Gazette* de Montréal ; M. Tardivel, auteur de *Pour la Patrie*, rédacteur de la *Vérité* ; M. L.-J. Demers, éditeur de l'*Événement* et anciennement mon collègue au conseil de ville de Québec. Le vice-président actuel, M. Alfred Pelland est attaché à la rédaction de la *Patrie* et a pour assistant, à la tribune des journalistes, M. T. Levasseur qui est aussi secrétaire de la Chambre de Commerce de Québec. M. John Jordan, un ancien rédacteur du *Chronicle*, est maintenant rédacteur au *Daily Telegraph* et correspondant du *Witness* à Québec. Le Dr Stuart, F.R.S.C., un des littérateurs les mieux connus du Canada, est le rédacteur du *Quebec Mercury*. M. Rouleau, de l'Union Allet, et M. Girard représentent le *Soleil*. Un des journalistes les plus en vue de Québec est M. E.-E. Cinq-Mars, l'infatigable correspondant de la *Presse*. M. Aubé, du *Temps* d'Ottawa est un des vétérans de la profession. MM. Carrier et Sirois sont attachés à la rédaction de l'*Événement*. M. Middleton représente le *Herald* et M. Fortier le *Quotidien* de Lévis.

Il suffit d'avoir étudié quelque peu notre procédure parlementaire pour savoir, qu'en principe, c'est une infraction aux privilèges de la Chambre que d'en publier les débats. Cependant, la censure ne frappe plus, aujourd'hui, que les journalistes coupables d'erreurs volontaires.

Nos hommes publics savent parfaitement bien que la publication des débats parlementaires constitue, auprès de leurs électeurs, la justification de leur conduite, et que l'opinion publique y trouve sa plus fertile source de renseignements.

Sir Erskine May a fort justement dit que "l'habileté consommée, la franchise, la bonne foi du reporter moderne ne laisse rien à désirer au Parlement ni au public."

Ces paroles s'appliquent tout aussi bien aux journalistes de l'assemblée législative de Québec qu'à ceux du Parlement impérial. Quant à moi, fort d'une expérience de plus d'un quart de siècle, je témoigne, avec bonheur, de leur charmante camaraderie, de leurs inépuisables ressources, de leur inébranlable dévouement au devoir, aux intérêts de leurs lecteurs et de leurs patrons, et de "leur habileté, de leur franchise et de leur bonne foi."

E.-T.-D. CHAMBERS.

LA BENEDICTION DU PAPE A ROME

L'année jubilaire a vu passer, sous les murs de la vieille capitale du monde catholique, des flots de visiteurs, pieux pèlerins venus de tous les coins du globe, présenter leurs hommages au glorieux Pontife qui l'habite, et recevoir de ses mains les faveurs qu'il lui a plu d'accorder en cette circonstance.

Tout étranger qui pénètre dans Rome est aussitôt obsédé par une préoccupation qui le domine : celle de voir le Pape ! Rome, si intéressante du reste, s'efface devant la haute personnalité de son Pontife. Ses musées, ses nombreux monuments et ses chefs-d'œuvre ne comptent plus guère ; c'est à Saint-Pierre et au Vatican qu'il se faut d'abord diriger.

La vue du Pape est, pour tout catholique, un rêve déjà depuis longtemps caressé ; aussi ce rêve ne peut devenir une réalité sans lui causer de fortes émotions. Assister à une audience particulière, voir de près le Souverain Pontife et recueillir quelques paroles de sa bouche, voilà du reste une faveur justement appréciée et bien faite pour remuer l'âme d'un croyant.

Cette première faveur obtenue, il lui faut encore, pour satisfaire sa légitime ambition, assister à une de ces grandes audiences publiques dont le spectacle saisissant laisse également, dans l'esprit du visiteur, un souvenir ineffaçable.

La basilique Saint-Pierre, où se donnent ces audiences publiques, est sans conteste le plus beau et le plus vaste temple qui existe. Sa splendeur et ses dimensions dépassent celles d'aucun autre. A part la conception géniale de son ensemble et l'imposant de sa structure, la magnificence de sa décoration intérieure est reconnue sans égale. Enrichie durant des siècles, de bronzes précieux et des marbres les plus rares, la main des grands artistes s'est plus à l'orner de chefs-d'œuvre incomparables. Bramante, Michel-Ange, Raphaël, sans compter le Bernin et autres, voilà une trinité artistique plus que suffisante pour illustrer l'œuvre à laquelle ils ont attaché leurs noms.

L'immense coupole qui domine l'édifice s'élève à une hauteur de cent dix-sept mètres. Une large frise la contourne intérieurement, portant l'inscription : "Tu es Petrus et super hanc petram..." Plus haut, de riches panneaux couverts de mosaïque y représentent le Christ et les Apôtres avec, au centre et dominant tout, la figure du Père Eternel. Des fenêtres, s'échappent des flots de lumière qui viennent inonder l'énorme baldaquin à colonnes torsées et les groupes de statues colossales ornant les quatre pilastres de soutien de la coupole. Au-dessous, se trouvent la Confession et le tombeau du Prince des Apôtres ; puis l'autel, immense bloc de marbre, où le Saint-Père ira bénir et prier.

A l'heure convenue, le peuple et les grands du monde se pressent à l'intérieur de la vaste basilique. Au centre de la nef principale, on a disposé une avenue par où doit passer le Pape, accompagné de sa Garde d'honneur et de la Cour pontificale. L'entrée se fait à gauche, par une des chapelles latérales.

Quand sur le seuil apparaît le Pontife, vêtu de blanc et porté sur la Sedia gestatoria, une clameur, d'abord contenue par la sainteté du lieu, puis éclatant sous le coup de l'émotion, s'échappent des milliers de poitrines qui l'entourent ; une fluide magnétique parcourt la foule émue, frémissante, et le *Viva il Papa Re, Viva Leone, Viva le Pape Roi, Viva Léon XIII*, retentit et se répercute sous les voûtes immenses. La figure épanouie, l'œil brillant sous sa paupière vieillie, le Saint-Père lève sa main bénissante ; l'enthousiasme redouble et l'acclamation se prolonge : à chacun de lui témoigner sa joie, son bonheur et sa fidélité !

A l'aube du siècle qui commence, le grand Pontife est apparu dans cet imposant décor comme le Prêtre éternel du Dieu vivant, bénissant les générations qui s'avancent et franchissant le seuil de cette nouvelle étape du Temps.

Que l'on me trouve, dit Victor de Laprade, dans l'univers entier, un homme qui ait la puissance de bénédiction au même point que le Pape ! Et cependant, cette puissance, il ne la tient pas de lui-même,

par une force particulière et personnelle, comme homme de génie. Cet immense pouvoir de bénédiction qui apparaît en lui si rayonnant, il le tient de l'institution même qu'il représente, du sentiment de la papauté qui s'empare de lui dans certaines circonstances.

La solennité de la circonstance, une assistance nombreuse de représentants de tous les peuples, la sainteté et la merveilleuse beauté du temple où elles se sont déroulées ont donné aux cérémonies inaugurales du XXe siècle un cachet de grandeur non dépassée peut-être dans les annales déjà longues et brillantes de la papauté.

Cette bénédiction s'est étendue au loin dans la pensée du Souverain Pontife, aux parents des pieux visiteurs, à leurs amis et même aux corporations et aux sociétés dont ils faisaient partie ; s'ils étaient en nombre suffisant, aux peuples auxquels ils appartenaient et dont ils étaient à ses yeux les représentants attitrés. Ses fils du Canada n'ont point été oubliés, croyons-le. S'il est un pays dont il garde mémoire, c'est bien notre chère patrie. Le sang de ses enfants versé à la défense du Saint-Siège a laissé sur le vieux sol d'Italie des traces que le temps n'a pu encore effacer.

Certaines sociétés et corporations ont été, à la demande de leurs représentants officiels, l'objet d'une bénédiction spéciale. Il y a lieu de les féliciter de l'obtention d'une telle faveur, car elle n'est pas accordée à toutes sans distinction ; elle a nécessité au préalable certaines recommandations, et constitue, par le fait même, à leur crédit, un témoignage de précieuse valeur.

La bénédiction accordée aux membres de l'Alliance Nationale au cours de l'année jubilaire, outre sa valeur intrinsèque, offre un cachet particulier d'intérêt : elle nous a permis d'inaugurer, sous les plus heureux auspices, le siècle nouveau.

Ricordo dell'anno santo dell' 1900.

[Extrait de la revue *L'Alliance Nationale*.]

Nous sommes heureux de reproduire cet article, en ajoutant que L'Union Franco-Canadienne a, le même jour que L'Alliance Nationale, c'est-à-dire le 22 février 1901, obtenu la même faveur insigne.

Nous nous faisons donc un devoir de reproduire en fac simile le parchemin portant la formule de bénédiction.

Pour L'Union Franco-Canadienne : LE MONDE ILLUSTRÉ.

TIC-TAC-TOC

Ah ! ces Américaines !

M. Jean Kudelik, jeune virtuose de grand talent, faisant sa tournée artistique, donna, l'autre jour, un concert à New-York. Il joua avec une si merveilleuse virtuosité que les dames de New-York, les plus impasibles de l'Amérique, paraît-il, sortirent tout à fait de leurs gonds pour tomber dans un enthousiasme sans pareil. Après le concert, elles firent au jeune artiste une telle ovation que la plus vulgaire reconnaissance l'oblige à s'en souvenir toujours. Les unes lui demandaient son autographe, les autres une mèche de ses cheveux, un grand nombre le suppliaient de... se laisser embrasser. Ce fut avec la plus grande peine du monde, qu'il parvint à se frayer un chemin jusqu'à sa voiture. Celle-ci l'emportait au loin qu'on entendait encore ces cris : "Ah ! the darling ! The sweet angel ! The dear child !..." etc...

Que pensez-vous de cette frasque ?

Moi, rien ! les grandes douleurs sont muettes ! !

* *

A propos des Américaines, le souvenir de deux, grandes, sèches, anguleuses, voyageuses d'Amérique, me revient en mémoire :

C'était l'été dernier. Un beau soir, du mois d'août, je me promenais sur le port avec une amie. Je n'aime rien tant que d'être sur la jetée quand le bateau de Québec, ce bateau de *chez nous*, s'en va *chez nous*. Je reste ici, moi, il est vrai, mais je lui confie quelques pensées, quelques désirs, quelques soupirs de mon cœur. C'est une compensation : il se trouve peut-être quelqu'un là-bas qui reçoit ce souvenir d'une âme-sœur.

Mon amie et moi nous allions, un peu sous le charme de la nature au crépuscule, quand deux longues ombres se dressent devant nous. L'une (c'était deux Américaines) s'adressant à moi me demande... quelque chose... en anglais.

Je ne sais pas un traître mot de la traître langue anglaise, mon amie n'en sait guère plus que moi ; j'essaye de le faire comprendre à mon interlocutrice, nenni, elle parlait tout le temps. Désespérément je pousse ma compagne du coude, lui signifiant de comprendre et de répondre si possible.

Enfin, profitant d'un moment où l'Américaine s'arrête entre deux respirations, je multiplie les haussements d'épaules et les gestes négatifs ; interloquée elle s'écrie : "You don't understand ?" je fis un signe de tête, "and you" fit elle à ma compagne. "No" fit celle-ci, qui paraissait singulièrement s'amuser de cette scène. Impossible de rendre l'air décontenancé des deux Américaines. Elles se regardèrent stupéfaites : quoi, elles avaient tant parlé et c'était pour rien. "Nous sommes jouées, fit l'une à l'autre, nous Misses M... et par "ça"—Ici, suprême dédain à notre adresse ; elles étaient furieuses. Elles aperçoivent à quelques pas un gros bonhomme qui contemplant béatement les derniers rayons du soleil se jouant sur les flots onduleux du grand fleuve canadien. Elles s'approchèrent, et commençant par le commencement cette fois : "parlez-vous l'anglais, vous ?"—"Aoh ! yes !" fit l'homme, tout scandalisé qu'on pût lui demander s'il parlait l'anglais : pour voir si ça ne se voyait pas tout de suite qu'il était anglais, rien que par son air... et du doigt répondant à leur question il leur montra le vapeur Québec qui dans un dernier Hou... hou... hou... nous disait adieu. Il partait.

C'était le bateau de Québec qu'elles demandaient, les pauvres créatures. Oh ! si je les avais comprises, il m'était si facile de le leur montrer du doigt, moi aussi ; ça m'aurait fait plaisir, non-seulement de leur rendre service, mais encore de leur faire une petite leçon d'observation. Vous savez mes amis, que sur le vapeur en question est écrit ce nom Québec, en lettres grosses comme ça...

Pour n'avoir pas su lire, ou plutôt n'avoir pas voulu regarder préférant... bâdrer celui-ci et celui-là, pour avoir passé leur temps à... jacasser pour rien, elles manquaient leur... steamboat... Ce n'était pas mal fait.

* *

Connaissez-vous la langue espagnole ?

Si vous la connaissez, vous êtes bien chanceux, puisqu'il vous sera permis de lire les cinq romans—chefs-d'œuvre—que vient de créer un auteur espagnol dont j'ignore le nom.

Cet auteur—nouveau genre—a réellement fait un tour de force littéraire, en composant un livre, tout un livre, dans lequel n'entre pas une seule fois la voyelle A ; et ce n'est pas tout, il en a fait un autre, tout aussi volumineux dans lequel vous ne verrez pas le plus petit E ; ce n'est pas tout encore, le troisième roman, ne contient pas un I ; le quatrième pas un O ; et nécessairement, puisque c'est le complément, la lettre U, est exclue du cinquième volume !

Très fort, très fort, l'Espagnol... à moins que ces cinq lettres n'existent pas dans l'alphabet espagnol, ce que je ne saurais affirmer ou nier, n'ayant pas la plus élémentaire notion de cette langue que l'on dit bien douce et très riche.

FANTASIO.

L'ennui est une maladie dont le plaisir est plus souvent l'origine que le remède.



SA SAINTETÉ LÉON XIII

Le Docteur C. M. De Blois, humblement prosterné aux
 pieds de Sa Sainteté, la supplie d'accorder, à lui,
 au Président, et aux membres actuels de l'Union
Franco-Canadienne de Montréal P.Q.
 la Bénédiction Apostolique et l'Indulgence
 Plénière in "Articulo Mortis" dans sa forme
 usuelle de l'Eglise et prescrite par le Siège
 Apostolique.

Humus Pontifex benignè denuit precibus
 Dat. ex Aedibus Vaticanis die 21 Februarii 1908
 + Im Constantini Archiep. Patris



PARTIE ANCIENNE DU COUVENT DES SŒURS GRISES, A SAINT-ALBERT



COUVENT DES SŒURS GRISES DE SAINT-ALBERT

MISSIONS CANADIENNES

PROMENADE AUTOUR DE SAINT-ALBERT

Par le R. P. L.-S. Culerier, Oblat de Marie-Immaculée

Cette cathédrale qui s'en va en ruines, a eu ses jours de gloire quand il s'y faisait des ordinations. Celle du 19 mars 1890 fut remarquable entre toutes. Ce jour-là le R. P. Cunningham reçut l'onction sacerdotale. C'est le premier métis de tout le Nord-Ouest qui ait été admis aux ordres sacrés. Son entrée dans la milice sainte eut pour bon effet de détruire un préjugé commun au Canada : " Un métis, disait-on, ne peut pas faire un prêtre ! "

Un jeune homme, témoin de la cérémonie, en fut si frappé qu'il ne pensa plus qu'à l'imiter et bientôt, lui aussi, aura l'honneur de dire sa première messe dans la vieille cathédrale. C'est le Frère Patrick Beaudry, diacre et profès chez les Oblats de Marie-Immaculée...

Voyez justement là-bas, un peu au sommet de la colline à droite, la maison où il est né. A côté vous remarquez les tentes du chef Alexandre, venu à Saint-Albert pour se promener. Plus loin un campement de dames métisses. Autrefois les indiens ne sortaient pas sans être affublés de plumes, de colifichets, de peaux d'ours ; maintenant... ils sont habillés comme vous et moi.

* * *

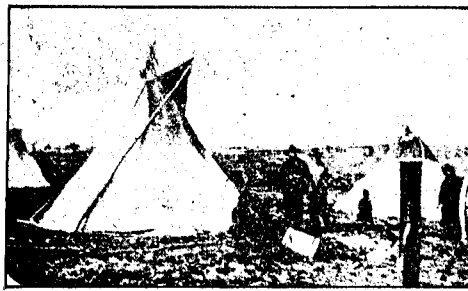
Les Blancs qui vivaient dans le Nord-Ouest, avant la venue des prêtres, étaient si éloignés de tout centre d'habitation et de pays cultivés, qu'ils pouvaient facilement se croire séparés du monde. Ils en étaient séparés, en effet, par les mœurs, par les habitudes et surtout par les pratiques religieuses. Durant plus d'un demi-siècle il n'y eut ni église, ni autel, ni prêtre ; cependant la contrée était alors habitée par un nombre considérable de Canadiens-français, employés ou agents des Compagnies de traite, qui tous, dans leur enfance, avaient été formés aux douces et salutaires pratiques de la Religion.



LE R. P. CUNNINGHAM

Ces pauvres jeunes gens, privés de tout secours religieux et n'ayant sous les yeux que de mauvais exemple, oubliaient souvent les préceptes de morale que leurs mères leur avaient appris. Il est à désirer qu'on n'écrive jamais un livre ayant pour titre : *Mystères du Nord-Ouest* ; sans rien donner à la fiction, la réalité seule serait abominable.

Un grand nombre de Blancs établis dans ces contrées s'y marièrent en se conformant aux usages des sauvages, c'est-à-dire en achetant des femmes. Le prix, si on le juge d'après nos idées, n'était pas considérable, une épouse coûtait trois chiens. Trois chiens, alors, valaient une fortune ! Puis le divorce fut adopté et sans autre loi que le caprice des maris. Ceux-ci souvenaient aussi revendaient leurs compagnes à un prix dérisoire, pour un calumet, un peu de tabac, etc. Ces pauvres créatures servaient, quelques fois, d'enjeu



CAMPMENT D'UN CHEF INDIGÈNE, ALEXANDRE

dans une partie de cartes ou dans un pari quelconque ; elles étaient livrées, sans contestation, comme épouse, au gagnant. Le sens moral avait été si perverti chez un grand nombre que ces pratiques révoltantes n'excitaient pas d'étonnement.

Tels furent les premiers pères des Métis. Les Canadiens qui avaient pris des femmes indiennes formèrent le noyau d'une population de sang mêlé dont l'existence différait peu de celle des sauvages : comme eux, ils vivaient du produit de la chasse et de la pêche, durant l'hiver allant camper dans les prairies où le buffle fournissait une abondante nourriture et au printemps revenant près des rivières poissonneuses.

Les Canadiens restés au service des Compagnies vivaient un peu différemment. Durant l'été et l'automne, ils conduisaient les bateaux chargés de marchandises. En hiver, ils allaient à la chasse pour se procurer, soit de la viande fraîche, soit des fourrures. C'était l'âge d'or ; la monnaie était encore inconnue ; les vivres, les effets d'habillement et les fourrures étaient les articles en circulation. Il n'y avait pas d'école, les enfants ne recevaient pas d'éducation. Les Compagnies ne se mirent jamais en peine de faire enseigner aux métis la lecture, l'écriture, la culture de la terre. Elles aimaient mieux les tenir dans une sorte d'infériorité dont les conséquences pèsent encore sur un grand nombre. Il a fallu la prédication catholique pour mettre ici une vraie civilisation.

* * *

Si vous assistez à la messe de 6 heures du matin, le premier vendredi du mois, vous serez surpris du nombre des communions. Si vous venez aux exercices du chemin de la croix, en Carême, vous direz : " Je n'ai jamais vu rien de plus édifiant. "

Faites le tour de la paroisse et le dénombrement des familles (environ 175), vous constaterez qu'il y a une moyenne de quatre à cinq enfants par foyer. Beaucoup sont des nouveaux venus : établis sur des terres vierges, ils logent dans des maisons imparfaitement construites. Mais attendez deux ou trois ans et leur demeure de troncs d'arbres aura fait place à une maison en bois, régulière et coquette. Ainsi donc il y a ici une population bien religieuse, catholique, honnête, laborieuse.

Les Métis forment encore la majorité numérique : il y a un noyau compacte de Canadiens-français et d'Irlandais ou Écossais. Trois langues sont d'un usage quotidien, mais la partie la plus considérable du ministère se fait en cris. La première communion de 1901 a compté soixante enfants et ce nombre ira grandissant. Le R. P. Rémas a donc été prophète !

* * *

Le saint ministère est exercé par les RR. PP. Mérier et Cunningham. Mgr Legal, quand il est ici, fait tantôt l'évêque, tantôt le vicaire. Vous pourrez le voir officier pontificalement à Noël, et si on vient demander pour un malade quelque Père occupé ailleurs, Mgr Legal s'empressera de le remplacer. Quant à Mgr Grandin, ce n'est qu'aux jours de grand concours qu'il entend les confessions des hommes dans sa chambre. Mais son temps de vicariat est passé ; les infirmités le retiennent d'ordinaire dans sa chambre. Il tient fidèlement au courant sa correspondance, il reçoit chez lui les petits séminaristes, à qui il raconte l'histoire des Missions de Saint-Albert.

* * *

Cet établissement, à l'ouest de la cathédrale, c'est le couvent des Sœurs Grises. Les œuvres sont nombreuses dans cette vaste maison qui abrite plus de 150



LES RR. PP. REMAS ET BEAUDRY



M. JAMES COCHRANE, M. P. P.

ÉLU MAIRE DE MONTRÉAL

personnes ; il y a la communauté, le noviciat, les classes des enfants du village, une école pour les sauvages, un orphelinat, un asile de vieillards, un hôpital, une ferme. Toutes ces œuvres sont soutenues par l'industrie personnelle des Sœurs, leur économie, leur travail et quelques dons. Elles reçoivent une subvention du gouvernement pour une quarantaine d'enfants pauvres.

Il y a trente-trois ans que les Sœurs Grises ont commencé leur fondation à Saint-Albert. Au début, elle n'eurent d'autres secours que leurs bras ; on les voyait conduire des charrettes à bœufs et travailler comme des filles de fermes ; l'amour du bon Dieu et des orphelins les avaient rendues mères des pauvres et des abandonnés. Aujourd'hui leur sort s'est amélioré comme celui de tous ceux qui ont vieilli dans le pays. Mais les soucis, les inquiétudes, les souffrances, les travaux sont encore leur pain quotidien.

* *

Suivons pas à pas les progrès lentement réalisés au cours de trente années.

En 1871, quand Saint-Albert fut érigé en évêché, il n'y avait guère qu'une cinquantaine de maisons disséminées çà et là autour de cette colline. Deux chrétiens au plus, négligeaient d'accomplir leur devoir pascal ; mais il était difficile de faire abandonner aux gens la vie nomade pour les travaux de la terre et ils ne comprenaient pas les bienfaits de l'instruction pour leurs enfants.

* *

En 1879, quelques bonnes familles canadiennes vinrent se joindre à la population primitive. Aux principales fêtes de l'année, quand le curé en exprimait le désir, il y avait communion générale. Les exercices du Carême, le mois de Marie, les Quarante Heures étaient suivis avec fidélité. Chaque année on donnait une retraite de huit jours à la population.

Le R. P. Rémas se dévouait à l'œuvre des catéchismes. Il prenait les enfants deux fois par jour, les adultes le dimanche. En outre, il s'en allait tous les jours à domicile, dans les maisons, dans les loges des sauvages, instruire et préparer les vieillards à la première communion.

La vieille cathédrale était, en somme, achevée. Elle

avait déjà coûté plus de 60.000 francs. A la même époque on construisit le nouvel évêché, il remplaçait la misérable grange qui jusque-là avait servi de demeure aux missionnaires et à l'évêque.

L'école contenait soixante élèves qui recevaient l'instruction en français et en anglais. On songeait même déjà à fonder une sorte de collège...

L'orphelinat avait alors trente à quarante enfants, retirés de la misère et trouvant dans les Sœurs l'affection et le dévouement dont ils avaient été privés par la mort ou l'abandon de leurs parents.

* *

Les Sœurs possédaient une pharmacie bien montée et distribuaient quantité de remèdes aux indigents ; elles visitaient aussi les malades à domicile. Mais

Saint-Albert n'avait pas de médecin. Les docteurs se tenaient encore dans les centres civilisés ; depuis ils sont venus !

Les Sœurs avaient soin de la sacristie, de la lingerie de l'évêché, de la cuisine, où plus de deux mille repas étaient donnés chaque année aux métis et aux sauvages affamés...

* *

En 1893, le pays s'ouvrit grandement à la colonisation. De tous les États de l'Europe les Blancs arrivaient. Saint-Albert eut dès lors l'exercice du ministère paroissial proprement dit, une école fréquentée par cent vingt enfants, un orphelinat très nombreux, une communauté de quinze Sœurs Grises. Trois autres écoles fonctionnaient dans la campagne, ayant chacune une assistance moyenne de dix-huit enfants.

L'évêché neuf de 1879 avait changé de locataires... Mgr Grandin l'avait cédé aux Religieuses et était venu habiter son évêché actuel. Mais, si tout le reste progressait, la cathédrale vieillissait. Jadis, ses flancs étaient trop larges pour la population. Depuis, ils sont devenus trop étroits et on songe sérieusement à en bâtir une nouvelle. Déjà environ 550 charges de cailloux ont été amenées sur la colline... et tout n'est pas fait...

[Extrait des *Missions Catholiques*.]

(A suivre)

VERS POUR ELLE

Telle, la nymphe d'or des saxes et des sévres
Que l'Art a vu surgir sous les pinceaux d'Haf-ni,
Je vous ai peinte en moi dans un rêve infini
Fait du ton de vos yeux et du nard de vos lèvres.

Parmi d'ardentes fleurs d'aurores et d'amours,
J'ai conçu votre front dans une apothéose,
Où, seul, Pan souffle encore en son luth au bois rose,
Car j'ai mis à vos pieds la Lyre des pasteurs.

Je vous ai peinte en moi pour être ma lumière ;
Je veux que votre nom soit la clarté première
Qui voile dans l'azur l'Etoile aux feux hardis ;

Je veux que votre voix soit l'Unique parole :
Et je ne saurai plus changer de paradis
Puisque d'un Paradis j'aurai fait mon idole...

ARTHUR DE BUSSTÈRES.

Voiler une faute sous un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.



SAINT-ALBERT.—MISSIONNAIRE ET FEMMES MÉTIS



LA TRIBUNE DES JOURNALISTES PARLEMENTAIRES A QUEBEC

LES PETITS CHEFS-D'ŒUVRE

II
JANVIER

O le clair matin, la belle gelée !
Un soleil d'argent sur la plaine blanche
Verse une clarté frileuse et voilée ;
On sonne la messe à toute volée !
O la bonne bise, ô le beau dimanche !

Sous les arbres morts aux ramures nues
En fins diamants resplendit le givre ;
L'azur froid scintille à travers les nues !
Voilà mes gaités soudain revenues ;
Mon sang se réveille et je me sens vivre !

Adieu les couchants tout rayés de pluie
Et les pleurs brouillées des mornes aurores !
Les grands horizons brillent, et j'oublie
Les soirs gris trempés de mélancolie
Sur le sol durci des routes sonores !

Allons respirer l'air de la prairie !
Sous les glaçons bleus chantent les fontaines
C'est de purs cristaux que l'herbe est fleurie ;
Mon cœur allégé vibre et se marie
Aux frais carillons des cloches lointaines !

CHARLES GRANDMOUGIN

AUX OUVRIERS

LES LASCARS

Le mot *lascar* provient, paraît-il, de deux mots arabes *el askar*, qui signifie intelligent, dans le sens de rusé.

C'est le nom qu'on donnait à certains de nos troupiers d'Afrique, bons soldats, habiles à l'attaque, redevenant bons enfants après le combat ; mais bons enfants un peu *chapordeurs* et toujours disposés à *tirer des bordées* (comme on dit vulgairement). Dès qu'il n'y avait plus d'escarmouches, ils s'en offraient quelques-unes au compte des colons, pour s'entretenir la main, en faisant ripaille à leur santé.

Ce serait un tort de croire qu'il n'y a eu de Lascars qu'en Afrique. Ce caractère aventureux, qui provient surtout de l'inconstance et de l'amour des fredaines, a des représentants à tous les âges de la vie.

Dès l'école, vous trouvez de ces enfants ayant une intelligence spéciale pour tout ce qui est espèglerie taquine et surtout distrayante du travail ; non pas que ce soient des paresseux, mais ils ont l'antipathie de l'effort et de la régularité.

Ils feront volontiers toutes les commissions qui pourront les détourner de l'étude ; mais, apprendre leur leçon est une trop grande peine. Ils se contenteront de la lire, demain, en allant en classe ; ils se flatteront de pouvoir la réciter en trichant, soit qu'ils aient déchiré la page de leur livre pour s'en servir sur le dos d'un camarade, soit que le livre, bien placé dans un coin de la table, leur permette de laisser croire qu'ils la récitent au lieu de la lire.

Ils ont une ingéniosité spéciale pour dérouter la vigilance de leur professeur ; ils ne voient pas, les pauvres enfants, qu'ils ne réussissent qu'à se tromper eux-mêmes : le professeur, lui, n'a rien perdu, en réalité ; mais eux ne sauront pas ce qu'ils n'auront pas étudié.

En apprentissage, nous retrouvons notre lascar, toujours actif pour les courses ou pour les farces.

C'est lui qui apprend à fumer, à intéresser, par l'argent, les parties de cartes, à faire des escapades, à découcher, à fréquenter les champs de courses, à quitter les parents pour se mettre en garni.

J'ai connu un de ces lascars, garçon pâtissier, qui, pour prendre la place d'un camarade faisant les achats aux halles, mit, pendant quelque temps, 50 centimes à 1 franc de sa poche, sur les achats, pour capter la confiance ; plus tard, il sut se faire des gains suffisants pour... se faire mettre à la porte.—Il avait été plus

malin que les autres, mais sa malice l'avait conduit à perdre sa place.

Au service, le lascar n'est jamais embarrassé ; tout ce qui lui manque, il ne le vole pas, il le *chaporde* : brosses, courroies, etc. ; il y a tant de bonnes têtes !.

Sans être très instruit, il se perfectionne, avec un peu d'application, et il devient sergent.—Alors, il commence à se montrer sous son vrai jour ; il est raide, il a le commandement dur et sec, il intimide les conscrits pour faire des bénéfices sur les bons de tabac et sur les frais de route. Il se fait ouvrir un compte à la cantine, au café, où il est prisé comme boute-en-train ; bien avec le tailleur, c'est un sergent coquet.

Il joue beaucoup, gagne souvent ; c'est un camarade entraînant, aimable, très souple avec ses supérieurs et avec tous ceux dont il peut avoir à bénéficier.

Mais on n'est pas dépensier, et, comme l'on dit *noceur*, sans que la bourse se vide ; alors, on aligne les comptes, on fait *parler* les chiffres, ou l'on triche au jeu. D'une manière ou d'une autre, pris, un jour, la main dans le sac, il faut faire flèche de tout bois.

Alors, on écrit à sa famille, à la mère.—Comme autrefois, la mère cache la lettre au père ; on va trouver une vieille tante qui aidait à *gâter* l'enfant *si intelligent* ; on se saigne pour sauver l'étourdi, l'entraîné qu'on chérit toujours.

Notre lascar paie le plus pressé des dettes et boit à la santé de sa tante.

Moitié par goût, moitié pour se faire de l'argent, il rengage ; tant bien que mal, refait trois ans, trouve qu'on lui fait des passe-droits, écrit pour qu'on lui paie son voyage et rentre dans le civil.

Dans le civil, grâce à ses parents, il est habillé à neuf ; on lui fait les premières avances ; il promet *d'acheter une conduite* ; on le place.

Toujours coquet, moustache soignée, il plaît, d'abord. Mais il plaît surtout aux camarades de magasin ; il les entraîne, fait de petites dettes ; la famille les paie encore en cachette du père.

Sur sa promesse de *faire une fin*, on le marie : une femme le ramènera au bien, lui fera aimer la maison.

Pas méchant, au fond, c'est un époux *idéal*, qui ne refuse à sa femme ni théâtre, ni bal, ni *noces*, ni parties de campagne. S'il avait un puits d'or, vraiment, ce serait le plus charmant des maris. Mais la dot n'était pas un sac sans fin : elle s'épuise.

Le ménage emprunte, pour se *rattraper*, comme on dit vulgairement ; on joue aux courses ; on gagne, puis on perd ; on emprunte à la caisse... Un jour, le mari est suspecté à cause de son irrégularité ; on vérifie ses comptes... Il manque cinq cents francs : on le met à la porte simplement, les parents ayant encore remboursé.

J'ai parlé du lascar-employé, il y a aussi le lascar-ouvrier.

Celui-là ne manque pas d'adresse ; il pourrait bien faire, mais il ne peut pas commander à ses caprices.—Le lundi, dès qu'il fait un rayon de soleil, il entraîne l'atelier à Meudon ou à la Varenne, et l'on canote, on *cycliste*, on chante et on boit avec un entrain qui prime de beaucoup celui de l'atelier... Quoique gagnant souvent au jeu, il dépense plus que son gain, encouragé d'abord par le marchand de vin qui lui doit une si belle clientèle. Comme il faudrait trop travailler pour payer ce qu'il doit, il *plante un drapeau*, ce qui, pour lui, veut dire : Tout est payé !

Il se marie, est aimable au possible tant que la dot peut suffire à lui donner du plaisir, mais les mauvaises habitudes reviennent ; il va retrouver les anciens amis, et souvent, celle qu'il a prise pour femme et rendue mère, doit retourner dans sa famille, à la suite de l'abandon du lascar qui n'a jamais pu accepter un devoir.

Mais, pour le lascar comme pour tout le monde, la vieillesse arrive. Flétri prématurément, il a perdu l'habitude du travail : c'est dans le jeu, autour des théâtres de foires ou des courses qu'il cherche des *trucs* pour vivre, à moins qu'ils ne deviennent agents de bas étage des politiciens pour les besognes à tout faire !

Méconnu de tous, méprisé, il a tellement trompé qu'on ne veut plus croire à ses besoins, même quand il dit vrai.

Le dos voûté de bonne heure, il marche, les mains dans les poches de sa blouse, la tête rentrée dans les épaules, humectant souvent, sa langue desséchée, à ses moustaches imprégnées encore de la dernière liqueur qu'il a bue.

Il pose pour le vieil ouvrier malheureux ; il se plaint des patrons, de la société, et finit par inspirer assez de pitié à un conseiller municipal pour pouvoir prendre encore, dans un hospice, la place destinée à un vieux et honnête père de famille.

En résumé, dans un genre ou dans l'autre, le lascar a dépensé plus d'intelligence, de finesse, d'adresse pour tromper ceux qu'il a connus et finir misérablement, qu'il ne lui en avait fallu pour être un homme aimé et estimé.

Plus malin que tout le monde, il s'est encore plus trompé lui-même qu'il n'a trompé les autres :

“ De malice pas trop n'en faut,
L'excès en tout est un défaut.”

LÉON DUPONT.

Utopies d'hier, vérités aujourd'hui (1)

Les fonds de la mer, encore peu connus aujourd'hui, ne l'étaient pas du tout, à l'époque où Jules Verne fit paraître son merveilleux roman : *Vingt mille lieues sous les mers*.

Flore, faune de ces régions que l'esprit seul a rêvés, quel magnifique spectacle serait réservé à l'œil humain qui en pourrait soulever le voile !

Et, servant de cadre aux plantes inconnues, aux animaux fantastiques de ces zones inexplorées, quelles curiosités géologiques à espérer de sondages opérés avec les moyens d'action qu'apporte la science moderne !

Mais la sonde n'y atteint pas toujours et l'œil n'est pas prêt d'y plonger, quoique des hypothèses, jadis fort aventurées soient, en partie du moins, confirmées par des faits.

On avait nié la vie, à certaines profondeurs, alléguant la pression énorme qu'éprouveraient des êtres organisés à quelques centaines, que dis-je, à quelques milliers de mètres au-dessous de la mer ! C'était la nuit profonde et les poissons n'y pouvaient vivre, pensait-on ; c'était en outre une pression énorme à supporter et plantes comme animaux ne la pouvaient subir sans mourir.

Les sondages avaient, avec la méthode imparfaite employée alors, donné des résultats absolument faux.

Que venait donc supposer ce Jules Verne qui, après tout, n'était qu'un demi-savant ?

Laissons les événements répondre à quelques-unes de ces objections. Ce fut en 1802, sept ans après l'apparition de *Vingt mille lieues sous les mers* que le gouvernement français nomma une commission sous la direction de M. Milne Edwards, de l'Institut, afin d'opérer des sondages, à grande profondeur, dans la Méditerranée et dans l'Océan. Un excellent navire, le *Travailleur*, muni d'un outillage perfectionné, fut aménagé par les soins du ministre de la marine.

Il comportait des appareils de sondage et de dragage permettant d'atteindre, en 20 minutes, un fonds de 3500 mètres ; une machine à vapeur de 16 chevaux pour la manœuvre des sondes, dragues et chaluts ; 4 grandes dragues ; 4 petites destinées à fouiller la vase ; deux dragues fermées à la descente et ne s'ouvrant qu'en atteignant le fond.

Des chaluts spéciaux furent construits qui permettaient au filet les garnissant de balayer 7 mètres de largeur des fonds.

25000 mètres de lignes, en fil d'acier ; des thermomètres et des bouteilles automatiques, permettaient de prendre l'eau et d'en mesurer la température à toutes profondeurs. Le *Travailleur* quitta Rochefort

(1) Analyse et vérification de faits, utopies au moment où ils furent énoncés dans les romans de Jules Verne, mais devenus aujourd'hui d'incontestables vérités.

le 9 juin et, pendant 70 jours de navigation rien que dans la Méditerranée, parcourut 2000 lieues marines, exécutant de nombreux sondages, jetant la drague ou le chalut 50 fois et jusqu'à 2600 mètres de fonds. (A cette époque, les dragues n'avaient jamais dépassé 350 mètres).

A 650 mètres, des espèces rares étaient déjà ramassées et à 1068 mètres, à quelques milles de Marseille, on pêchait vivant un *Argyropelenis* et des crustacés variés.

Entre 550 et 2600 mètres, une grande quantité de coquillages et des annélides ; puis des Bactéries et autres microbes, par 2600 mètres, entre Nice et la Corse et enfin des spongiaires entre 600 mètres et 2600 mètres.

Variable dans les couches supérieures, la température était uniforme de 280 à 2660 où elle atteignait 13° centigrades, ce qui permettait d'affirmer que l'immense masse d'eau constituant la Méditerranée est presque immobile dans la profondeur comme l'absence de marées la rend immobile à la surface.

Les animaux de l'Océan, en présence de ces constatations, éprouvent donc de grandes difficultés pour y pénétrer, ayant à remonter le courant rapide créé dans le passage étroit de Gibraltar par la différence de température et par conséquent de densité des eaux. Tous les animaux trouvés dans la Méditerranée se retrouvent ailleurs et ne diffèrent pas sensiblement de ceux des autres mers ; c'est ce qu'a prouvé la suite de l'expédition du *Travailleur*.

Au mois d'août, l'Océan était à son tour soumis à des sondages nombreux, sur les côtes d'Espagne et de Portugal. Chaque coup de drague ramenait alors des animaux d'un grand intérêt zoologique et, par le travers du cap Finistère, à 2000m de profondeur, s'étant trouvée engagée dans un fonds rocheux, elle ramena du fonds des annélides et de petits crustacés ; en vue du Rio Minho, par 1065m, des éponges et des polypiers. Le 27 août, on constatait un fonds de 560m auquel, quelques milles plus loin, succédait un abîme de 4557m et après 13 milles encore, un fonds de 600m. On y constatait la présence de nombreux polypiers et éponges, mais avec cette différence que dans l'abîme on ramenait en même temps des annélides aveugles, des Kerpséas gigantesques et 19 espèces d'Oursins.

Des Echinodermes, des Etoiles de mer, abondaient sur des fonds de 1,745 mètres et, par 1,073 mètres, sur une vase grenue, le résultat d'un dragage, examiné au microscope, donnait 116,000 coquilles de Foraminifères par centimètre cube.

Le 17 août, à cent milles des côtes de l'Espagne, un coup de drague atteignait la profondeur jusqu'alors inconnue, dans les mers d'Europe, de 5,100 mètres.

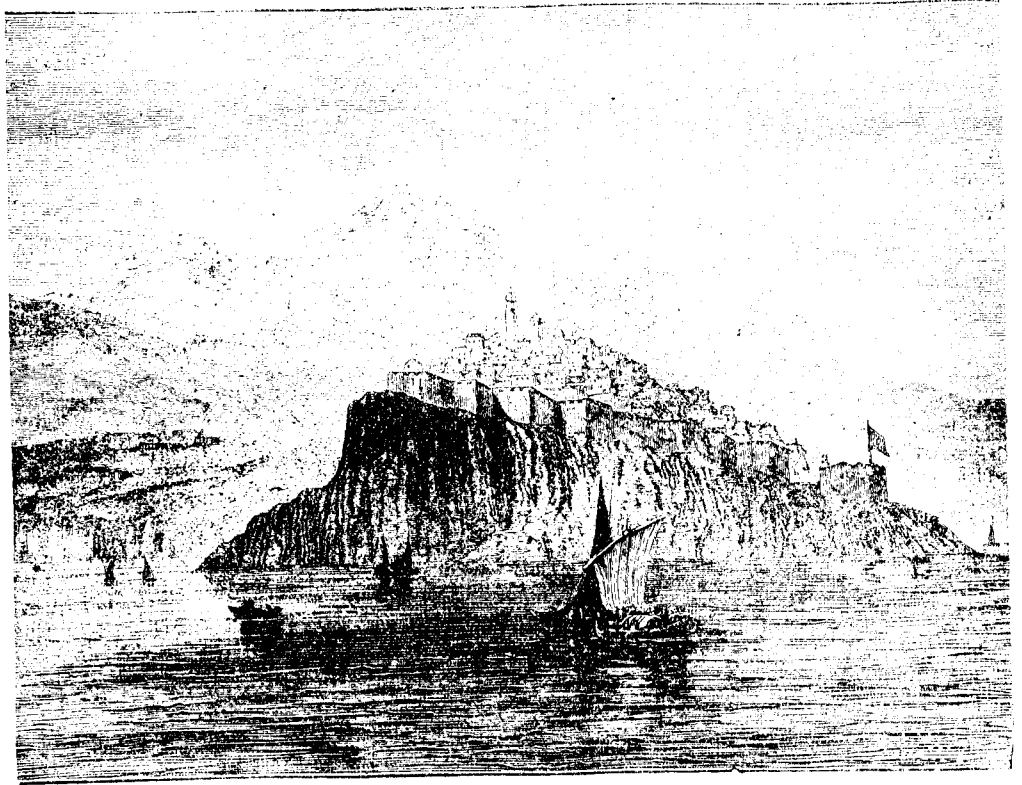
L'opération dura treize heures, car, lancée à deux heures de l'après-midi, la drague n'atteignait cette vertigineuse profondeur qu'à trois heures du matin et la corde d'acier déroulée était de 8,000 mètres de longueur.

Cela impliquait une pression de 500 atmosphères à laquelle étaient soumis les animaux pêchés, Radiaires, Foraminifères, Crustacés gigantesques, et la température du fonds était de + 1° 65 seulement, celle de la surface atteignant + 14°.

Sur les côtes portugaises, un hameçon, envoyé à 1,665 mètres de profondeur, ramena un requin de petite taille et, le lendemain, une ligne de 1,600 mètres, garnie de 400 hameçons, atteignait 1,226 mètres et, remontait à la surface, en huit heures de pénible travail, vingt et un Squales (requins), pesant de dix à treize kilogrammes et appartenant à trois espèces différentes ; ces animaux étaient presque morts, par suite de la décompression trop brusque à laquelle ils avaient été soumis.

Huit autres poissons, des Galides, furent également ramenés par cette même ligne ; ils étaient gonflés comme des ballons, leurs écailles se détachaient sous la distension de la peau, leur veine natatoire formait hernie en dehors de leur bouche, leurs yeux saillaient en dehors de l'orbite, et ils parvenaient morts à la surface de l'eau, par suite de la différence de pression.

Un curieux crabe nageur, à pattes démesurément onguées, un Bernard l'ermite et des crevettes géantes



A TRAVERS LE MONDE : DULCIGNO

A TRAVERS LE MONDE : DULCIGNO

(Voir gravure)

(deux pieds de longueur) furent pêchés par 1,000 mètres de fond, au large du cap Ortegale, et une espèce de Galathodes, par 1,950 mètres, cette dernière, aux yeux dépourvus de pigment et de cornéules. Un Maroure aveugle, aux yeux sans cornée, terminés par trois petites épines (?), des Poissons marmites, portant comme les pélicans, une vaste poche au-dessous du menton ; un Poisson phare, dépourvu d'yeux, mais ayant, tel les cyclopes, un phare phosphorescent au milieu du front, furent également pêchés sur ces fonds, à des profondeurs variant de 500 à 2,000 mètres.

Tous ces animaux vivaient sous l'énorme pression résultant de pareille colonne d'eau, avec des organes semblables à ceux de leurs congénères des eaux de surface, s'en distinguant seulement par leur cécité, due à ce long séjour de générations successives dans un milieu absolument obscur. On recueillit même des Anémones ou fleurs de mer et des Argonautes aux délicates branchies, aux couleurs changeantes comme celles du prisme.

Ces investigations sous-marines, impossibles à effectuer au moment de la publication de *Vingt mille lieues sous les mers*, incomplètement faites depuis cette époque, font espérer encore bien des révélations.

Admirons la puissance merveilleuse de déduction qui a permis à Jules Verne, sur de fugaces probabilités, d'indiquer tant de faits d'ordre scientifique, en partie vérifiés aujourd'hui.

LOUIS PERRON.

LE PRESIDENT KRUGER A HILVERSUM

(Voir gravure)

Au moment où l'attention du monde entier est attirée sur la guerre Sud-africaine et où des rumeurs de paix semble sourdre des chancelleries du monde entier, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs un des derniers portraits du vieux président du Transvaal, le Président Kruger.

Il est représenté tel que l'a pris l'objectif indiscret à sa promenade quotidienne dans le petit jardin de la demeure qu'il occupe à Hilversum, en Hollande.

Malgré la robustance qu'il a conservée, son grand âge exige qu'il soit accompagné constamment, de quelque ami pouvant l'assister en cas d'accident.

M. le Dr Heymans, M. Bredell, M. Frickie Eloff, ses compagnons dévoués dans le douloureux exil qu'il subit, sont représentés autour de lui l'entourant de leur touchante sollicitude.

Dulcigno, en turc *Olyoun* ou *Eulgune*, est une ville de 8,000 habitants, située sur l'Adriatique, à 28 kilomètres sud ouest de Scutari. Son port de cabotage ne peut recevoir que des bateaux de moins de 200 tonneaux.

La ville ancienne, *Olcivium* ou *Colchinium* des Romains, est enfermée dans une vieille forteresse. Dulcigno, possédée par les Vénitiens en 1420, fut prise par les Turcs, en 1571, puis par le Monténégro, en 1878. Elle a été rendue à la Turquie par le traité de Berlin.

GERBE DE PENSÉES

La plus grande preuve qu'un homme puisse donner de sa propre petitesse, c'est de ne pas croire aux grands hommes.—THOMAS CARLYLE.

Il est plus aisé de soutenir savamment une thèse que l'on croit fausse que d'exprimer avec vérité un sentiment qu'on n'éprouve pas.—UN PHILOSOPHE.

Les mots font souvent plus d'effet que les choses, et les formules que les principes.—G.-M. VALFOUR.

SCIENCE ET FOI

J'errais, seul avec mon âme, dans les champs dépouillés.

L'hiver, de son souffle, avait ravi à la nature sa parure verdoyante ; les arbres étaient nus, le feuillage ne murmurait plus, et tout éveillait dans mon cœur de sombres pensées.

Je cherchais l'énigme de cette agonie de la nature, et je sentais ma poitrine se soulever plus lentement sous le poids des froides réflexions qui m'assaillaient.

Je ressemblais à la nature engourdie, car la méditation assoupissait la force vitale de mon corps.

L'énigme de la vie se dressait devant moi !

Un vieillard, au dos courbé, était tristement assis au bord du chemin, sur le tronc d'un arbre déraciné par la tempête.

Le vent agitait sur son front les boucles de sa chevelure, blanche comme la neige : deux larmes glacées coulaient dans les rides profondes qui sillonnaient ses joues, et le morne soleil de l'hiver dardait sur son crâne ses rayons obliques.

Il porta à sa paupière une main maigre et osseuse, et tandis que les larmes séchaient sur sa joue, il dirigea devant lui son doigt encore humide, et dit :

— Mon cœur est aussi nu que les champs, aussi sombre que l'atmosphère, aussi dépouillé que les arbres, aussi froid que la glace qui enchaîne le ruisseau endormi.

Car j'ai fouillé profondément dans mon âme, et j'ai demandé compte à l'esprit qui m'anime de ses plus secrètes émotions.

J'ai cherché l'énigme de tout ce qui m'entoure, l'incompréhensible principe duquel tout dérive.

Cette recherche était un blasphème, et la punition qui s'en suivit fut lourde à supporter.

A chaque réponse que me donnait l'esprit, une partie de mes jouissances m'échappait ; à chaque énigme résolue, la foi qui console et la confiance qui soutient, se desséchaient dans mon sein.

Tout devint mensonge et imposture à mes yeux, tout jusqu'au service de Dieu lui-même.

Les gracieuses illusions de la jeunesse me quittèrent avant le temps ; mes sourcils abaissés assombrirent mon regard : deux rides profondes s'imprimèrent sur mon front, et de glaciales et accablantes pensées devinrent mon partage.

J'atteignis l'hiver de la vie sans avoir vu les frais ombrages de l'été ni les doux fruits de l'automne.

La pitié descendit dans mon cœur, et je répondis d'une voix douce et compatissante :

— O mon père, si les nuages de la vieillesse pèsent sur votre vie, si votre front penche vers la terre, ne pouvez-vous donc consoler et nourrir votre cœur désolé par le souvenir de temps meilleurs ? L'espoir d'une vie future et bien heureuse est-il donc impuissant à vous ranimer et à vous soutenir, que vous vous approchiez en pleurant de la tombe ?

— Mon fils, reprit le vieillard avec un sourire amer, tu ne connais pas la vie de l'homme ?

Jadis, j'ai été jeune et fort comme tu l'es maintenant ; les roses fleurissaient sur mes joues et tout me souriait dans la nature :

Mon œil en comprenait les magiques couleurs et les séduisantes transformations :

Et j'admirais alors l'œuvre du Créateur : car je croyais. Je savais prier et rendre.

Mais les jours de l'enfance passèrent, comme le feuillet qui, par une chaude soirée d'été, s'élève joyeusement, danse et s'éteint pour ne jamais reparaitre.

Je croyais alors que la vie donnait assez de joie pour qu'on en put oublier les douleurs.

Et tout joyeux, j'entrai, naïf et crédule, dans la grande société humaine.

Ma main pressait cordialement la main de tous : je croyais que l'amour était au fond de toutes les âmes des hommes.

Je croyais cela, car j'avais reçu la richesse en partage.

Un jour, la misère vint m'éteindre de ses bras terribles, — et j'appelai avec confiance mes amis à mon secours.

Je vis alors, combien peu il y a d'amour dans le cœur des hommes ;

Car tous m'abandonnèrent et se raillèrent de mon désespoir.

Je vis chacun d'eux emporter une partie de ce que je possédais.

Un seul demeura près de moi. Dans l'infortune et les peines qui m'accablaient, il sécha les larmes amères qui baignaient mes joues ;

Et il buvait avec moi le calice du malheur.

Oh ! il reposait sur mon cœur et dans mon cœur ; comme la reconnaissance faisait battre ma poitrine contre la sienne !

Mais la mort, la jalouse mort, lança une flèche dans son sein ;

Et la tombe béante reçut son corps inanimé, et la terre glacée recouvrit le seul homme que j'aimasse au monde...

Et c'était pour l'éternité !

Alors, je cherchai le bonheur dans l'amour.

Pauvre, je vivais tranquillement du travail de mes mains, et maintes fois d'amères sueurs coulaient sur mon front brûlant.

J'ai une tendre épouse et d'aimables enfants.

Et je sentis le bonheur et la joie renaître dans mon cœur.

Quant à Dieu, je n'y songeais pas !

Mais il vint à passer dans le monde un terrible fléau ; la faux de la mort se promena sur la terre ;

Et toutes les têtes chéries sur lesquelles reposaient la paix et le bonheur de ma vie, toutes furent frappées.

Ma femme, mes fils, mes filles, vinrent tour à tour expirer sur mon sein.

Je les ai vus tous là, sur mes genoux, mourir au milieu d'indicibles tortures de l'âme et du corps.

Quand les yeux de mon premier-né se troublèrent, et que deux fois déjà son âme était venue jusqu'à ses lèvres,

Je suppliai le Seigneur de lui faire grâce ;

Mais il n'écouta pas mes supplications, car une affreuse convulsion contracta les membres de mon fils et chassa de son corps épuisé l'esprit qui l'animaient.

Désespéré, je gisais étendu au milieu de leurs cadavres glacés. Je les appelais dans mon égarement.

Les morts n'entendent pas !

Alors, j'aspirai à pleins poumons l'air empesté qui les entourait. Combien le sommeil éternel m'eût été doux !

Mais je ne pus mourir : le calice n'était pas encore vidé jusqu'à la lie.

Et tout ce que j'aimais descendit avec eux dans la tombe.

Une infranchissable barrière sépara le père de ses enfants.

Et je restai seul au monde.

Alors mon regard remonta dans le passé et je calculai la somme de mes peines et de mes plaisirs.

Et je trouvai que les instants de véritable joie comparés aux heures de tristesse sont comme un est à mille !

Je me dressai contre Dieu, plein de colère et de blasphème ; je lui dis :

Est-ce donc uniquement pour la souffrance et pour les larmes que tu as créé l'homme ?

Pourquoi n'as-tu pas laissé dormir la poussière inanimée dans la paix et le repos de la nature incréée ?

Et le Seigneur me punit encore une fois de mon blasphème ; car mon cœur devint froid :

La foi m'abandonna tout-à-fait, je ne sus ni pleurer ni me plaindre.

Alors une fatale insensibilité vint tenir sa coupe de fiel toujours collé à mes lèvres ;

Et les jours de ma vie devinrent pour jamais sombres et couverts de nuages.

Le vieillard se leva, et je le vis s'éloigner lentement.

Son front appesanti se penchait en avant ; il marchait péniblement et courbé sous le poids de ses tristes souvenirs.

Sa terrible prédiction jeta mon cœur dans une sombre préoccupation.

Déjà je voyais, dans l'avenir, les spectres lugubres du malheur et de la désolation s'avancer au-devant de moi.

Pourtant j'avais confiance encore en Dieu.

Mon œil s'éleva suppliant vers le ciel,

Et un rayon de consolation et de miséricorde chassa les tristes réflexions qui m'assaillaient.

Je dirigeai mes pas vers le temple du Seigneur, car mon âme avait besoin d'être consolée.

Mes pas errèrent au hasard dans les sentiers capricieux du cimetière.

Et je m'assis sur un banc à moitié pourri devant une fosse ouverte.

Là je vis les faces grimaçantes des morts, et mon regard tomba, avec anxiété, dans les yeux profonds des crânes endormis.

Tout à coup, je frémis, et un frisson glacial parcourut mon corps, car une main maigre et osseuse touchait la mienne.

Et le vieillard était debout à côté de moi.

— Mon fils, dit-il en me montrant du doigt un crâne blanc et nu, vois-tu cette tête ? Ce fut celle de mon père !

Et un torrent de larmes et de sanglots brisèrent sa voix.

Et le crâne riait ironiquement de sa tristesse.

Puis, changeant la direction de son doigt, il toucha un crâne plus petit, et dit :

— Vois-tu ceci ? Ce fut mon premier-né ! Il était jeune comme toi, et pourtant il mourut.

Ceci est la tête de ma femme, si belle et si douce... Ceci, celle de mon ami !

C'est dans ces crânes dépouillés que repose mon espoir, ma paix, mon bonheur !

Vois, les contractions convulsives de la douleur y persistent encore après la vie.

Il y a une place au milieu de ces ossements, pour toi aussi mon fils.

Et alors tes yeux seront creux comme ceux-là, et l'eau du ciel blanchira et rougira ton crâne.

Tandis que, l'âme pleine d'angoisses, je voulais rejeter loin de moi, comme un pénible cauchemar, les paroles du vieillard, il attendait ma réponse.

Une femme au pâle visage se glissa doucement devant nous.

Sous ses larmes flottait un sourire aussi doux, aussi séduisant que l'espérance elle-même.

Ses doigts délicats tenaient des couronnes de fleurs, et elle était enveloppée d'un crêpe funèbre.

Elle s'agenouilla sur une fosse récemment creusée, et répandit des fleurs sur la terre.

Le vieillard me montra de nouveau les crânes, et me dit :

— O mon fils, connais-tu la vie maintenant ? Comprends-tu que le mot de toute l'énigme, c'est néant !

— Ne le crois pas, mon fils, s'écria la femme en pleurs, ne le crois pas !

Elle leva les yeux au ciel, et dit comme une prophétesse illuminée par l'esprit de Dieu :

— C'est là qu'est l'éternelle solution de toutes les énigmes, — de la vie et de la mort, — du bonheur et de l'infortune !...

Moi aussi j'ai été visitée par Dieu ; moi aussi, un époux, un enfant m'ont été ravis ;

La terre glacée couvre aussi leurs cadavres ;

Et pourtant j'ai trouvé la consolation dans cet éternel mot de l'énigme : Dieu !

En ce moment le rêve de désespoir qui m'accablait s'évanouit.

Je baisai avec reconnaissance la main de la femme qui venait de me consoler et de m'éclairer, et mon cœur se souleva contre le désolant vieillard.

Et je lui demandai hardiment son nom.

Il me répondit : " Je suis la Science !

Et à la même question la femme répondit : " Je suis la Foi !

Elle me couvrit de son manteau, et dès lors aucune pensée désespérée n'a pu m'atteindre sous cette égide sacrée !

Je reçus en partage le repos, le bonheur et la paix !

HENRI CONSCIENCE.

PROPOS DU DOCTEUR

CONSEILS UTILES POUR LA VACCINATION

Manière de vacciner. — 1. Il faut avoir soin de laver et frotter parfaitement le membre et la partie qui doit être vaccinée, car de l'omission de cette précaution viennent peut-être des accidents. Il faut aussi avoir soin de tendre fortement la peau du bras. 2.— On vaccine ordinairement à la partie supérieure du bras. 3.— On égratigne avec la pointe d'ivoire chargée de lymphé ou de la gale réduite en poudre et détrempée d'un peu d'eau. 4.— On trempe la pointe d'ivoire dans l'eau et on secoue, puis on la frotte sur les piqûres qui doivent être au nombre de trois, en cas qu'elles ne prennent pas toutes ; cependant, une seule piqûre pourrait suffire. Il faut que le vaccin se détache de la pointe et que la piqûre ne saigne pas. Si elle saignait, essayer avant de frotter la pointe. On laisse sécher et tout à fait. 5.— S'il y a beaucoup d'enflure, il suffit d'envelopper le membre vacciné avec une serviette humectée avec de l'eau sédative et toujours tenir le inge humide ; l'enflure disparaît bientôt. Il faudrait

avoir soin de mettre un linge fin sur la plaie s'il y en a une. 6.—S'il se déclare une éruption de taches ou de boutons étendus, ne pas craindre, c'est une éruption vaccinale, ce n'est pas contagieux. 7.—Si les petites plaies deviennent noires, si elles coulent, si elles creusent, mettre dessus une mie de pain (dans une mousseline) trempée dans de la grosse bière. Cela suffit généralement pour guérir en peu de jours ; sinon traiter comme les plaies ordinaires. 8.—Il faut que les linges appliqués sur les piqûres soient bien propres. 9.—Les pointes qui ont servi doivent être lavées et bouillies avec soin avant de les charger de nouveau. 10.—Il n'y a aucun danger avec ce vaccin. Les adultes devraient se purger légèrement et même plus fortement selon le besoin. V. Effets du bon vaccin.

Quand et qui faut-il vacciner ?—1. Vaccinez à tous les âges, on n'est jamais trop jeune pour subir cette opération, ni trop vieux pour n'avoir pas besoin de cette protection : les non-vaccinés peuvent en tous temps et surtout en temps d'épidémie devenir un foyer de contagion.

2. Vaccinez ceux qui ont déjà eu la variole, car une attaque de variole n'empêche pas quelquefois d'en avoir une seconde.

3. Vaccinez ceux qui ont déjà été vaccinés, car le vaccin perd quelquefois sa propriété protectrice avec le temps. Revaccinez aussi souvent que le virus voudra prendre, et en temps de contagion au moins tous les cinq ans.

4. Ne vaccinez pas les personnes ayant des éruptions derrière les oreilles, celles dans un état fébrile, souffrant de maladies éruptives, rougeole, scarlatine, érysipèle, etc.

5. Ne vaccinez pas les enfants, pendant la dentition ni les femmes enceintes ; à moins que ces enfants et ces femmes ne soient exposés à la contagion ; il faut alors les vacciner, car la variole leur est spécialement fatale.

6. Certains médecins assurent qu'ayant vacciné des personnes au début d'une attaque de variole, ils ont pu atténuer cette maladie tellement, qu'ils pouvaient croire à une picote volante.

Effets du bon vaccin.—Pendant les 2 ou 3 premiers jours, on observe à peine un cercle rougeâtre et une petite élévation. A la fin du troisième ou quatrième jour, on sent au toucher un peu de dureté et bientôt se montre une petite élévation rouge, qui devient circulaire au cinquième, et prend la forme d'un ombilic. Le sixième jour, la teinte rouge de l'élévation s'éclaircit : le bourrelet, entouré d'un cercle rouge d'une demi-ligne de diamètre, s'élargit et le centre de la pustule est plus déprimé. Le septième jour, le volume de la pustule augmente ; le bourrelet circulaire s'aplatit et prend un aspect argenté ; la teinte rouge se fond dans la dépression centrale et continue à en occuper, dans un très-petit espace, le bord intérieur. Le huitième jour, le bourrelet s'élargit ; la matière contenue dans la pustule prend une teinte plus foncée ; le cercle rouge très-étroit qui jusqu'alors a circonscrit la pustule prend d'abord une couleur moins vive ; l'inflammation se propage au tissu cellulaire sous-cutané. Le neuvième jour, le bourrelet circulaire est plus large, plus élevé, plus rempli de matière ; le cercle, dont les irradiations étaient semblables à des vergetures, prend une teinte plus uniforme et une belle aréole se dessine. Le dixième jour, le bourrelet circulaire s'élargit, l'aréole acquiert 1 à 2½ lignes de diamètre ; la peau sur laquelle elle est développée est quelquefois tuméfiée ; sa surface paraît granulée et légèrement pointillée, et l'on distingue à la loupe un grand nombre de petites vésicules remplies d'un fluide transparent. C'est alors que le vacciné éprouve souvent une chaleur mordisante, de la pesanteur, une vive démangeaison et un mouvement fébrile. Le onzième jour, l'aréole, le bourrelet, la dépression centrale, sont comme la veille ; la pustule vaccinale qui dépasse d'une à deux lignes et demie le niveau de la peau ressemble à une grosse lentille de

2½ à 5½ lignes de diamètre, d'une couleur perlée, dure au toucher, et présentant la résistance d'un corps étroitement attaché à la peau. Pendant cette période, le *virus vaccin* est contenu dans une membrane cellulaire. Le douzième jour, la période de dessiccation commence ; la dépression centrale prend l'apparence d'une croûte ; l'humeur continue dans le bourrelet circulaire, jusqu'alors limpide, se trouble et devient opaline, l'aréole pâlit, la tumeur vaccinale s'affaisse, l'épiderme s'écaille. Le treizième jour, la dessiccation s'opère au centre ; la pustule, jusqu'alors celluleuse, ne forme plus qu'une cavité, et, si on l'ouvre, elle se vide en entier et fournit une matière jaunâtre, trouble, et puriforme. L'aréole prend une teinte légèrement pourprée. Le quatorzième jour, la croûte a la dureté de la corne et une couleur fauve analogue à celle du sucre d'orge ; le cercle diminue de largeur. La croûte prend ensuite une couleur de plus en plus foncée, et devient de plus en plus proéminente ; elle tombe du vingt-quatrième au vingt-septième jour.

Effets du mauvais vaccin.—Quelquefois au lieu de cette vaccine vraie et préservatrice, il ne se développe qu'une fausse vaccine. Tantôt, le lendemain ou le surlendemain des piqûres, il se forme des pustules inégales s'élevant en pointe dès leur naissance, jaunâtres à leur sommet, s'ouvrant à la moindre pression ; le pus qu'elles contiennent s'écoule et se dessèche dès le troisième ou cinquième jour, et les croûtes qui résultent de cette dessiccation sont molles, jaunes et souvent humectées d'une matière ichoreuse ; en résumé, ces pustules n'ont ni la marche ni la forme ombilicée des pustules vaccinales, et ne sont nullement préservatrices.

[Extrait de la *Matière Médicale* des Sœurs de la Providence.]

La modestie couvre les défauts et garantit les talents de l'envie ; c'est le manteau qui cache les mauvais habits et préserve les bons.

LES INCOMPRISES

L'égoïsme masculin a des profondeurs insondables ; l'homme qui s'est proclamé le maître de la création, a décrété que la femme est née pour la souffrance, et c'est avec une révoltante désinvolture qu'il traite généralement les plaintes que fait entendre, à ces côtés, sa compagne à laquelle il doit pourtant consolation et assistance.

N'est-il pas étrange de voir combien peu de sympathie reçoit la femme qui se plaint, et de qu'elle légèreté de cœur on accueille l'expression de ses anxiétés ? Et cependant, la pauvre créature ne demande qu'à se bien porter. C'est le souci de sa santé qui la rend inquiète, sa sollicitude pour les siens qui la pousse à s'alarmer ainsi du moindre malaise. Ce qu'elle fait pourtant c'est pour sa famille, c'est pour ceux qui l'entourent. Ce n'est pas par plaisir qu'elle gravit chaque jour son calvaire, l'escalier de son docteur, pour lui faire part de la nouvelle maladie qui l'obsède, et pour lui demander une guérison qui ne vient jamais.

Croit-on qu'il ne soit pas désespérant pour elle de voir ceux de son foyer la prendre pour une visionnaire, lui reprocher d'inventer chaque jour des maladies nouvelles ?

Nous les prenons en pitié nous, ces pauvres incomprises.

Leurs maux sont réels, trop réels souvent.

Aujourd'hui ce qu'elle dit, elle sent qu'elle est affectée dans la poitrine, des douleurs qu'elle attribue aussitôt à la pleurésie ; le lendemain elle souffre des reins et ne croit pas moins à une maladie de rognons ; un autre jour les jambes lui font mal, elle les sent s'enfler et se désoler en se croyant atteinte de diabète ou d'hydroisie ; tous les matins c'est une maladie nouvelle et pas des moindres, et son pauvre cerveau se détraque à imaginer des affections sans cesse différentes les unes des autres.

Scientifiquement parlant, elle n'a ni pleurésie, ni maladie de reins, ni hydroisie. Elle n'a pas de maladie, ou plutôt elle a une maladie seule et unique.

Les maux dont elle souffre ne sont que des symptômes.

Ce sont les organes intimes qui ont subi des dérangements douloureux, qui affectent tout son système nerveux et moral, qui l'épuisent et lui causent ces maux de tête, ces troubles continus. Tout son corps est devenu tellement sensible que les sensations s'y propagent avec une rapidité incessante et lui donnent l'illusion d'une quantité de maladies qui n'existent réellement pas.

La maladie vraie dont elle est atteinte continue ses ravages jusqu'au jour où elle se déclare finalement, et il est alors trop tard. L'hôpital est là qui la guette, et le scalpel du chirurgien l'attend. Autour de la lugubre table d'opération se rangeront, abimés dans la douleur, tous ceux qui ont pris à la légère ses plaintes, et qui maintenant perçoivent la grandeur de leur ingratitude, de leur égoïsme, de leur folie.

Toute la famille est dans le deuil.

Voyons, n'y a-t-il pas de remèdes à de telles horreurs ? Suffit-il vraiment de dire que la femme est créée pour la douleur ?

Il n'y a pas de maladie imaginée, toute femme qui se sent malade, qui implore soulagement, qui invente des maladies est dans un état nerveux, provenant invariablement d'affections spéciales à son sexe.

Il n'est jamais trop tard pour la guérir et l'on doit la secourir. Si l'on eut pris le soin, en temps utile, de lui recommander l'emploi d'un remède spécial, les "Pilules Rouges" par exemple, elle eût évité les tourments qui l'obsèdent.

Mais quand elle se plaint, il est encore temps de l'assister, et le seul conseil à lui donner, c'est de consulter les Spécialistes de la Compagnie Franco-Américaine. Ils l'examineront consciencieusement, la consoleront, la reconforteront, et au lieu des banales observations qui la désolent, ils lui prescriront un régime propice et surtout ils lui ordonneront les "Pilules Rouges" le remède souverain pour toutes les affections de la femme.

Aussitôt que ce remède fortifiant, ce régénérateur du sang et ce régulateur des organes commencera à faire ses effets, la tension nerveuse se relâchera et les énervements angoissants disparaîtront un à un, avec leur cortège de maladies imaginaires, de maux inventés.

Bientôt la malade regagnera le calme et la tranquillité ; le ménage reprendra sa gaieté ; les enfants retrouveront leur chère mère gaie et active, le foyer aura encore ses joies et ses consolations. Plus de douleur, plus d'hôpital. Partout le bonheur, la félicité.

Femmes qui souffrez, ne tardez pas un instant. Adressez-vous aux spécialistes de la "Compagnie Chimique Franco-Américaine, 274 rue St-Denis, Montréal." Prenez les "Pilules Rouges."

VARIÉTÉS

Le fils de Z...—bambin de dix ans— lit à la quatrième page d'un journal l'annonce d'une société anonyme.

—Dis, papa, une société anonyme, c'est pour vous écrire des lettres ?

Le rapin Z... est fort mal avec son tailleur :

—Voyons, un paletot de plus sur une note, qu'est-ce que cela vous fait ?

—Du neuf ? Non... c'est impossible, vous me devez trop. Mais si vous avez des réparations à faire...

Et Z..., tirant vivement un bouton de sa poche :

—Tenez, veuillez me recoudre un veston à ceci.

Une élève qui profite.

A la leçon de français :

LILI, faisant sa composition.—Le singe, ce gentil quadrupède...

LE PROFESSEUR.—Quadrumane, mademoiselle : le singe a des mains et non des pieds ; or, "à quatre mains" signifie quadrumane.

Une heure après, à la leçon de piano :

LILI.—Et maintenant, si nous jouions un morceau quadrumane ?

Tête du professeur.

On parle d'un incorrigible tapeur, sans cesse à la poursuite d'une pièce de cent sous, voire de quarante.

—Ma parole ! disait une de ses victimes, il finira par se faire conduire au poste pour tapage... diurne !

Un garçon de café demande à la cuisinière des nouvelles du patron, gravement malade :

—Il ne va pas mieux. Le médecin craint que le mal ne le terrasse.

Le garçon, emporté par l'habitude :

—Terrasse, boum !

Zède est très monté contre sa belle mère et se répand en récriminations.

—Je t'assure, mon ami, lui dit Mme Zède, que tu connais mal maman... Il y a deux femmes en elle...

—Sacrébleu ! se récrie Zède... C'est déjà bien assez d'une !

Chez un loueur de voitures.

Un postulant se présente comme cocher.

—Vous avez déjà l'habitude ?

—Non, j'étais garçon de café.

—Mais alors ?...

—Pardon ! c'est moi qui versais.

—Ah ! c'est différent.

On l'embauche séance tenante.

SA SAINTETE LE PAPE LEON XIII



Accorde une Médaille d'Or en reconnaissance des bienfaits reçus du VIN MARIANI.

" Il a plu à Sa Sainteté de me confier la mission de transmettre en son auguste nom ses remerciements à Monsieur Mariani, et afin de témoigner ainsi d'une façon spéciale sa reconnaissance, Sa Sainteté a même daigné offrir à Monsieur Mariani une Médaille d'Or portant son vénérable portrait."

" ROME CARDINAL RAMPOLLA."

VIN MARIANI

Le Tonic Français idéal employé par le Czar et la Czarine de Russie, la Reine Alexandra d'Angleterre, le Roi Oscar de Norvège et de Suède, etc., etc.

SANS EGAL POUR LA GRIPPE

Ce que disent les Médecins : " Le seul Tonic Stimulant sans réaction désagréable. N'a pas son égal pour la Grippe, la Malaria, la Faiblesse de Sang, la Consommation, les Maux de Gorge, de Poumons et d'Estomac, les Surmenages, les Désordres Nerveux et la Débilité Générale."

Facilite la Digestion, Chasse la Fatigue et Stimule l'Appétit. Convient surtout aux Enfants. Possède l'effet remarquable de renforcer la Voix.

Spécialement recommandé pour les Femmes Faibles et les Hommes Surmenés

AVIS. Nous enverrons tout à fait gratuitement, un Livret contenant des portraits d'Empereurs, Impératrices, Princes, Cardinaux et autres personnages distingués, avec leur certificat, ainsi que des détails explicites et intéressants sur le sujet. Ça vaut la peine d'écrire pour l'avoir ; il sera apprécié de tous ceux qui le recevront.

LAWRENCE A. WILSON CIE, LIMITEE, Agents Canadiens, MONTREAL

LE MISSIONNAIRE CHEZ LES SAUVAGES

Nous avons déjà exposé à plusieurs reprises les vertus médicales des " Pilules Moro."

Nous avons aussi indiqué les grands avantages qu'offre le système de consultations gratuites, organisé par la Compagnie Médicale Moro, permettant aux hommes malades de profiter des conseils de médecins éclairés qui peuvent les instruire sur la nature de leurs maladies, sur le traitement à suivre, sur le mode d'utilisation des " Pilules Moro," et surtout, nous avons prouvé par les attestations d'hommes malades qui avaient été guéris, les résultats prodigieux obtenus.

On a pu apprécier par le ton même de ces nombreux témoignages, tels que ceux de M. J.-B. Richer, de Lachine, de M. Louis Gariépy de Montréal, de M. Pierre Veilleux, de Saint-François de Beauce, etc., etc., ce qu'ils avaient de sincère, de spontané, de cordial, de pathétique.

Les hommes qui nous écrivent ces lettres sont des hommes qui souffraient depuis longtemps et beaucoup, qui avaient cherché partout à se guérir, mais n'avaient trouvé de soulagement nulle part que dans nos conseils et nos avis. On ne doit pas s'étonner si leurs lettres sont reconnaissantes. Ceux-là seuls qui avaient le pied dans le gouffre, peuvent remercier avec autant d'effusion leurs sauveurs.

Mais le feu même, la chaleur de ces attestations peut quelquefois paraître suspecte ; on peut y soupçonner plus de sentiment que de fond, plus d'exaltation que de réalité.

Aussi, n'est-il pas mauvais de mettre à côté de ces certificats, si respectables et si précieux qu'ils soient, d'autres qui empruntent une plus haute valeur encore au caractère sacré des hommes qui les ont délivrés, à la position qu'ils occupent à leur dévouement, à leur philanthropie, à leur absence de toute teinte de sympathie personnelle ou d'entraînement au contact des idées du dehors.

C'est pourquoi le public comprendra facilement avec quel sentiment de satisfaction bien légitime la Compagnie Médicale Moro publie aujourd'hui la lettre suivante qu'elle vient de recevoir du Rév. Père Teston, missionnaire chez les sauvages du Nord-Ouest.

" Messieurs de la Cie Médicale Moro.

" Je ne saurais vous dire combien vos " Pilules Moro " m'ont fait du bien, " et si j'ai retardé quelque temps à vous écrire pour vous remercier, c'était pour " être capable en même temps de vous donner le résultat de leur effet sur ma " santé.

" Comme vous le pensez bien, ma vie de missionnaire est parfois très dure. " Ici les distances sont très considérables ; il nous faut marcher, camper au froid " et aussi avoir une bien pauvre nourriture ; ainsi on vieillit avant l'âge, et c'est " cette vie qui m'avait rendu si souffrant, comme je vous l'écrivais le 10 mai " dernier. Mais aujourd'hui, je ne saurais vous exprimer toute ma gratitude, car " les " Pilules Moro " que vous m'avez envoyées, m'ont guéri entièrement de " cette grande pauvreté du sang qui faisait que je pouvais à peine marcher ; elles " ont remis mon estomac à neuf, m'ont ramené à la santé et me permettent " maintenant de continuer mes œuvres chez les Indiens que j'évangélise.

" (Signé) Rév. JULES-EMILE TESTON, PÈRE, O. M. I.

" Green Lake, Saskatchewan, N. W. T."

Nous ne pouvons certainement pas commenter ces documents émanés d'une source aussi élevée, nous nous ferions un scrupule d'y ajouter le moindre mot, qui en déflorerait l'exactitude, la simplicité et la force. Ce sont là des faits, une attestation nette, il n'y a rien à ajouter.

Les " Pilules Moro " ne sont que pour les hommes.



Les " Pilules Moro " se vendent partout 50 centins la boîte ou six boîtes pour \$2 50. Si votre marchand ne les tient pas, nous vous les enverrons franco, sur réception du prix, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Lorsque vous écrirez pour les " Pilules Moro," dites en même temps les maux qui vous font souffrir, afin que les médecins de la compagnie puissent vous donner les renseignements dont vous aurez besoin.

Adressez toutes vos lettres :

Compagnie Médicale MORO, 1724 rue Ste-Catherine, Montreal

Toutes les lettres contenant de l'argent doivent être enregistrées.

N. B.—Les consultations gratuites se donnent tous les jours de la semaine, excepté le dimanche, de 9 heures du matin jusqu'à 9 heures du soir.

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai été absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

Dans un concert de bienfaisance
Un amateur, dont la voix est aussi
prétentieuse que fausse, fait des efforts
de torse en chantant un air d'opéra.
—Tiens, demande un dilettante déconcerté,
dans quel ton chante-t-il donc
ça ?...
—En clé de sol ?...



ELLE A MAL AUX DENTS

SON MAL SERA GUÉRI par une simple application de

GOMME du Dr ADAM

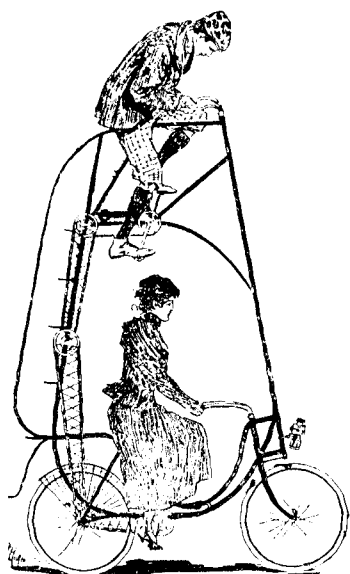
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES 10c



SAVON BABY'S OWN

Est le meilleur et le plus pur. Donne à la peau l'arôme de la rose.

Albert Toilet Soap Co., Mfrs. MONTREAL



Le Tandem pour 1902

UNE PERLE

Une des perles de la science humaine, c'est le *Baume Rhumal*, qui guérit les affections de la gorge et des poumons.

Le professeur interroge un jeune cancre sur la grammaire.
—Aimer, quel temps est-ce ?
L'élève, d'un air malin :
—Maman dit que c'est du temps perdu.

Un électeur à son député en vacances.
—Vous m'avez dit que, quand vous seriez député, je pourrais vous demander ce que je voudrais.
—Oui, mais je ne vous ai pas dit que je vous l'accorderais.

FAIBLESSE CHEZ LA FEMME

La faiblesse chez la femme disparaît rapidement si elle suit un bon régime avec les *Pilules de Louque* Vie du *Chimiste Bonard*.

SON MARI ETAIT UN IVROGNE

Une dame qui guérit, son mari de l'ivrogne, raconte comment elle acquit le bonheur chez elle.

UNE LETTRE PATHETIQUE



"Il y avait longtemps que je m'étais proposé de faire prendre la Tasteless Samaria Remedy, à mon mari, pour l'empêcher de boire, mais je craignais qu'il ne s'en aperçût, et cette pensée me paralysait. Je remettais tous les jours l'exécution de mon plan. Un samedi il arriva à la maison plus ivre que de coutume, après avoir bu presque tout son salaire. mon irrésolution fit place à l'énergie en pensant que de ce train là, nous marchions à grands pas vers la misère. J'achetai votre prescription et le lendemain matin je la mêlai à son café et à ses aliments; au dîner ainsi qu'au souper j'augmentai la dose; voyant qu'il ne se doutait même pas du traitement je le lui donnai régulièrement, attendant anxieusement les résultats—Mon cœur fut rempli d'espérances à la pensée de l'avenir doux et souriant qui s'ouvrait devant nous lorsque mon mari me dit qu'il ne voulait plus prendre de whiskey parce que c'était une chose dégoûtante. C'était bien vrai, il allait cesser de boire, et serait maintenant un mari délicat et aimant, je pourrais avoir ma part des douceurs de la vie, j'allais être une femme heureuse enfin. Votre remède avait accompli la métamorphose. Craignant qu'un jour il retournerait à ses anciennes habitudes malgré ses promesses, je me procurai une autre paquet de votre prescription, mais je suis heureuse de vous dire qu'il ne m'a jamais été nécessaire de m'en servir. Je suis sincèrement convaincue que votre remède peut guérir n'importe quel cas. Mille remerciements.

ECHANTILLON GRATUIT Un paquet échantillon de la Tasteless Samaria Prescription envoyé gratis avec directions complètes sous enveloppe ordinaire cachetée. Toutes lettres considérées comme un secret sacré. Incruez timbre pour réponse. Adresse: The Samaria Remedy Co., 24 Jordan St., Toronto, Canada.

UN NOUVEAU MILITAIRE



Rebecca.—Eh ! pieu Apraham, le chournal annonce que du es nomn é Ovicier d'Agatemie et du n'a bas l'air gontant ?
Abraham.—Si, si, Repecca, che zuis drès gontant. On es douchours gontant t'êdre nomné Ovicier d'Agatemie, et ça rechailit sur dout Israël. Mais il fa valoir que ch'achète un gefal, une ébée et des éberons et que ch'aille à la cuerre ! Ça c'est pas trole du dout.

LIBRAIRIE FAUCHILLE

1712 rue Sainte-Catherine

Maison Fondée depuis 25 ans

En vente à cette importante librairie les Almanachs Hachette et du Drapeau pour 1902, aux prix de 40c, 50c, 60c, 90c, \$1.10 et \$1.20. Les Almanachs Vermot et Dupont à 50 cents; 5 cents en plus par la poste. Aussi les almanachs suivants aux prix de 5 cents chacun: Comique, Pour Rire, du Charivari, des Parisiennes par Grévin, des Lomatiques, les Dames et des Demoiselles, du Sautoir-Vivro, du Volour, Amusant, de l'Armée française, Guillaume, du Farceur, des Tours de Cartes, du Magicien, des Salons, du Bon Ton et de la Politesse française, des Devinettes, des Gasconnades, de la Bonne Aventure.

La Vie de Paris, des Cartes Postales Illustrées, à 25 cents chacun, bien illustrés par la photographie.

Le Figaro Illustré de Noël à \$1.00. Les commandes sont remplies par retour du courrier.

BREVETS D'INVENTION

CANADA ET ETRANGER

BEAUDRY & BROWN

INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS

7 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR. KLINE'S GREAT NERVE RESTORER.** Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale, dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, faiblesse de St-Guy, débilité, faiblesse TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI à 25.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.

Consultation personnelle ou par poste.
Ecrire à **Dr. R.-H. KLINE, Ld.**
931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor: 9.15 a.m., 9.30 a.m., 4.00 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger: 8.30 a.m., 3.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montréal

Départ de Montréal, 7.45 p.m.
Arrivée à Springfield, 7.25 a.m.
Départ de Springfield, 8.10 p.m.
Arrivée à Montréal, 8.15 a.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.

V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; A.-R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.; J.-D. Good, Chambre 41, Edifice Ball et Treworay, Holyoke, Mass.; G.-N. Norris, 326 rue Main, Springfield, Mass.; E.-F. Payette, 367 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux Indian Orchard; A.-J. Brub., Ludlow.

Bureau des billets de la ville et du télégraphe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

W.-F. EGG, City Passeng. Agent, Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pacific.

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPEPSIE - MAIGREUR - PETIT FIEVRES - ÉPUISEMENT **PILULES AN. ONIO** toniques, dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Ph^o MALAVANT, 10, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ANTHON DÉCARY.

La Véritable Onguent du PERE ANCE

EN VENTE PARTOUT

DEPOT CHEZ

Rod. Carriere PHARMACIEN

Un Bienfait pour le Beau Sexe

Aux États-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte, avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.

Expédiée franco par la malle sur réception du prix.

L. A. BERNARD,

1882 Rue Ste-Catherine, Montreal.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co., 361 Broadway, New York

Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

LOUIS GLADU
Plombier :-: Couvreur
Poseur d'Appareils à Gaz
et à Vapeur
Spécialité : Chauffage à Eau Chaude

362a rue Rachel, Montreal
Tel Bell Est 880. jno

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

SUITE D'EXCES DE FATIGUES
A ceux qui sont épuisés par un excès de fatigues, les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard* rendent la force, la santé, la vigueur.

On demande à un Marseillais s'il a visité l'Amérique, et celui-ci répond, avec un petit rire entendu :

—A peu près.
—Comment à peu près ?...
—Oui ; je suis allé jusqu'au Havre. L'Amérique... c'est en face !...

ABATTEMENT

L'abattement chez les personnes de tout âge, après un léger exercice annonce la faiblesse du sang, qu'il faut combattre avec les *Pilules de Longue Vie* du *Chimiste Bonard*.

J. - C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste

Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie

50 rue Saint-Denis, Montreal.
Tel. Est 1379

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS

Chambre No 1, Edifice de la Presse

MEDAILLE D'OR EXPOSITION DE PARIS 1900

REPUBLIQUE FRANÇAISE

PARIS

LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES

360 RUE ST DENIS
MONTREAL P.Q.
TELEPHONE BELL E. 1283
TEL. DES MARCHANDS 843

CORSINE

Developpant la **FORME** et le **BUSTE**
NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT



MADAME L. THORA

Notre Livre EN FRANCAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cts. Le **Système Français de Développement du Buste** inventé par **Madame L. Thora** est un simple traitement chez soi garanti pouvoir augmenter le buste de six pouces. Corsine fait aussi disparaître les inégalités du cou et de la poitrine. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits, attestant les parfaits résultats du traitement Corsine.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts. de timbres-poste à

The Madame L. Thora Toilet Co., TORONTO, ONT.



L'exploitateur. — L'idée de revoir bientôt ma fiancée me met tout sens dessus...



Dessous ! ! !...

Bovril

Est l'essence pure du meilleur boeuf. Fait les soupes les plus délicieuses, thé de boeuf, etc., etc.

Vous pouvez payer plus cher, mais vous n'aurez rien de meilleur que la

LANGUE

En Canistres, empaquetée par

CLARK

Tendre et délicieuse. Le meilleur plat pour le Lunch

Wm. CLARK, - - - MONTREAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux illustrés du Canada.

ROBUR QUI REND ROBUSTE

Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.

Depot : Pharmacie C. Beaupre, 3197 Rachel

LA QUINZAINE MUSICALE, 56 années. Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen. 0 fr. Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT

Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou **Lait Candès**

Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe les Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masques et Taches de rousseur.

Il date de 1840

Librairie Hachette & Cie, 25, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

7

(1)

Je notai également des cheilines longues de trois décimètres poissons osseux à écailles transparentes, dont la couleur livide est mélangée de taches rouges ; ce sont de grands mangeurs de végétaux marins, ce qui leur donne un goût exquis ; aussi ces cheilines étaient-elles très recherchées des gourmets de l'ancienne Rome, et leurs entrailles, accommodées avec des laites de murènes, des cervelles de paons et des langues de phénicoptères, composaient ce plat divin qui ravissait Vitellius.

Un autre habitant de ces mers attira mon attention et ramena dans mon esprit tous les souvenirs de l'antiquité. Ce fut le remora qui voyage attaché au ventre des requins ; au dire des anciens, ce petit poisson, accroché à la carène d'un nayire, pouvait l'arrêter dans sa marche, et l'un d'eux, retenant le vaisseau d'Antoine pendant la guerre d'Actium, facilita ainsi la victoire d'Auguste. A quoi tiennent les destinées des nations ! J'observai également d'admirables anthias qui appartiennent à l'ordre des lutjans, poissons sacrés pour les Grecs qui leur attribuaient le pouvoir de chasser les monstres marins des eaux qu'ils fréquentaient ; leur nom signifie *fleur*, et ils le justifient par leurs couleurs chatoyantes, leurs nuances comprises dans la gamme du rouge depuis la pâleur du rose jusqu'à l'éclat du rubis, et les fugitifs reflets qui moirent leur nageoire dorsale. Mes yeux ne pouvaient se détacher de ces merveilles de la mer, quand ils furent frappés soudain par une apparition inattendue.

Au milieu des eaux, un homme apparut, un plongeur portant à sa ceinture une bourse de cuir. Ce n'était pas un corps abandonné aux flots. C'était un homme vivant qui nageait d'une main vigoureuse, disparaissant parfois pour aller respirer à la surface et replongeant aussitôt.

Je me retournai vers le capitaine Nemo, et d'une voix émue :

« Un homme ! un naufragé ! m'écriai-je. Il faut le sauver à tout prix ! »

Le capitaine ne me répondit pas et vint s'appuyer à la vitre.

L'homme s'était rapproché, et la face collé au panneau, il nous regardait.

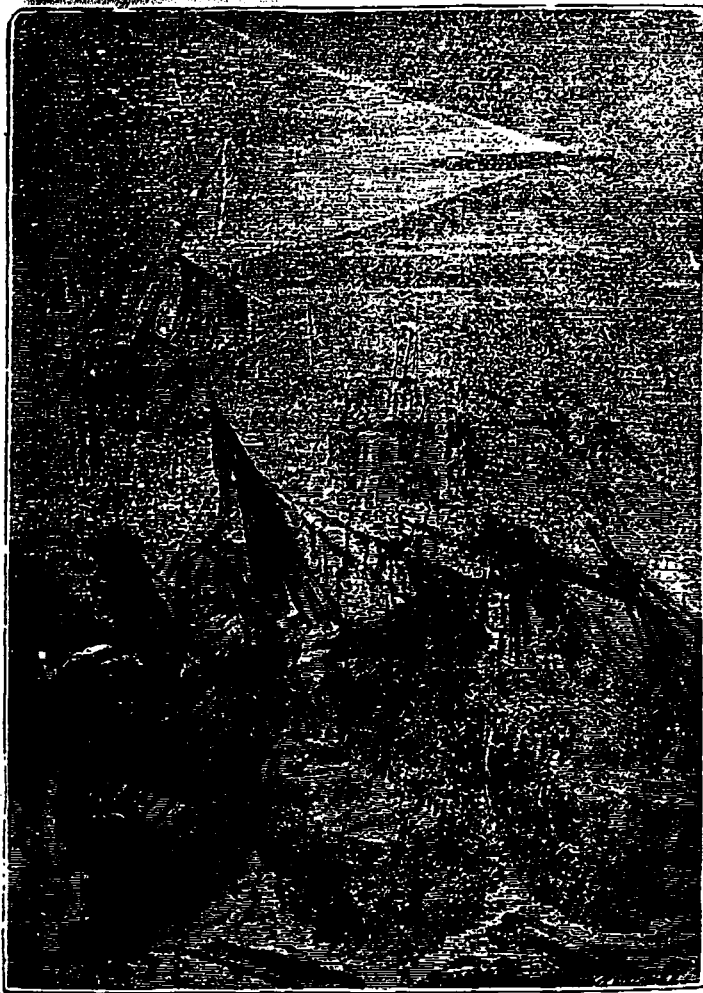
A ma profonde stupéfaction, le capitaine Nemo lui fit signe. Le plongeur lui répondit de la main, remonta immédiatement vers la surface de la mer, et ne reparut plus.

« Ne vous inquiétez pas, me dit le capitaine. C'est Nicolas, du cap Matapan, surnommé le Pesce. Il est bien connu dans toutes les Cyclades. Un hardi plongeur ! L'eau est son élément, et il y vit plus que sur la terre, allant sans cesse d'une île à l'autre et jusqu'à la Crète.

— Vous le connaissez, capitaine ?

— Pourquoi pas, monsieur Aronnax ? »

Cela dit, le capitaine Nemo se dirigea vers un meuble placé près du panneau gauche du salon. Près de ce meuble, je vis un coffre cerclé de fer, dont le couvercle portait sur une plaque de cuivre le chiffre du *Nautilus*, avec sa devise *Mobilis in mobile*.



Le fond était encombré de sinistres épaves.—Page 73

En ce moment, le capitaine, sans se préoccuper de ma présence, ouvrit le meuble, sorte de coffre-fort qui renfermait un grand nombre de lingots.

C'étaient des lingots d'or. D'où venait ce précieux métal qui représentait une somme énorme ? Où le capitaine recueillait-il cet or, et qu'allait-il faire de celui-ci ?

Je ne prononçai pas un mot. Je regardai. Le capitaine Nemo prit un de ces lingots et rangea les autres méthodiquement dans le coffre qu'il remplit entièrement. J'estimai qu'il contenait alors plus de mille kilogrammes d'or, c'est-à-dire près de cinq millions de francs.

Le coffre fut solidement fermé, et le capitaine écrivit sur le couvercle une adresse en caractères qui devaient appartenir au grec moderne.

Ceci fait, le capitaine Nemo pressa un bouton dont le fil correspondait avec le poste de l'équipage. Quatre hommes parurent, et non sans peine ils poussèrent le coffre hors du salon. Puis, j'entendis qu'ils le hissaient au moyen de palans sur l'escalier de fer.

En ce moment, le capitaine Nemo se tourna vers moi :

« Et vous disiez, monsieur le professeur ? me demanda-t-il.

— Je ne disais rien, capitaine.

— Alors, monsieur, vous me permettrez de vous souhaiter le bon soir. »

Et sur ce, le capitaine Nemo quitta le salon.

Je rentrai dans ma chambre très intrigué, on le conçoit. J'essayai vainement de dormir. Je cherchais une relation entre l'apparition de ce plongeur et ce coffre rempli d'or. Bientôt, je sentis à certains mouvements de roulis et de tangage, que le *Nautilus*, quittant les couches inférieures, revenait à la surface des eaux.

Puis, j'entendis un bruit de pas sur la plate-forme. Je compris que l'on détachait le canot, qu'on le lançait à la mer. Il heurta un instant les flancs du *Nautilus*, et tout bruit cessa.

(1) Voir sous le titre : *Utopies d'hier, vérités aujourd'hui*, la confirmation de la plupart des prévisions du savant vulgarisateur, justifiées actuellement par des faits venant donner raison à ce qui, à l'époque où virent le jour les romans de Jules Verne, n'était considéré que comme d'amusantes utopies.

Deux heures après, le même bruit, les mêmes allées et venues se reproduisaient. L'embarcation, hissée à bord, était rajustée dans son alcôve, et le *Nautilus* se replongeait sous les flots.

Ainsi donc, ces millions avaient été transportés à leur adresse. Sur quel point du continent ? Quel était le correspondant du capitaine Nemo ?

Le lendemain, je racontai à Conseil et au Canadien les événements de cette nuit, qui surexcitaient ma curiosité au plus haut point. Mes compagnons ne furent pas moins surpris que moi.

—Mais où prend-il ces millions ? demanda Ned Land.

A cela, pas de réponse possible. Je me rendis au salon après avoir déjeuné, et je me mis au travail. Jusqu'à cinq heures du soir, je rédigeai mes notes. En ce moment,—devais-je l'attribuer à une disposition personnelle,—je sentis une chaleur extrême, et je dus enlever mon vêtement de byssus. Effet incompréhensible, car nous n'étions pas sous de hautes latitudes, et d'ailleurs le *Nautilus*, immergé, ne devait éprouver aucune élévation de température. Je regardai le manomètre. Il marquait une profondeur de soixante pieds, à laquelle la chaleur atmosphérique n'aurait pu atteindre.

Je continuai mon travail, mais la température s'éleva au point de devenir intolérable.

—Est-ce que le feu serait à bord ? me demandai-je.

J'allais quitter le salon, quand le capitaine Nemo entra. Il s'approcha du thermomètre, le consulta, et se retournant vers moi :

—Quarante-deux degrés, dit-il.

—Je m'en aperçois, capitaine, répondis-je, et pour peu que cette chaleur augmente, nous ne pourrions la supporter.

—Oh ! monsieur le professeur, cette chaleur n'augmentera que si nous le voulons bien.

—Vous pouvez donc la modérer à votre gré ?

—Non, mais je puis m'éloigner du foyer qui la produit.

—Elle est donc extérieure ?

—Sans doute. Nous flottons dans un courant d'eau bouillante.

—Est-il possible ? m'écriai-je.

—Regardez !

Les panneaux s'ouvrirent, et je vis la mer entièrement blanche autour du *Nautilus*. Une fumée de vapeurs sulfureuses se déroulait au milieu des flots qui bouillonnaient comme l'eau d'une chaudière. J'appuyai ma main sur une des vitres, mais la chaleur était telle que je dus la retirer.

—Où sommes-nous ? demandai-je.

—Près de l'île Santorin, monsieur le professeur, me répondit le capitaine, et précisément dans ce canal qui sépare Néa-Kemenni de Paléa Kemenni. J'ai voulu vous donner le curieux spectacle d'une éruption sous-marine.

—Je croyais, dis-je, que la formation de ces îles nouvelles était terminée.

—Rien n'est jamais terminé dans les parages volcaniques, répondit le capitaine Nemo, et le globe y est toujours travaillé par les feux souterrains. Déjà, en l'an dix-neuf de notre ère, suivant Cassiodore et Pline, une île nouvelle, Théia la divine, apparut à la place même où se sont récemment formés ces îlots. Puis, elle s'abîma sous les flots, pour se remonter en l'an soixante-neuf et s'abîmer encore une fois. Depuis cette époque jusqu'à nos jours, le travail plutonien fut suspendu. Mais, le 3 février 1866, un nouvel îlot, qu'on nomma l'îlot de George, émergea au milieu des vapeurs sulfureuses, près de Néa-Kamenni, et s'y souda, le 6 du même mois. Sept jours après, le 13 février, l'îlot Aphroessa parut, laissant entre Néa-Kemenni et lui un canal de dix mètres. J'étais dans ces mers quand le phénomène se produisit, et j'ai pu en observer toutes les phases. L'îlot Aphroessa, de forme arrondie, mesurait trois cents pieds de diamètre sur trente pieds de hauteur. Il se composait de laves noires et vitreuses, mêlées de fragments feldspathiques. Enfin, le 10 mars,

un îlot plus petit, appelé Réka, se montra près de Néa-Kamenni, et depuis lors, ces trois îlots, soudés ensemble, ne forment plus qu'une seule et même île.

—Et le canal où nous sommes en ce moment ? demandai-je.

—Le voici, répondit le capitaine Nemo, en me montrant une carte de l'Archipel. Vous voyez que j'y ai porté les nouveaux îlots.

—Mais ce canal se comblera un jour ?

—C'est probable, monsieur Aronnax, car depuis 1866, huit petits îlots de lave ont surgi en face du port Saint-Nicolas de Paléa-Kamenni. Il est donc évident que Néa et Paléa se réuniront dans un temps rapproché. Si, au milieu du Pacifique, ce sont les infusoires qui forment les continents, ici, ce sont les phénomènes éruptifs. Voyez, monsieur, voyez le travail qui s'accomplit sous ces flots.

Je revins vers la vitre. Le *Nautilus* ne marchait plus. La chaleur devenait intolérable. De blanche qu'elle était, la mer se faisait rouge, coloration due à la présence d'un sel de fer. Malgré l'hermétique fermeture du salon, une odeur sulfureuse insupportable se dégagait, et j'apercevais des flammes écarlates dont la vivacité trahit l'éclat de l'électricité.

J'étais en nage, j'étouffais, j'allais cuire. Oui, en vérité, je me sentais cuire !

—On ne peut rester plus longtemps dans cette eau bouillante, dis-je au capitaine.

—Non, ce ne serait pas prudent, ” répondit l'impassible Nemo.

Un ordre fut donné. Le *Nautilus* vira de bord et s'éloigna de cette fournaise qu'il ne pouvait impunément braver. Un quart d'heure plus tard, nous respirions à la surface des flots.

La pensée me vint alors que si Ned Land avait choisi ces parages pour effectuer notre fuite, nous ne serions pas sortis vivants de cette mer de feu.

Le lendemain, 16 février, nous quittions ce bassin qui, entre Rhodes et Alexandrie, compte des profondeurs de trois milles, et le *Nautilus*, passant au large de Cerigo, abandonnait l'archipel grec, après avoir doublé le cap Matapan.

CHAPITRE VII

LA MÉDITERRANÉE EN QUARANTE-HUIT HEURES

La Méditerranée, la mer bleue par excellence, “ la grande mer ” des Hébreux, la “ mer ” des Grecs, le “ mare nostrum ” des Romains, bordée d'oranger, d'aloès, de cactus, de pins maritimes, embaumée du parfum des myrtes, encadrée de rudes montagnes, saturée d'un air pur et transparent, mais incessamment travaillé par les feux de terre, est un véritable champ de bataille où Neptune et Pluton se disputent encore l'empire du monde. C'est là, sur ses eaux, dit Michelet, que l'homme se trempe dans l'un des plus puissants climats du globe.

Mais si beau qu'il soit, je n'ai pu prendre qu'un aperçu rapide de ce bassin, dont la superficie couvre deux millions de kilomètres carrés. Les connaissances personnelles du capitaine Nemo me firent même défaut, car l'énigmatique personnage ne parut pas une seule fois pendant cette traversée à grande vitesse. J'estime à six cents lieues environ le chemin que le *Nautilus* parcourut sous les flots de cette mer, et ce voyage, il l'accomplit en deux fois vingt-quatre heures. Partis le matin du 16 février des parages de la Grèce, le 18, au soleil levant, nous avions franchi le détroit de Gibraltar.

Il fut évident pour moi que cette Méditerranée, resserrée au milieu de ces terres qu'il voulait fuir, déplaisait au capitaine Nemo. Ses flots et ses terres lui rapportaient trop de souvenirs, sinon trop de regret. Il n'avait plus ici cette liberté d'allures, cette indépendance

de manœuvres que lui laissaient les océans, et son *Nautilus* se trouvait à l'étroit entre ces rivages rapprochés de l'Afrique et de l'Europe.

Aussi, notre vitesse fut-elle de vingt-cinq milles à l'heure, soit douze lieues de quatre kilomètres. Il va sans dire que Ned Land, à son grand ennui, dut renoncer à ses projets de fuite. Il ne pouvait se servir du canot entraîné à raison de douze à treize mètres par seconde. Quitter le *Nautilus* dans ces conditions, c'eût été sauter d'un train marchant avec cette rapidité, manœuvre imprudente s'il en fut. D'ailleurs, notre appareil ne remontait que la nuit à la surface des flots, afin de renouveler sa provision d'air, et il se dirigeait seulement suivant les indications de la boussole et les relèvements du loch.

Je ne vis donc de l'intérieur de cette Méditerranée que ce que le voyageur d'un express aperçoit du paysage qui fuit devant ses yeux, c'est-à-dire les horizons lointains, et non les premiers plans qui passent comme un éclair. Cependant, Conseil et moi, nous pûmes observer quelques-uns de ces poissons méditerranéens, que la puissance de leurs nageoires maintenait quelques instants dans les eaux du *Nautilus*. Nous restions à l'affût devant les vitres du salon, et nos hôtes me permettent de refaire en quelques mots l'ichtyologie de cette mer.

Des divers poissons qui l'habitent, j'ai vu les uns, entrevu les autres, sans parler de ceux que la vitesse du *Nautilus* déroba à mes yeux. Qu'il me soit donc permis de les classer d'après cette classification fantaisiste. Elle rendra mieux mes rapides observations.

Au milieu de la masse des eaux vivement éclairées par les nappes électriques, serpentaient quelques-unes de ces lamproies longues d'un mètre, qui sont communes à presque tous les climats. Des oxyrhindes, sortes de raies, larges de cinq pieds, au ventre blanc, au dos gris cendré et tacheté, se développaient comme de vastes châles emportés par les courants. D'autres raies passaient si vite que je ne pouvais reconnaître si elles méritaient ce nom d'aigles qui leur fut donné par les Grecs, ou ces qualifications de rat, de crapaud et de chauve-souris dont les pêcheurs modernes les ont affublées. Des squales-milandres, longs de douze pieds et particulièrement redoutés des plongeurs, luttaient de rapidité entre eux. Des renards marins, longs de huit pieds et doués d'une extrême finesse d'odorat, apparaissaient comme de grandes ombres bleuâtres. Des dorades, du genre sparre, dont quelques-unes mesuraient jusqu'à treize décimètres, se montraient dans leur vêtement d'argent et d'azur entouré de bandellettes, qui tranchait sur le ton sombre de leurs nageoires ; poissons consacrés à Vénus, et dont l'œil est enchâssé dans un soucil d'or ; espèce précieuse, amie de toutes les eaux douces ou salées, habitant les fleuves, les lacs et les océans, vivant sous tous les climats, supportant toutes les températures, et dont la race, qui remonte aux époques géologiques de la terre, a conservé toute sa beauté des premiers jours. Des esturgeons magnifiques, longs de neuf à dix mètres, animaux de grande marche, heurtaient d'une queue puissante la vitre des panneaux, montrant leur dos bleuâtre à petites taches brunes ; ils ressemblent aux squales dont ils n'égalent pas la force, et se rencontrent dans toutes les mers ; au printemps, ils aiment à remonter les grands fleuves, à lutter contre les courants du Volga, du Danube, du Pô, du Rhin, de la Loire, de l'Oder, et se nourrissent de harengs, de maquereaux, de saumons et de gades ; bien qu'il appartiennent à la classe des cartilagineux, ils sont délicats ; on les mange frais, séchés, marinés ou salés, et, autrefois, on les portait triomphalement sur la table des Lucullus. Mais de ces divers habitants de la Méditerranée, ceux que je pus observer le plus utilement, lorsque le *Nautilus* se rapprochait de la surface, appartenaient au soixante-troisième genre des poissons osseux. C'étaient des scombres-thons, au dos bleu-noir, au ventre cuirassé d'argents, et dont les rayons dorsaux jettent des lueurs d'or. Ils ont la réputation de suivre des navires dont ils recherchent l'ombre fraîche sous les feux du ciel tropical, et ils ne la démentirent

pas en accompagnant le *Nautilus* comme ils accompagnèrent autrefois les vaisseaux de Lapérouse. Pendant de longues heures, ils luttaient de vitesse avec notre appareil. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces animaux véritablement taillés pour la course, leur tête petite, leur corps lisse et fusiforme qui chez quelques-uns dépassait trois mètres, leurs pectorales douées d'une remarquable vigueur et leurs caudales fourchues. Ils nageaient en triangle, comme certaines troupes d'oiseaux dont ils égalaient la rapidité, ce qui faisait dire aux anciens que la géométrie et la stratégie leur étaient familières. Et cependant ils n'échappent point aux poursuites des Provençaux, qui les estiment comme les estimaient les habitants de la Propontide et de l'Italie, et c'est en aveugles, en étourdis, que ces précieux animaux vont se jeter et périr par milliers dans les madragues marseillais.

Je citerai, pour mémoire seulement, ceux des poissons méditerranéens que Conseil et moi nous ne fîmes qu'entrevoir. C'étaient des gymontes-fierasfers blanchâtres qui passaient comme d'insaisissables vapeurs, des murènes-congres, serpents de trois à quatre mètres enjolivés de vert, de bleu et de jaune, des gades-merlus, long de trois pieds, dont le foie formait un morceau délicat, des cepeles-ténias qui flottaient comme de fines algues, des trygles que les poètes appellent poissons-lyres et les marins poissons-siffleurs, et dont le museau est orné de deux lames triangulaires et dentelées qui figurent l'instrument du vieil Homère, des trygles-hirondelles, nageant avec la rapidité de l'oiseau dont ils ont pris le nom, des holocentres-mérons, à tête rouge, dont la nageoire dorsale est garnie de filaments, des aloses agrémentées détachées noires, grises, brunes, bleues, jaunes, vertes, qui sont sensibles à la voix argentine des clochettes, et de splendides turbots, ces faisans de la mer, sortes de losanges à nageoires jaunâtres, pointillés de brun, et dont le côté supérieur, le côté gauche, est généralement marbré de brun et de jaune, enfin des troupes d'admirables mules-rougets, véritables paradisiers de l'Océan, que les Romains payaient jusqu'à dix mille sesterces la pièce, et qu'ils faisaient mourir sur leur table, pour suivre d'un œil cruel leurs changements de couleurs depuis le rouge cinabre de la vie jusqu'au blanc pâle de la mort.

Et si je ne pus observer ni miralets, ni balistes, ni tétrodons, ni hippocampes, ni jouans, ni centrisques, ni blennies, ni surmulets, ni labres, ni éperlans, ni exocets, ni anchois, ni pagels, ni bogues, ni orphes, ni tous ces principaux représentants de l'ordre des pleuronectes, les limandes, les flez, les plies, les soles, les carelots, communs à l'Atlantique et à la Méditerranée, il faut en accuser la vertigineuse vitesse qui emportait le *Nautilus* à travers ces eaux opulentes.

Quant aux mammifères marins, je crois avoir reconnu en passant à l'ouvert de l'Adriatique, deux ou trois cachalots, munis d'une nageoire dorsale du genre des physétères, quelques dauphin du genre des globicéphales, spéciaux à la Méditerranée et dont la partie antérieure de la tête est zébrée de petites lignes claires, et aussi une douzaine de phoques au ventre blanc, au pelage noir, connus sous le nom de moines et qui ont absolument l'air de Dominicains longs de trois mètres.

Pour sa part, Conseil croit avoir aperçu une tortue large de six pieds, ornée de trois arêtes saillantes dirigées longitudinalement. Je regrettai de ne pas avoir vu ce reptile, car, à la description que m'en fit Conseil, je crus reconnaître le luth qui forme une espèce assez rare. Je ne remarquai, pour mon compte, que quelques cacouanes à carapaces allongées.

Quant aux zoophytes, je pus admirer, pendant quelques instants, une admirable galéolaire orangée qui s'accrocha à la vitre du panneau de babord ; c'était un long filament tenu, s'arborisant en branches infinies et terminée par la plus fine dentelle qu'eussent jamais filées les rivales d'Arachné. Je ne pus, malheureusement, pêcher cet admirable échantillon, et aucun autre zoophyte méditerranéen ne se fit sans doute offert à mes regards, si le *Nautilus*, dans la soirée du 16, n'eût singulièrement ralenti sa vitesse. Voici dans quelles circonstances,

Nous passions alors entre la Sicile et la côte de Tunis. Dans cet espace resserré entre le cap Bon et le détroit de Messine, le fond de la mer remonte presque subitement. Là s'est formée une véritable crête sur laquelle il ne reste que dix-sept mètres d'eau, tandis que de chaque côté la profondeur est de cent soixante-dix mètres. Le *Nautilus* dut donc manœuvrer prudemment afin de ne pas se heurter contre cette barrière sous-marine.

Je montrai à Conseil, sur la carte de la Méditerranée, l'emplacement qu'occupait ce long récif.

— Mais, n'en déplaise à monsieur, fit observer Conseil, c'est comme un isthme véritable qui unit l'Europe à l'Afrique.

— Oui, mon garçon, répondis-je, il barre en entier le détroit de Lybie, et les sondages de Smith ont prouvé que les continents étaient autrefois réunis entre le cap Boco et le cap Furina.

— Je le crois volontiers, dit Conseil.



Le temple d'Hercule.—Page 73

— J'ajouterais, repris-je, qu'une barrière semblable existe entre Gibraltar et Ceuta, qui, aux temps géologiques, fermait complètement la Méditerranée.

— Eh ! fit Conseil, si quelque poussée volcanique relevait un jour ces deux barrières au-dessus des flots !

— Ce n'est guère probable, Conseil.

— Enfin, que monsieur me permette d'achever, si ce phénomène se produisait, ce serait fâcheux pour M. de Lesseps, qui se donne tant de mal pour percer son isthme !

— J'en conviens, mais, je te le répète, Conseil, ce phénomène ne se produira pas. La violence des forces souterraines va toujours diminuant. Les volcans, si nombreux au premier jour du monde, s'éteignent peu à peu ; la chaleur interne s'affaiblit, la température des couches inférieures du globe baissée d'une quantité appréciable par siècle, et au détriment de notre globe, car cette chaleur c'est sa vie.

— Cependant, le soleil..

— Le soleil est insuffisant, Conseil. Peut-il rendre la chaleur à un cadavre ?

— Non, que je sache.

— Eh bien, mon ami, la terre sera un jour ce cadavre refroidi. Elle deviendra inhabitable et sera inhabitée comme la lune, qui depuis longtemps a perdu sa chaleur vitale.

— Dans combien de siècles ? demanda Conseil.

— Dans quelques centaines de mille ans, mon garçon.

— Alors, répondit Conseil, nous avons le temps d'achever notre voyage, si toutefois Ned Land ne s'en mêle pas !

Et Conseil, rassuré, se remit à étudier le haut fond que le *Nautilus* rasait de près avec une vitesse modérée.

Là, sous un sol rocheux et volcanique, s'épanouissait toute une flore vivante, des éponges, des holoturies, des cydippes hyalines ornées de cyrrhees rougeâtres et qui émettaient une légère phosphorescence, des béroës, vulgairement connus sous le nom de concombres de mer et baignés dans les miroitements d'un spectre solaire, des comatules ambulantes, larges d'un mètre, et dont la pourpre rougissait les eaux, des euryales arborescentes de la plus grande beauté, des pavonacées à longues tiges, un grand nombre d'oursins comestibles d'espèces variées, et des actinies vertes au tronc grisâtre, au disque brun, qui se perdaient dans leur chevelure olivâtre de tentacules.

Conseil s'était occupé plus particulièrement d'observer les mollusques et les articulés, et bien que la nomenclature en soit un peu aride, je ne veux pas faire tort à ce brave garçon en omettant ses observations personnelles.

Dans l'embranchement des mollusques, il cite de nombreux pétoncles pectiniformes, des spondyles pieds-d'âne qui s'entassaient les uns sur les autres, des donaces triangulaires, des hyalles tridentées à nageoires jaunes et à coquilles transparentes, des pleurobranches orangés, des œufs pointillés ou semés de points verdâtres, des aplysies connues aussi sous le nom de lièvres de mer, des dolabelles, des acères charnus, des ombrelles spéciales à la Méditerranée, des oreilles de mer dont la coquille produit une nacre très recherchée, des pétoncles flamulés, des anomies que les Languedociens, dit-on préfèrent aux huîtres, des clovis si chers aux Marseillais, des praires doubles, blanches et grasses, quelques-uns de ces clams qui abondent sur les côtes de l'Amérique du Nord et dont il se fait un débit si considérable à New-York, des peignes operculaires de couleurs variées, des lithodonces enfoncées dans leurs trous et dont je goûtais fort le goût poivré, des vénéricardes sillonnées dont la coquille à sommet bombé présentait des côtes saillantes, des cythies hérissées de tubercules écarlates, des carniaires à pointe recourbée et semblables à de légères gondoles, des féroles couronnées, des atlantes à coquilles spiraliformes, des thétys grises, tachetées de blanc et reconvertes de leur mantille frangée, des éolidés semblables à de petites limaces, des cavolines rampant sur le dos, des auricules et entre autre l'auricule myosotis, à coquille ovale, des scalaires fauves, des littorines, des jarthures, des cinéraires, des petricoles, des lamellaires, des cabochons, des pandores, etc.

Quant aux articulés, Conseil les a, sur ses notes, très justement divisés en six classes, dont trois appartiennent au monde marin. Ce sont les classes de crustacés, des cirrhopodes et des annélides.

Les crustacés se subdivisent en neuf ordres, et le premier de ces ordres comprend les décapodes, c'est-à-dire les animaux dont la tête et le thorax sont le plus généralement soudés entre eux, dont l'appareil buccal est composé de plusieurs paires de membres, et qui possèdent quatre, cinq ou six paires de pattes thoraciques ou ambulatoires. Conseil avait suivi la méthode de notre maître Milne Edwards, qui fait trois sections des décapodes : les brachyours, les macroures et les anomours. Ces noms sont légèrement barbares, mais ils sont justes et précis. Parmi les macroures, Conseil cite des amathies dont le front est armé de deux grandes pointes divergentes, l'inachus

scorpion, qui,—je ne sais pourquoi,—symbolisait la sagesse chez les Grecs, des lambres-masséna, des lambres-spinimanes, probablement égarés sur ce haut-fond, car d'ordinaire ils vivent à de grandes profondeurs, des xhantes, des pilunnes, des rhomboïdes, des calappiens granuleux,—très faciles à digérer, fait observer Conseil,—des corystes édentés, des ébalies, des cymopolies, des dorripes laineuses, etc. Parmi les macroures, subdivisés en cinq familles les cuirassés, les fouisseurs, les astaciens, les salicoques et les ochyzopodes, il cite des langoustes communes, dont la chair est si estimée chez les femelles, des scyllaresours ou cigales de mer, des gébies riveraines, et toutes sortes d'espèces comestibles, mais il ne dit rien de la subdivision des astaciens qui comprend les homards, car les langoustes sont les seuls homars de la Méditerranée. Enfin, parmi les anomoures, il vit des drocines communes, abritées derrière cette coquille abandonnée dont elles s'emparent, des homoles à front épineux, des bernard-l'hermite, des porellanes, etc.

Là s'arrêtait le travail de Conseil. Le temps lui avait manqué pour compléter la classe des crustacés par l'examen des stomapodes, des amphipodes, des homopodes, des isopodes, des trilobites, des branchiopodes, des ostracodes et des entomostracées. Et pour terminer l'étude des articulés marins, il aurait dû citer la classe des cyrrhopes qui renferme les cyclopes, les argules, et la classe des annélides qu'il n'eût pas manqué de diviser en tubicoles et en dorsibranches. Mais le *Nautilus*, ayant dépassé le haut fond du détroit de Libye reprit dans les eaux plus profondes sa vitesse accoutumée. Dès lors plus de mollusques, plus d'articulés, plus de zoophytes. A peine quelques gros poissons qui passaient comme des ombres.

Pendant la nuit du 16 au 17 février, nous étions entrés dans ce second bassin méditerranéen, dont les plus grandes profondeurs se trouvent par trois milles mètres. Le *Nautilus*, sous l'impulsion de son hélice, glissant sur ses plans inclinés, s'enfonça jusqu'aux dernières couches de la mer.

Là, à défaut des merveilles naturelles, la masse des eaux offrit à mes regards bien des scènes émouvantes et terribles. En effet, nous traversions alors toute cette partie de la Méditerranée si féconde en sinistres. De la côte algérienne aux rivages de la Provence, que de navires ont fait naufrage, que de bâtiments ont disparu ! La Méditerranée n'est qu'un lac, comparée aux vastes plaines liquides du Pacifique, mais c'est un lac capricieux, aux flots changeants, aujourd'hui propice et caressant pour la frêle tartane qui semble flotter entre le double outre-mer des eaux et du ciel, demain, rageur, tourmenté, démonté par les vents, brisant les plus forts navires de ses lames courtes qui les frappent à coups précipités.

Ainsi, dans cette promenade rapide à travers les couches profondes, que d'épaves j'aperçus gisant sur le sol, les unes déjà empâtées par les coraux, les autres revêtues seulement d'une couche de rouille, des ancres, des canons, des boulets, des garnitures de fer, des branches d'hélice, des morceaux de machines, des cylindres brisés, des chaudières défoncées, puis des coques flottant entre deux eaux, celles-ci droites, celles-là renversées.

De ces navires naufragés, les uns avaient péri par collision, les autres pour avoir heurté quelque écueil de granit. J'en vis qui avaient coulé à pic, la mâture droite, le gréement raidi par l'eau. Ils avaient l'air d'être à l'ancre dans une immense rade foraine et d'attendre le moment du départ. Lorsque le *Nautilus* passait entre eux et les enveloppait de ses nappes électriques, il semblait que ces navires allaient le saluer de leur pavillon et lui envoyer leur numéro d'ordre ! Mais non, rien que le silence et la mort sur ce champ des catastrophes !

J'observai que les fonds méditerranéens étaient plus encombrés de ces sinistres épaves à mesure que le *Nautilus* se rapprochait du détroit de Gibraltar. Les côtes d'Afrique et d'Europe se resserrent alors, et dans cet étroit espace, les rencontres sont fréquentes. Je vis là de nombreuses carènes de fer, des ruines fantastiques de steamers,

les uns couchés, les autres debout, semblables à des animaux formidables. Un de ces bateaux aux flancs ouverts, sa cheminée courbée, ses roues dont il ne restait plus que la monture, son gouvernail séparé de l'étambot et retenu encore par une chaîne de fer, son tableau d'arrière rougé par les sels marins, se présentait sous un aspect terrible ! Combien d'existences brisées dans son naufrage ! Combien de victimes entraînées sous les flots ! Quelque matelot du bord avait-il survécu pour raconter ce terrible désastre, ou les flots gardaient-ils encore le secret de ce sinistre ? Je ne sais pourquoi, il me vint à la pensée que ce bateau enfoui sous la mer pouvait être l'*Atlas*, disparu corps et biens depuis une vingtaine d'années, et dont on n'a jamais entendu parler ! Ah ! quelle sinistre histoire serait à faire que celle de ces fonds méditerranéens, de ce vaste ossuaire, où tant de richesses se sont perdues, où tant de victimes ont trouvé la mort !

Pendant, le *Nautilus*, indifférent et rapide, courait à toute hélice au milieu de ces ruines. Le 18 février, vers trois heures du matin, il se présentait à l'entrée du détroit de Gibraltar.

Là existent deux courants : un courant supérieur, depuis longtemps reconnu, qui amène les eaux de l'Océan dans le bassin de la Méditerranée ; puis un contre-courant inférieur, dont le raisonnement a démontré aujourd'hui l'existence. En effet, la somme des eaux de la Méditerranée, incessamment accrue par les flots de l'Atlantique et par les fleuves qui s'y jettent, devrait élever chaque année le niveau de cette mer, car son évaporation est insuffisante pour rétablir l'équilibre. Or, il n'en est pas ainsi, et on a dû naturellement admettre l'existence d'un courant inférieur qui, par le détroit de Gibraltar verse dans le bassin de l'Atlantique le trop plein de la Méditerranée.

Fait exact, en effet. C'est de ce contre-courant que profita le *Nautilus*. Il s'avança rapidement par l'étroite passe. Un instant je pus entrevoir les admirables ruines du temple d'Hercule enfoui, au dire de Plines et d'Avienus, avec l'île basse qui le supportait, et quelques minutes plus tard nous flottions sur les flots de l'Atlantique.

CHAPITRE VIII

LA BAIE DE VIGO

L'Atlantique ! vaste étendue d'eau dont la superficie couvre vingt-cinq millions de milles carrés, longue de neuf milles sur une largeur moyenne de deux mille sept cents. Importante mer presque ignorée des anciens, sauf peut-être des Carthaginois, ces Hollandais de l'antiquité, qui dans leurs pérégrinations commerciales suivaient les côtes ouest de l'Europe et de l'Afrique ! Océan dont les rivages aux sinuosités parallèles embrassent un périmètre immense, arrosé par les plus grands fleuves du monde, le Saint-Laurent, le Mississipi, l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, le Niger, le Sénégal, l'Elbe, la Loire, le Rhin, qui lui apprennent les eaux des pays les plus civilisés et des contrées les plus sauvages ! Magnifique plaine, incessamment sillonnée par les navires de toutes les nations, abritée sous tous les pavillons du monde, et que terminent ces deux pointes terribles, redoutées des navigateurs, le cap Horn et le cap des Tempêtes !

Le *Nautilus* en brisant les eaux sous le tranchant de son éperon, après avoir accompli près de dix mille lieues en trois mois et demi, parcours supérieur à l'un des grands cercles de la terre. Où allions-nous maintenant, et que nous réservait l'avenir ?

Le *Nautilus*, sorti du détroit de Gibraltar, avait pris le large. Il revint à la surface des flots, et nos promenades quotidiennes sur la plateforme nous furent ainsi rendues.

J'y montai aussitôt accompagné de Ned Land et de Conseil. A une distance de douze milles apparaissait vaguement le cap Saint-Vincent que forme la pointe sud-ouest de la péninsule hispanique. Ils

ventait un assez fort coup de vent du sud. La mer était grosse, houleuse. Elle imprimait de violentes secousses de roulis au *Nautilus*. Il était presque impossible de se maintenir sur la plateforme que d'énormes paquets de mer battaient à chaque instant. Nous redescendîmes donc après avoir humé quelques bouffées d'air.

Je regagnai ma chambre. Conseil revint à sa cabine ; mais le Canadien, l'air assez préoccupé, me suivit. Notre rapide passage à travers la Méditerranée ne lui avait pas permis de mettre ses projets à exécution, et il dissimulait peu son désappointement.

Lorsque la porte de ma chambre fut fermée, il s'assit et me regarda silencieusement.

« Ami Ned, lui dis-je, je vous comprends, mais vous n'avez rien à vous reprocher. Dans les conditions où naviguait le *Nautilus*, songer à le quitter eût été de la folie ! »

Ned ne répondit rien. Ses lèvres serrées, ses sourcils froncés, indiquaient chez lui la violente obsession d'une idée fixe.

« Voyons, repris-je, rien n'est désespéré encore. Nous remontons la côte du Portugal. Non loin sont la France, l'Angleterre, où nous trouverions facilement un refuge. Ah ! si le *Nautilus*, sorti du détroit de Gibraltar, avait mis le cap au sud, s'il nous eût entraînés vers les régions où les continents manquent, je partagerais vos inquiétudes. Mais, nous le savons maintenant, le capitaine Nemo ne fuit pas les mers civilisées, et dans quelques jours, je crois que vous pourrez agir avec quelque sécurité. »

Ned Land me regarda plus fixement encore, et desserrant enfin les lèvres :

« C'est pour ce soir, » dit-il.

Je me redressai subitement. J'étais je l'avoue, peu préparé à cette communication. J'aurais voulu répondre au Canadien, mais les mots ne me vinrent pas.

« Nous étions convenus d'attendre une circonstance, reprit Ned Land. La circonstance, je la tiens. Ce soir, nous ne serons qu'à quelques milles de la côte espagnole. La nuit est sombre. Le vent souffle du large. J'ai votre parole, monsieur Aronnax, et je compte sur vous. »

Comme je me taisais toujours, le Canadien se leva, et se rapprochant de moi :

« Ce soir, à neuf heures, dit-il. J'ai prévenu Conseil. A ce moment-là, le capitaine Nemo sera enfermé dans sa chambre et probablement couché. Ni les mécaniciens, ni les hommes de l'équipage ne peuvent nous voir. Conseil et moi, nous gagnerons l'escalier central. Vous, monsieur Aronnax, vous resterez dans la bibliothèque à deux pas de nous, attendant mon signal. Les avirons, le mât et la voile sont dans le canot. Je suis même parvenu à y porter quelques provisions. Je me suis procuré une clef anglaise pour dévisser les écrous qui attachent le canot à la coque du *Nautilus*. Ainsi tout est prêt. A ce soir.

— La mer est mauvaise, dis-je.

— J'en conviens, répond le Canadien, mais il faut risquer cela. La liberté vaut qu'on la paye. D'ailleurs, l'embarcation est solide, et quelques milles avec un vent qui porte ne sont pas une affaire. Qui sait si demain nous ne serons pas à cent lieues au large ? Que les circonstances nous favorisent, et, entre dix et onze heures, nous serons débarqués sur quelque point de la terre ferme ou morts. Donc, à la grâce de Dieu et à ce soir ! »

Sur ce mot, le Canadien se retira, me laissant presque abasourdi. J'avais imaginé que, le cas échéant, j'aurais eu le temps de réfléchir, de discuter. Mon opiniâtre compagnon ne me le permettait pas. Que lui aurais-je dit, après tout ? Ned Land avait cent fois raison. C'était presque une circonstance, il en profitait. Pouvais-je revenir sur ma parole et assumer cette responsabilité de compromettre dans un intérêt tout personnel l'avenir de mes compagnons ? Demain, le capitaine Nemo ne pouvait-il pas nous entraîner au large de toutes terres ?

En ce moment un sifflement assez fort m'apprit que les réservoirs se remplissaient, et le *Nautilus* s'enfonça sous les flots de l'Atlantique.

Je demeurai dans ma chambre. Je voulais éviter le capitaine pour cacher à ses yeux l'émotion qui me dominait. Triste journée que je passai ainsi, entre le désir de rentrer en possession de mon libre arbitre et le regret d'abandonner ce merveilleux *Nautilus*, laissant inachevées mes études sous-marines ! Quitter ainsi cet Océan, « mon Atlantique, » comme je me plaisais à le nommer, sans avoir observé les dernières couches, sans lui avoir dérober ces secrets que m'avaient révélés les mers des Indes et du Pacifique ! Mon roman me tombait des mains dès le premier volume, mon rêve s'interrompait au plus beau moment ! Quelles heures mauvaises s'écoulèrent ainsi, tantôt me voyant en sûreté, à terre, avec mes compagnons, tantôt souhaitant, en dépit de ma raison, que quelque circonstance imprévue empêchât la réalisation des projets de Ned Land.

Deux fois je vins au salon. Je voulais consulter le compas. Je voulais voir si la direction du *Nautilus* nous rapprochait, en effet, ou nous éloignait de la côte. Mais non. Le *Nautilus* se tenait toujours dans les eaux portugaises. Il pointait au nord en prolongeant les rivages de l'Océan.

Il fallait donc en prendre son parti et se préparer à fuir. Mon bagage n'était pas lourd : mes notes, rien de plus.

Quant au capitaine Nemo, je me demandai ce qu'il penserait de notre évasion, quelles inquiétudes, quels torts peut-être elle lui causerait, et ce qu'il ferait dans le double cas où elle serait ou révélée ou manquée ! Sans doute je n'avais pas à me plaindre de lui, au contraire. Jamais hospitalité ne fut plus franche que la sienne. En le quittant, je ne pouvais être taxé d'ingratitude. Aucun serment ne nous liait à lui. C'était sur la force des choses seule qu'il comptait et non sur notre parole pour nous fixer à jamais auprès de lui. Mais cette prétention hautement avouée de nous retenir éternellement prisonniers à son bord justifiait toutes nos tentatives.

Je n'avais pas revu le capitaine depuis notre visite à l'île de Santorin. Le hasard devait-il me mettre en sa présence avant notre départ ? Je le désirais et je le craignais tout à la fois. J'écoutai si je ne l'entendrais pas marcher dans sa chambre contiguë à la mienne. Aucun bruit ne parvint à mon oreille. Cette chambre devait être déserte.

Alors, j'en vins à me demander si cet étrange personnage était à bord. Depuis cette nuit pendant laquelle le canot avait quitté le *Nautilus* pour un service mystérieux, mes idées s'étaient, en ce qui le concerne, légèrement modifiées. Je pensais, bien qu'il eût pu dire, que le capitaine Nemo devait avoir conservé avec la terre quelques relations d'une certaine espèce. Ne quittait-il jamais le *Nautilus* ? Des semaines entières s'étaient souvent écoulées sans que je l'eusse rencontré. Que faisait-il pendant ce temps, et alors que je le croyais en proie à des accès de misanthropie, n'accomplissait-il pas au loin quelque acte secret dont la nature m'échappait jusqu'ici ?

Toutes ces idées et mille autres m'assaillirent à la fois. Le champ des conjectures ne peut être qu'infini dans l'étrange situation où nous sommes. J'éprouvais une malaise insupportable. Cette journée d'attente me semblait éternelle. Les heures sonnaient trop lentement au gré de mon impatience.

Mon dîner me fut comme toujours servi dans ma chambre. Je mangai mal, étant trop préoccupé. Je quittai la table à sept heures. Cent vingt minutes, — je les comptais, — me séparaient encore du moment où je devais rejoindre Ned Land. Mon agitation redoublait. Mon pouls battait avec violence. Je ne pouvais rester immobile. J'allais et venais, espérant calmer par le mouvement le trouble de mon esprit. L'idée de succomber dans notre ténébreuse entreprise était le moins pénible de mes soucis ; mais à la pensée de voir notre

projet découvert avant d'avoir quitté le *Nautilus*, à la pensée d'être ramené devant le capitaine Nemo irrité, ou, ce qui eût été pis, contristé de mon abandon, mon cœur palpitait.

Je voulus revoir le salon une dernière fois. Je pris par les cour-sives, et j'arrivai dans ce musée où j'avais passé tant d'heures agréables et utiles. Je regardai toutes ces richesses, tous ces trésors, comme un homme à la veille d'un éternel exil et qui part pour ne plus revenir. Ces merveilles de la nature, ces chefs-d'œuvre de l'art, entre lesquels depuis tant de jours se concentrait ma vie, j'allais les abandonner pour jamais. J'aurais voulu plonger mes regards par la vitre du salon à travers les eaux de l'Atlantique ; mais les panneaux étaient hermétiquement fermés et un manteau de tôle me séparait de cet Océan que je ne connaissais pas encore.

En parcourant ainsi le salon, j'arrivai près de la porte, ménagée dans le pan coupé, qui s'ouvrait sur la chambre du capitaine. A mon grand étonnement, cette porte était entre-bâillée. Je reculai involontairement. Si le capitaine Nemo était dans sa chambre, il pouvait me voir. Cependant, n'entendant aucun bruit, je m'approchai. La chambre était déserte. Je poussai la porte. Je fis quelques pas à l'intérieur. Toujours le même aspect sévère, cénobitique.

En cet instant, quelques eaux-fortes suspendues à la paroi et que je n'avais pas remarquées pendant ma première visite, frappèrent mes regards. C'étaient des portraits, des portraits de ces grands hommes historiques dont l'existence n'a été qu'un perpétuel dévouement à une grande idée humaine, Kosciusko, le héros tombé au cri de *Finis Polonia*, Botzaris, le Léonidas de la Grèce moderne, O'Connell, le défenseur de l'Irlande, Washington, le fondateur de l'Union américaine, Manin, le patriote italien, Lincoln, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, John Brown, suspendu à son gibet, tel que l'a si terriblement dessiné le crayon de Victor Hugo.

Quel lien existait-il entre ces âmes héroïques et l'âme du capitaine Nemo ? Pouvais-je enfin, de cette réunion de portraits, dégager le mystère de son existence ? Était-il le champion des peuples opprimés, le libérateur des races esclaves ? Avait-il figuré dans les dernières commotions politiques ou sociales de ce siècle ? Avait-il été l'un des héros de la terrible guerre américaine, guerre lamentable et à jamais glorieuse ?...

Tout à coup l'horloge sonna huit heures. Le battement du premier coup de marteau sur le timbre m'arracha à mes rêves. Je tressaillis comme si un œil invisible eût pu plonger au plus secret de mes pensées, et je me précipitai hors de ma chambre.

Là, mes regards s'arrêtèrent sur la boussole. Notre direction était toujours au nord. Le loch indiquait une vitesse modérée, le manomètre, une profondeur de soixante pieds environ. Les circonstances favorisaient donc les projets du Canadien.

Je regagnai ma chambre. Je me vêtis chaudement, bottes de mer, bonnet de loutre, casque de byssus doublé de peau de phoque. J'étais prêt. J'attendis. Les frémissements de l'hélice troublaient seuls le silence profond qui régnait à bord. J'écoutais, je tendais l'oreille. Quelque éclat de voix ne m'apprendrait-il pas, tout à coup, que Ned Land venait d'être surpris dans ses projets d'évasion ? Une inquiétude mortelle m'envahit. J'essayai vainement de reprendre mon sang-froid.

A neuf heures moins quelques minutes, je collai mon oreille près de la porte du capitaine. Nul bruit. Je quittai ma chambre, et je revins au salon qui était plongé dans une demi-obscurité, mais désert.

J'ouvris la porte communiquant avec la bibliothèque. Même clarté insuffisante, même solitude. J'allai me poster près de la porte qui donnait sur la cage de l'escalier central. J'attendis le signal de Ned Land.

En ce moment, les frémissements de l'hélice diminuèrent sensiblement, puis ils cessèrent tout à fait. Pourquoi ce changement dans

les allures du *Nautilus* ? Cette halte favorisait-elle ou gênait-elle les desseins de Ned Land, je n'aurais pu le dire.

Le silence n'était plus troublé que par les battements de mon cœur.

Soudain, un léger choc se fit sentir. Je compris que le *Nautilus* venait de s'arrêter sur le fond de l'Océan. Mon inquiétude redoubla. Le signal du Canadien ne m'arrivait pas. J'avais envie de rejoindre Ned Land pour l'engager à remettre sa tentative. Je sentais que notre navigation ne se faisait plus dans les conditions ordinaires...

En ce moment, la porte du grand salon s'ouvrit, et le capitaine Nemo parut. Il m'aperçut, et, sans autre préambule :

— Ah ! Monsieur le professeur, dit-il d'un ton aimable, je vous cherchais. Savez-vous votre histoire d'Espagne ?

On saurait à fond l'histoire de son propre pays que, dans les conditions où je me trouvais, l'esprit troublé, la tête perdue, on ne pourrait en citer un mot.

— Eh bien ? reprit le capitaine, vous avez entendu ma question ? Savez-vous l'histoire d'Espagne ?

— Très mal, répondis-je !

— Voilà bien les savants, dit le capitaine, ils ne savent pas. Alors, asseyez-vous, ajouta-t-il, et je vais vous raconter un curieux épisode de cette histoire.

Le capitaine s'étendit sur un divan, et, machinalement, je pris place auprès de lui, dans la pénombre.

— Monsieur le professeur, me dit-il, écoutez-moi bien. Cette histoire vous intéressera par un certain côté, car elle répondra à une question que sans doute vous n'avez pu résoudre.

— Je vous écoute, capitaine, dis-je, ne sachant où mon interlocuteur voulait en venir, et me demandant si cet incident se rapportait à nos projets de fuite.

— Monsieur le professeur, reprit le capitaine Nemo, si vous le voulez bien, nous remonterons à 1202. Vous n'ignorez pas qu'à cette époque, votre roi Louis XIV, croyant qu'il suffisait d'un geste de potentat pour faire rentrer les Pyrénées sous terre, avait imposé le duc d'Anjou, son petit-fils, aux Espagnols. Ce prince, qui régna plus ou moins mal sous le nom de Philippe V, eut affaire, au dehors, à forte partie.

— En effet, l'année précédente, les maisons royales de Hollande, d'Autriche et d'Angleterre, avaient conclu à la Haye un traité d'alliance, dans le but d'arracher la couronne d'Espagne à Philippe V, pour la placer sur la tête d'un archiduc, auquel elles donnèrent prématurément le nom de Charles III.

— L'Espagne dut résister à cette coalition. Mais elle était à peu près dépourvue de soldats et de marins. Cependant, l'argent ne lui manquait pas, à la condition toutefois que ses galions chargés de l'or et de l'argent de l'Amérique, entrassent dans ses ports. Or, vers la fin de 1702, elle attendait un riche convoi que la France faisait escorter par une flotte de vingt-trois vaisseaux commandés par l'amiral de Château-Renaud, car les marines coalisées couraient alors l'Atlantique.

— Ce convoi devait se rendre à Cadix, mais l'amiral ayant appris que la flotte anglaise croisait dans ces parages, résolut de rallier un port de France.

— Les commandants du convoi espagnol protestèrent contre cette décision. Ils voulurent être conduits dans un port espagnol, et, à défaut de Cadix, dans la baie de Vigo, située sur la côte nord-ouest de l'Espagne, et qui n'était pas bloquée.

— L'amiral de Château-Renaud eut la faiblesse d'obéir à cette injonction, et les galions entrèrent dans la baie de Vigo.

— Malheureusement cette baie forme une rade ouverte qui ne peut être aucunement défendue. Il fallait donc se hâter de décharger les galions avant l'arrivée des flottes coalisées, et le temps n'eût pas manqué à ce débarquement, si une misérable question de rivalité n'eût surgi tout à coup.



L'amiral incendia et saborda ses galions.—Page 76

“ Vous suivez bien l'enchaînement des faits ? me demanda le capitaine Nemo.

—Parfaitement, dis-je, ne sachant encore à quel propos m'était faite cette leçon d'histoire.

—Je continue. Voici ce qui se passa. Les commerçants de Cadix avaient un privilège d'après lequel ils devaient recevoir toutes les marchandises qui venaient des Indes occidentales. Or, débarquer les lingots des galions au port de Vigo, c'était aller contre leur droit. Ils se plaignirent donc à Madrid, et ils obtinrent du faible Philippe V que le convoi sans procéder à son déchargement, resterait en séquestre dans la rade de Vigo jusqu'au moment où les flottes ennemies se seraient éloignées.

“ Or, pendant que l'on prenait cette décision, le 22 octobre 1702, les vaisseaux anglais arrivèrent dans la baie de Vigo. L'amiral de Château-Renaud, malgré ses forces inférieures, se battit courageusement. Mais quand il vit que les richesses du convoi allaient tomber entre les mains des ennemis, il incendia et saborda les galions qui s'engloutirent avec leurs immenses trésors ”.

Le capitaine Nemo s'était arrêté. Je l'avoue je ne voyais pas encore en quoi cette histoire pouvait m'intéresser.

“ Eh bien ? lui demandai-je.

—Eh bien, M. Aronax, me répondit le capitaine Nemo, nous sommes dans cette baie de Vigo, et il ne tient qu'à vous d'en pénétrer les mystères ”.

Le capitaine se leva et me pria de le suivre. J'avais eu le temps de me remettre. J'obéis. Le salon était obscur, mais à travers les vitres transparentes étincelaient les flots de la mer. Je regardai.

Autour du *Nautilus*, dans un rayon d'un demi-mille, les eaux apparaissaient imprégnées de lumière électrique. Le fond sableux était net et clair. Des hommes de l'équipage, revêtus de scaphandres, s'occupaient à déblayer des tonneaux à demi pourris, des caisses éventrées, au milieu d'épaves encore noircies. De ces caisses, de ces barils,

s'échappaient des lingots d'or et d'argent, des cascades de piastres et de bijoux. Le sable en était jonché. Puis, chargés de ce précieux butin, ces hommes, revenaient au *Nautilus*, y déposaient leur fardeau et venaient reprendre cette inépuisable pêche d'argent et d'or.

Je comprenais. C'était ici le théâtre de la bataille du 22 octobre 1702. Ici même avait coulé les galions chargés pour le compte du gouvernement espagnol. Ici le capitaine Nemo venait encaisser, suivant ses besoins, les millions dont il lestait son *Nautilus*. C'était pour lui, pour lui seul que l'Amérique avait livré ses précieux métaux. Il était l'héritier direct et sans partage de ces trésors arrachés aux Incas et aux vaincus de Fernand Cortez !

“ Saviez-vous, monsieur le professeur, me demanda-t-il en souriant, que la mer contient tant de richesse ?

—Je savais, répondis-je, que l'on évalue à deux millions de tonnes l'argent qui est tenu en suspension dans ses eaux.

—Sans doute, mais pour extraire cet argent, les dépenses l'emporteraient sur le profit. Ici, au contraire, je n'ai qu'à ramasser ce que les hommes ont perdu, et non-seulement dans cette baie Vigo, mais encore sur mille théâtres de naufrages dont ma carte sous-marine a noté la place. Comprenez-vous maintenant que je sois riche à milliards ?

—Je le comprends, capitaine. Permettez-moi, pourtant, de vous dire qu'en exploitant précisément cette baie de Vigo, vous n'avez fait que devancer les travaux d'une société rivale.

—Et laquelle ?

—Une société qui a reçu du gouvernement espagnol le privilège de rechercher les galions engloutis. Les actionnaires sont alléchés par l'appât d'un énorme bénéfice, car on évalue à cinq cents millions la valeur de ces richesses naufragées.

—Cinq cents millions ! me répondit le capitaine Nemo. Ils y étaient, mais ils n'y sont plus.

—En effet, dis-je. Aussi un bon avis à ces actionnaires serait-il acte de charité. Qui sait pourtant s'il serait bien reçu. Ce que les joueurs regrettent par dessus tout, d'ordinaire, c'est moins la perte de leur argent que celle de leurs folles espérances. Je les plains moins après tout que ces milliers de malheureux auxquels tant de richesses bien réparties eussent pu profiter, tandis qu'elles seront à jamais stériles pour eux ! ”

Je n'avais pas plutôt exprimé ce regret que je sentis qu'il avait dû blesser le capitaine Nemo.

“ Stériles ! répondit-il en s'animant. Croyez-vous donc, monsieur, que ces richesses soient perdues, alors que c'est moi qui les ramasse ? Est-ce pour moi, selon vous, que je me donne la peine de recueillir ces trésors ? Qui vous dit que je n'en fais pas un bon usage ? Croyez-vous que j'ignore qu'il existe des êtres souffrants, des races opprimés sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger ? Ne comprenez-vous pas ?... ”

Le capitaine Nemo s'arrêta sur ces dernières paroles, regrettant peut-être d'avoir trop parlé. Mais j'avais deviné. Quels que fussent les motifs qui l'avaient forcé à chercher l'indépendance sous les mers, avant tout il était resté un homme ! Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus !

Et je compris alors à qui étaient destinés ces millions expédiés par le capitaine Nemo, lorsque le *Nautilus* naviguait dans le caux de la Crète insurgée !

CHAPITRE IX

UN CONTINENT DISPARU

Le lendemain matin, 19 février, je vis entrer le Canadien dans ma chambre. J'attendais sa visite. Il avait l'air très désappointé.

« Eh bien, monsieur ? me dit-il.

—Eh bien, Ned, le hasard s'est mis contre nous hier.

—Oui ! il a fallu que ce damné capitaine s'arrêtât précisément à l'heure où nous allions fuir son bateau.

—Oui, Ned, il avait affaire chez son banquier.

—Son banquier !

—Ou plutôt sa maison de banque. J'entends par là cet Océan où ses richesses sont plus en sûreté qu'elles ne le seraient dans les caisses d'un état.

Je racontai alors au Canadien les incidents de la veille, dans le secret espoir de le ramener à l'idée de ne point abandonner le capitaine : mais mon récit n'eût d'autre résultat que le regret énergiquement exprimé par Ned de n'avoir pu faire pour son compte une promenade sur le champ de bataille de Vigo.

« Enfin, dit-il, tout n'est pas fini ! Ce n'est qu'un coup de harpon perdu !

Une autre fois nous réussissons, et dès ce soir s'il le faut...

—Quelle est la direction du *Nautilus* ? demandai-je.

—Je l'ignore, répondit Ned.

—Eh bien ! à midi, nous verrons le point. »

Le Canadien retourna près de Conseil. Dès que je fus habillé, je passai dans le salon. Le compas n'était pas rassurant. La route du *Nautilus* était sud-ouest. Nous tournions le dos à l'Europe.

J'attendis avec une certaine impatience que le point fut reporté sur la carte. Vers onze heures et demie, les réservoirs se vidèrent, et notre appareil remonta à la surface de l'Océan. Je m'élançai vers la plate-forme. Ned Land m'y avait précédé.

Plus de terre en vue. Rien que la mer immense. Quelques voiles à l'horizon, de celles sans doute qui vont chercher jusqu'au cap San-Roque les vents favorables pour doubler le cap de Bonne-Espérance. Le temps était couvert. Un coup de vent se préparait.

Ned, rageant, essayait de percer l'horizon brumeux. Il espérait encore que, derrière tout ce brouillard, s'étendait cette terre si désirée.

A midi, le soleil se montra un instant. Le second profita de cette éclaircie pour prendre sa hauteur. Puis la mer devenant plus houleuse, nous redescendîmes, et le panneau fut refermé.

Une heure après, lorsque je consultai la carte, je vis que la position du *Nautilus* y était indiquée par 16° 17' de longitude et 33° 22' de latitude, à cent cinquante lieues de la côte la plus rapprochée. Il n'y avait pas moyen de songer à fuir, et je laisse à penser quelles furent les colères du Canadien, quand je lui fis connaître notre situation.

Pour mon compte, je ne me désolai pas outre mesure. Je me sentis comme soulagé du poids qui m'oppressait, et je pus reprendre avec une sorte de calme relatif mes travaux habituels.

Le soir, vers onze heures, je reçus la visite très inattendue du capitaine Nemo. Il me demanda fort gracieusement si je me sentais fatigué d'avoir veillé la nuit précédente. Je répondis négativement.

« Alors, M. Aronnax, je vous proposerai une curieuse excursion.

—Proposez, capitaine.

—Vous n'avez encore visité les fonds sous-marins que le jour et sous la clarté du soleil. Vous conviendra-t-il de les voir par une nuit obscure ?

—Très-volontiers.

—Cette promenade sera fatigante, je vous en préviens. Il faudra marcher longtemps et gravir une montagne. Les chemins ne sont pas très-bien entretenus.

—Ce que vous me dites là, capitaine, redouble ma curiosité. Je suis prêt à vous suivre.

—Venez donc, monsieur le professeur, nous allons revêtir nos scaphandres. »

Arrivé au vestiaire, je vis que ni mes compagnons ni aucun homme de l'équipage ne devait nous suivre pendant cette excursion. Le capitaine Nemo ne m'avait pas même proposé d'emmener Ned ou Conseil.

En quelques instants, nous eûmes revêtu nos appareils. On plaça sur notre dos les réservoirs abondamment chargés d'air, mais les lampes électriques n'étaient pas préparées. Je le fis observer au capitaine.

« Elles nous seraient inutiles, » répondit-il.

Je crus avoir mal entendu, mais je ne pus réitérer mon observation, car la tête du capitaine avait déjà disparu dans son enveloppe métallique. J'achevai de me harnacher, je sentis qu'on me plaçait dans la main un bâton ferré, et quelques minutes plus tard, après la manœuvre habituelle, nous prenions pied sur le fond de l'Atlantique, à une profondeur de trois cents mètres.

Minuit approchait. Les eaux étaient profondément obscures, mais le capitaine Nemo me montra dans le lointain un point rougeâtre, une sorte de large lueur, qui brillait à deux milles environ du *Nautilus*. Ce qu'était ce feu, quelles matières l'alimentaient, pourquoi et comment il se revivifiait dans la masse liquide, je n'aurais pu le dire. En tout cas, il nous éclairait, vaguement il est vrai, mais je m'accoutumai bientôt à ces ténèbres particulières, et je compris, dans cette circonstance, l'inutilité des appareils Rumkorf.

Le capitaine Nemo et moi, nous marchions l'un près de l'autre, directement sur le feu signalé. Le sol plat montait insensiblement. Nous faisons de larges enjambées, nous aidant du bâton ; mais notre marche était lente, en somme, car nos pieds s'enfonçaient souvent dans une sorte de vase pétrie avec des algues et semée de pierres plates.

Tout en avançant, j'entendais une sorte de grésillement au-dessus de ma tête. Ce bruit redoublait parfois et produisait comme un pétilllement continu. J'en compris bientôt la cause. C'était la pluie qui tombait violemment en crépitant à la surface des flots. Instinctivement, la pensée me vint que j'allais être trempé, par l'eau, au milieu de l'eau ! Je ne pus m'empêcher de rire à cette idée baroque. Mais pour tout dire, sous l'épais habit du scaphandre, on ne sent plus le liquide élément, et l'on se croit au milieu d'une atmosphère un peu plus dense que l'atmosphère terrestre, voilà tout.

Après une demi-heure de marche, le sol devint rocailleux. Les méduses, les crustacés microscopiques, les pennatules l'éclairaient légèrement de lueurs phosphorescentes. J'entrevois des monceaux de pierres que couvraient quelques millions de zoophytes et des fouillis d'algues. Le pied me glissait souvent sur ces visqueux tapis de varech, et sans mon bâton ferré, je serais tombé plus d'une fois. En me retournant, je voyais toujours le fanal blanchâtre du *Nautilus* qui commençait à pâlir dans l'éloignement.

Ces amoncellements pierreux dont je viens de parler étaient disposés sur le fond océanique suivant une certaine régularité que je ne m'expliquais pas. J'apercevais de gigantesques sillons qui se perdaient dans l'obscurité lointaine et dont la longueur échappait à toute évaluation. D'autres particularités se présentaient aussi, que je ne savais admettre. Il me semblait que mes lourdes semelles de plomb écrasaient une litière d'ossements qui craquaient avec un bruit sec. Qu'était donc cette vaste plaine que je parcourais ainsi ? J'aurais voulu interroger le capitaine, mais son langage par signes, qui lui permettait de causer avec ses compagnons, lorsqu'ils le suivaient dans ses excursions sous-marines, était encore incompréhensible pour moi.

Cependant, la clarté rougeâtre qui nous guidait, s'accroissait et enflammait l'horizon. La présence de ce foyer sous les eaux m'intriguait au plus haut degré. Était-ce quelque influence électrique qui se manifestait ? Allais-je vers un phénomène naturel encore inconnu des servants de la terre ? Où même, — car cette pensée traversa mon cerveau, — la main de l'homme intervenait-elle dans cet embrasement ?

Soufflait-elle cet incendie ? Devais-je rencontrer, sous ces couches profondes, des compagnons, des amis du capitaine Nemo, vivant comme lui de cette existence étrange, et auxquels il allait rendre visite ? Trouverais-je là-bas toute une colonie d'exilés, qui, las des misères de la terre, avaient cherché et trouvé l'indépendance au plus profond de l'Océan ? Toutes ces idées folles, inadmissibles, me poursuivaient, et dans cette disposition d'esprit, surexcité sans cesse par la série de merveilles qui passaient sous mes yeux, je n'aurais pas été surpris de rencontrer, au fond de cette mer, une de ces villes sous-marines que rêvait le capitaine Nemo !

Notre route s'éclairait de plus en plus. La lueur blanchissante rayonnait au sommet d'une montagne haute de huit cents pieds environ. Mais ce que j'éprouvais n'était qu'une simple réverbération développée par le cristal des couches d'eau. Le foyer, source de cette inexplicable clarté, occupait le versant opposé de la montagne.

Au milieu des dédales pierreux qui sillonnaient le fond de l'Atlantique, le capitaine Nemo s'avavançait sans hésitation. Il connaissait cette sombre route. Il l'avait souvent parcourue, sans doute, et ne pouvait s'y perdre. Je le suivais avec une confiance inébranlable. Il m'apparaissait comme un des génies de la mer, et quand il marchait devant moi, j'admirais sa haute stature qui se découpait en noir sur le fond lumineux de l'horizon.

Il était une heure du matin. Nous étions arrivés aux premières rampes de la montagne. Mais pour les aborder, il fallut s'aventurer par les sentiers difficiles d'un vaste taillis.

Oui ! un taillis d'arbres morts, sans feuille, sans sève, arbres minéralisés sous l'action des eaux, et que dominaient çà et là des pins gigantesques. C'était comme une houillère encore debout, tenant par ses racines au sol effondré, et dont la ramure, à la manière des fines découpures de papier noir, se dessinait nettement sur le plafond des eaux. Que l'on se figure une forêt du Hartz, accrochée aux flancs d'une montagne, mais une forêt engloutie. Les sentiers étaient encombrés d'algues et de fucus, entre lesquels grouillait un monde de crustacés. J'allais, gravissant les rocs, enjambant les troncs étendus, brisant les lianes de mer qui se balançaient d'un arbre à l'autre, effrayant les poissons qui volaient de branche en branche. Entraîné, je ne sentais plus la fatigue. Je suivais mon guide qui ne se fatiguait pas.

Quel spectre ! Comment le rendre ? Comment peindre l'aspect de ces bois et de ses rochers dans ce milieu liquide, leurs dessous sombres et farouches, leurs dessus colorés de tons rouges sous cette clarté que doublait la puissance réverbérante des eaux ? Nous gravissions des rocs qui s'éboulaient ensuite par pans énormes avec un sourd grondement d'avalanche. A droite, à gauche, se creusaient de ténébreuses galeries où se perdait le regard. Ici s'ouvraient de vastes clairières, que la main de l'homme semblait avoir dégagées, et je me demandais parfois si quelque habitant de ces régions sous-marines n'allait par tout à coup m'apparaître.

Mais le capitaine Nemo montait toujours. Je ne voulais pas rester en arrière. Je le suivais hardiment. Mon bâton me prêtait un utile secours. Un faux pas eût été dangereux sur ces étroites passes évitées aux flancs des gouffres ; mais j'y marchais d'un pied ferme et sans ressentir l'ivresse du vertige. Tantôt je sautais une crevasse dont la profondeur m'eût fait reculer au milieu des glaciers de la terre ; tantôt je m'aventurais sur le tronc vacillant des arbres jetés d'un abîme à l'autre, sans regarder sous mes pieds, n'ayant des yeux que pour admirer les sites sauvages de cette région. Là, des rocs monumentaux, penchant sur leurs bases irrégulièrement découpées, semblaient défier les lois de l'équilibre. Entre leurs genoux de pierre, des arbres poussaient comme un jet sous une pression formidable, et soutenaient ceux qui les soutenaient eux-même. Puis, des tours naturelles, de larges pans taillés à pic comme des courtines, s'inclinaient sous un angle que

les lois de la gravitation n'eussent pas autorisé à la surface des régions terrestres.

Et moi-même ne sentais-je pas cette différence due à la puissante densité de l'eau, quand, malgré mes lourds vêtements, ma tête de cuivre, mes semelles de métal, je m'élevais sur des pentes d'une impraticable raideur, les franchissant pour ainsi dire avec la légèreté d'un isard ou d'un chamois !

Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparences impossibles qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti !

Deux heures après avoir quitté le *Nautilus*, nous avions franchi la ligne des arbres, et à cent pieds au-dessus de nos têtes se dressait le pic de la montagne dont la projection faisait ombre sur l'éclatante irradiation du versant opposé. Quelques arbrisseaux pétrifiés couraient çà et là en zigzags grimaçants. Les poissons se levaient en masse sous nos pas comme des oiseaux surpris dans les hautes herbes. La masse rocheuse était creusée d'impénétrables anfractuosités, de grottes profondes d'insondables trous, au fond desquels j'entendais remuer des choses formidables. Le sang me reflua jusqu'au cœur, quand j'apercevais une antenne énorme qui me barrait la route, ou quelque pince effrayante se refermant avec bruit dans l'ombre des cavités. Des milliers de points lumineux brillaient au milieu des ténèbres. C'étaient les yeux de crustacés gigantesques, tapis dans leur tanière, des homards géants se redressant comme des hallebardiers et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes titanesques, braqués comme des canons sur leurs affûts, et des poulpes effroyables entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents.

Quel était ce monde exorbitant que je ne connaissais pas encore ? A quel ordre appartenait ces articulées auxquels le roc formait comme une seconde carapace ? Où la nature avait-elle trouvé le secret de leur existence végétative, et depuis combien de siècles vivaient-ils ainsi dans les dernières couches de l'Océan ?

Mais je ne pouvais m'arrêter. Le capitaine Nemo, familiarisé avec ces terribles animaux, n'y prenait plus garde. Nous étions arrivés à un premier plateau où d'autres surprises m'attendaient encore. Là se dessinait de pittoresques ruines qui trahissaient la main de l'homme, et non plus celle du Créateur. C'étaient de vastes amoncellements de pierres où l'on distinguait de vagues formes de châteaux, de temples, revêtus d'un monde de zoophytes en fleurs, et auxquels, au lieu de lierre, les algues et les fucus faisaient un épais manteau végétal.

Mais qu'était donc cette portion du globe engloutie par les cataclysmes ? Qui avait disposé ces roches et ces pierres comme des dolmens des temps anté-historiques ? Où étais-je, où m'avait entraîné la fantaisie du capitaine Nemo ?

J'aurais voulu l'interroger. Ne le pouvant, je l'arrêtai. Je saisis son bras. Mais lui secouant la tête, et me montrant le dernier sommet de la montagne, sembla me dire :

« Viens ! viens encore ! viens toujours ! »

Je le suivis dans un dernier élan, et en quelques minutes, j'eus gravi le pic qui dominait d'une dizaine de mètres toute cette masse rocheuse.

Je regardai ce côté que nous venions de franchir. La montagne ne s'élevait que de sept à huit cents pieds au-dessus de la plaine ; mais de son versant opposé, elle dominait d'une hauteur double le fond en contre-bas de cette portion de l'Atlantique. Mes regards s'étendaient au loin et embrassaient un vaste espace éclairé par une fulguration violente. A cinquante pieds au-dessous du pic, au milieu d'une pluie de pierres et de scories, un large cratère vomissait des torrents de lave, qui se dispersaient en cascade de feu au sein de la masse liquide. Ainsi posé, ce volcan, comme un immense flambeau, éclairait la plaine inférieure jusqu'aux dernières limites de l'horizon.

J'ai dit que le cratère sous-marin rejetait des laves, mais non des flammes. Il faut aux flammes l'oxygène de l'air, et elles ne sauraient se développer sous les eaux : mais des coulées de lave, qui ont en elles le principe de leur incandescence, peuvent se porter au rouge blanc, lutter victorieusement contre l'élément liquide et se vaporiser à son contact. De rapides courants entraînaient tous ces gaz en diffusion, et les torrents laviques glissaient jusqu'au bas de la montagne, comme les déjections du Vésuve sur un autre Torre del Greco.

En effet, là, sous mes yeux, ruinée, abîmée, jetée bas, apparaissait une ville détruite, ses toits effondrés, ses temples abattus, ses arcs disloqués, ses colonnes gisant à terre, où l'on sentait encore les solides proportions d'une sorte d'architecture toscane ; plus loin, quelques restes d'un gigantesque aqueduc ; ici l'exhaussement empâté d'une acropole, avec les fornes flottantes d'un Parthénon ; là, des vestiges de quai, comme si quelque antique port eût abrité jadis sur les bords d'un océan disparu les vaisseaux marchands et les trirèmes de guerre ;



Là, sous mes yeux, apparaissait une ville détruite.—Page 79

plus loin encore, de longues lignes de murailles écroulées, de larges rues désertes, toute une Pompéi enfouie sous les eaux, que le capitaine Nemo ressuscitait à mes regards !

Où étais-je ? Où étais-je ? Je voulais le savoir à tout prix, je voulais parler, je voulais arracher la sphère de cuivre qui emprisonnait ma tête ?

Mais le capitaine Nemo vint à moi et m'arrêta d'un geste. Puis, ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avança vers un roc de balsate noire et traça ce seul mot :

ATLANTIDE

Quel éclair traversa mon esprit ! L'Atlantide, l'ancienne Méropide de Théopompe, l'Atlantide de Platon, ce continent nié par

Origène, Porphyre, Jamblique, D'Anville, Malte-Brun, Humboldt, qui mettaient sa disparition au compte des récits légendaires, admis par Possidonius, Pline, Ammien-Marcellin, Tertullien, Engel, Sherer, Tournefort, Buffon, d'Avezac, je l'avais là sous les yeux, portant encore les irrécusables témoignages de sa catastrophe ! C'était donc cette région engloutie qui existait en dehors de l'Europe, de l'Asie, de la Libye, au-delà des colonnes d'Hercule, où vivait ce peuple puissant des Atlantes, contre lequel se firent les premières guerres de l'ancienne Grèce !

L'historien qui a consigné dans ses écrits les hauts faits de ces temps héroïques, c'est Platon lui-même. Son dialogue de Timée et de Critias a été, pour ainsi dire, tracé sous l'inspiration de Solon, poète et législateur.

Un jour, Solon s'entretenait avec quelques sages vieillards de Saïs, ville déjà vieille de huit cents ans, ainsi que le témoignaient ses annales gravées sur le mur sacré de ses temples. L'un de ces vieillards raconta l'histoire d'une autre ville plus ancienne de mille ans. Cette première cité athénienne, âgée de neuf cents ans, avait été envahie et en partie détruite par les Atlantes. Ces Atlantes, disait-il, occupaient un continent immense plus grand que l'Afrique et l'Asie réunies, qui couvrait une surface comprise du douzième degré de latitude au quarantième degré nord. Leur domination s'étendait même à l'Égypte. Ils voulurent l'imposer jusqu'en Grèce, mais ils durent se retirer devant l'indomptable résistance des Hellènes. Des siècles s'écoulèrent. Un cataclysme se produisit, inondations, tremblements de terre. Une nuit et un jour suffirent à l'anéantissement de cette Atlantide, dont les plus hauts sommets, Madère, les Açores, les Canaries, les îles du cap Vert, émergent encore.

Tels étaient ces souvenirs historiques que l'inscription du capitaine Nemo faisait palpiter dans mon esprit. Ainsi donc, conduit par la plus étrange destinée, je foulais du pied l'une des montagnes de ce continent ! Je touchais de la main ces ruines mille fois séculaires et des époques géologiques ! Je marchais là même, où avaient marché les contemporains du premier homme ! J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre !

Ah ! pourquoi le temps me manquait-il ! J'aurais voulu descendre les pentes abruptes de cette montagne, parcourir en entier ce continent immense qui sans doute reliait l'Afrique à l'Amérique, et visiter ces grandes cités antédiluviennes. Là, peut-être, sous mes regards, s'étendaient Makhimos, la guerrière, Eusèbès, la pieuse, dont les gigantesques habitants vivaient des siècles entiers, et auxquels la force ne manquait pas pour entasser ces blocs qui résistaient encore à l'action de l'eau. Un jour peut-être, quelque phénomène éruptif les ramènera à la surface des flots, ces ruines englouties ! On a signalé de nombreux volcans sous-marins dans cette portion de l'Océan, et bien des navires ont senti des secousses extraordinaires en passant sur ces fonds tourmentés. Les uns ont entendu des bruits sourds qui annonçaient la lutte profonde des éléments : les autres ont recueilli des cendres volcaniques projetées hors de la mer. Tout ce sol jusqu'à l'Équateur est encore travaillé par les forces plutoniennes. Et qui sait si, dans une époque éloignée, accrus par les déjections volcaniques et par les couches successives de laves, des sommets de montagnes ignivômes n'apparaîtront pas à la surface de l'Atlantique !

Pendant que je rêvais ainsi, tandis que je cherchais à fixer dans mon souvenir tous les détails de ce paysage grandiose, le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle moussue, demeurait immobile et comme pétrifié dans une muette extase. Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? Que n'aurais-je donné pour connaître ses pensées, pour les partager, pour les comprendre !

Nous restâmes à cette place pendant une heure entière, contemplant la vaste plaine sous l'éclat des laves qui prenaient parfois une intensité surprenante. Les bouillonnements intérieurs faisaient couvrir de rapides frissonnements sur l'écorce de la montagne. Des bruits profonds, nettement transmis par ce milieu liquide, se répercutaient avec une majestueuse ampleur.

En ce moment, la lune apparut un instant à travers la masse des eaux et jeta quelques pâles rayons sur le continent englouti. Ce ne fut qu'une lueur, mais d'un indescriptible effet. Le capitaine se leva, jeta un dernier regard à cette immense plaine ; puis de la main il me fit signe de le suivre.

Nous descendîmes rapidement la montagne. La forêt minérale une fois dépassée, j'aperçus le fanal du *Nautilus* qui brillait comme une étoile. Le capitaine marcha droit à lui, et nous étions rentrés à bord au moment où les premières teintes de l'aube blanchissaient la surface de l'océan.

CHAPITRE X

LES HOUILLÈRES SOUS-MARINES

Le lendemain, 20 février, je me réveillai fort tard. Les fatigues de la nuit avaient prolongé mon sommeil jusqu'à onze heures. Je m'habillai promptement. J'avais hâte de connaître la direction du *Nautilus*. Les instruments m'indiquèrent qu'il courait toujours vers le sud avec une vitesse de vingt milles à l'heure par une profondeur de cent mètres.

Conseil entra. Je lui racontai notre excursion nocturne, et, les panneaux étant ouverts, il put encore entrevoir une partie de ce continent immergé.

En effet, le *Nautilus* rasait à dix mètres du sol seulement la plaine de l'Atlantide. Il fluit comme un ballon emporté par le vent au-dessus des prairies terrestres ; mais il serait plus vrai de dire que nous n'étions dans ce salon comme dans un wagon d'un train express. Les premiers plans qui passaient devant nos yeux, c'étaient des rocs découpés fantastiquement, des forêts d'arbres passés du règne végétal au règne animal, et dont l'immobile silhouette grimaçait sous les flots. C'étaient aussi des masses pierreuses enfouies sous des tapis d'axidies et d'anémones, hérissées de longues hydrophytes verticales, puis des blocs de laves étrangement contournés qui attestaient toute la fureur des expansions platonniennes.

Tandis que ces sites bizarres resplendissaient sous nos feux électriques, je racontais à Conseil l'histoire de ces Atlantes, qui, au point de vue purement imaginaire, inspirèrent à Bailly tant de pages charmantes. Je lui disais les guerres de ces peuples héroïques. Je discutais la question de l'Atlantide en homme qui ne peut plus douter. Mais Conseil, distrait, m'écoutait peu, et son indifférence à traiter ce point historique me fut bientôt expliquée.

En effet, de nombreux poissons attiraient ses regards, et quand passaient des poissons, Conseil, emporté dans les abîmes de la classification, sortait du monde réel. Dans ce cas, je n'avais plus qu'à le suivre et à reprendre avec lui nos études ichthyologiques.

Du reste, ces poissons de l'Atlantique ne différaient pas sensiblement de ceux que nous avons observés jusqu'ici. C'étaient des raies d'une taille gigantesque, longues de cinq mètres et douées d'une grande force musculaire qui leur permet de s'élancer au-dessus des flots, des squales d'espèces diverses, entre autres, un glauque de quinze pieds, à dents triangulaires et aiguës, que sa transparence rendait presque invisible au milieu des eaux, des sagres bruns, des humantins en forme de prismes et cuirassés d'une peau tuberculeuse, des esturgeons semblables à leurs congénères de la Méditerranée, des syngna-

thes-trompettes, longs d'un pied et demi, jaune-brun, pourvus de petites nageoires grises, sans dents ni langue, et qui défilaient comme de fins et souples serpents.

Parmi les poissons osseux, Conseil nota des makairas noirâtres, longs de trois mètres et armés à leur mâchoire supérieure d'une épée perçante, des vives, aux couleurs animées, connues du temps d'Aristote sous le nom de dragons marins et que les aiguillons de leur dorsale rendent très-dangereux à saisir, puis, des coryphènes, au dos brun rayé de petites raies bleues et encadré dans une bordure d'or, de belles dorades, des chrysostomes-lune, sortes de disques à reflets d'azur, qui, éclairés en-dessus par les rayons solaires, formaient comme des taches d'argent, enfin des xyphias-espérons, longs de huit mètres, marchant par troupes, portant des nageoires jaunâtres, taillées en faux et de longs glaives de six pieds, intrépides animaux, plutôt herbivores que piscivores, qui obéissaient au moindre signe de leurs femelles comme des maris bien stylés.

Mais tout en observant ces divers échantillons de la faune marine, je ne laissais pas d'examiner les longues plaines de l'Atlantide. Parfois, de capricieux accidents du sol obligeaient le *Nautilus* à ralentir sa vitesse, et il se glissait alors avec l'adresse d'un cétacé dans d'étroits étranglements de collines. Si ce labyrinthe devenait inextricable, l'appareil s'élevait alors comme un aérostat, et l'obstacle franchi, il reprenait sa course rapide à quelques mètres au fond. Admirable et charmante navigation, qui rappelait les manœuvres d'une promenade aérostatique, avec cette différence toutefois que le *Nautilus* obéissait passivement à la main de son timonnier.

Vers quatre heures du soir, le terrain, généralement composé d'une vase épaisse et entremêlée de branches minéralisées, se modifia peu à peu ; il devint plus rocailleux et parut semé de conglomérats, de tufs basaltiques, avec quelque semis de laves et d'obsidiennes sulfureuses. Je pensai que la région des montagnes allait bientôt succéder aux longues plaines, et, en effet, dans certaines évolutions du *Nautilus*, j'aperçus l'horizon méridional barré par une haute muraille qui semblait fermer toute issue. Son sommet dépassait évidemment le niveau de l'Océan. Ce devait être un continent, ou tout au moins une île, soit une des Canaries, soit une des îles du cap Vert. Le point n'ayant pas été fait,—à dessein peut-être,—j'ignorais notre position. En tout cas une telle muraille me parut marquer la fin de cette Atlantide, dont nous n'avions parcouru, en somme, qu'une minime portion.

La nuit n'interrompit pas mes observations. J'étais resté seul. Conseil avait regagné sa cabine. Le *Nautilus* ralentissait son allure, voltigeait au-dessus des masses confuses du sol, tantôt les effleurant comme s'il eût voulu s'y poser, tantôt remontant capricieusement à la surface des flots. J'entrevois alors quelques vives constellations à travers les eaux, et précisément cinq ou six de ces étoiles zodiacales qui traînent à la queue d'Orion.

Longtemps encore, je serais resté à ma vitre, admirant les beautés de la mer et du ciel, quand les panneaux se refermèrent. À ce moment, le *Nautilus* était arrivé à l'aplomb de la haute muraille. Comment manœuvrait-il, je ne pouvais le deviner. Je regagnai ma chambre. Le *Nautilus* ne bougeait plus. Je m'endormis avec la ferme intention de me réveiller après quelques heures de sommeil.

Mais, le lendemain, il était huit heures lorsque je revins au salon. Je regardai le manomètre. Il m'apprit que le *Nautilus* flottait à la surface de l'Océan. J'entendais, d'ailleurs, un bruit de pas sur la plate-forme. Cependant aucun roulis ne trahissait l'ondulation des lames supérieures,

Je montai jusqu'au panneau. Il était ouvert. Mais, au lieu du grand jour que j'attendais, je me vis environné d'une obscurité profonde. Où étions-nous ? M'étais-je trompé ? Faisait-il encore nuit ? Non ! Pas une étoile ne brillait, et la nuit n'a pas de ces ténèbres absolues.

(A suivre)

HISTOIRE D'UN HOMME DU PEUPLE

PAR ERCKMANN-CHATRIAN

7

« Mon Dieu ! que c'est beau ! Mon Dieu ! que Paris est grand ! »

Nous suivions les quais sur les trottoirs. Ces longues files de voitures alignées, qui toujours attendent qu'on les prenne ; ces livres rangés sur les rampes dans de petites caisses, où chacun peut chercher ce qui lui plaît ; ces grandes maisons dans le fleuve, couvertes de toile, où l'on peut se baigner ; ces bateaux de charbon qui ressemblent à des carrières, enfin tous ces mille et mille spectacles qui montrent l'esprit des hommes, leur sagesse, leur bon sens, leur idée de s'enrichir, tout cela m'étonnait, et je criais toujours :

« C'est plus beau qu'on ne peut le penser ! »

Emmanuel me répondait :

« Oui, mais tu vas voir, tu vas voir ! »

Il m'avait déjà conduit plus loin, à travers le Pont-Neuf et cette cour du Louvre sombre, — où se dressait la statue du duc d'Orléans ; — à travers la rue Saint-Honoré, à travers dix autres rues, et je ne sentais pas la fatigue, je me disais :

« Il faut pourtant que cela finisse, ces choses nouvelles doivent avoir une fin. »

Et songeant à cela, nous traversions une belle cour entourée de colonnes, fermée devant par une grille, et gardée par des municipaux, lorsque tout à coup nous arrivâmes sous une voûte de glaces, large comme une rue, éclairée intérieurement comme par le soleil, et bordée de magasins où l'or, l'argent, le cristal, les diamants, la soie, enfin tout se trouvait réuni.

C'était la galerie d'Orléans.

Quand on n'a pas vu cette galerie, on ne connaît ni les richesses, ni les magnificences de la terre.

Mais c'est plus loin, en arrivant dans le jardin du Palais-Royal, entouré d'arcades innombrables—éclairées au gaz—où sont abrités de la pluie, du vent, du soleil, des centaines de magasins tous plus beaux les uns que les autres, c'est en arrivant dans cette cour, sans cesse arrosée dans son intérieur par des jets d'eau, qui rafraîchissent la foule des enfants et des richards assis autour des petits prés de verdure, c'est en arrivant là que les bras me tombèrent.

Emmanuel me parlait, il me montrait tout en détail ; mais je ne l'écoutais plus, j'avais tant de choses à voir que la tête m'en tournait.

Je me rappelle pourtant qu'au bout d'une de ces galeries pleines de lumières et bordées de magasins qui se ferment avec des devantures d'une seule glace,—tellement claires qu'on croirait toucher les montres d'or, les chapelets de perles, les bagues de diamants, les horloges en bronze et en marbre, représentant des fleurs, des figures, des chevaux, des cerfs, tous finement travaillés dans la dernière perfection, et qu'on devrait regarder des semaines pour en voir toutes les beautés,—je me rappelle qu'au bout d'une de ces galeries, il me dit :

« Tiens, regarde, c'est ici Véfour ! »

Alors, regardant, je vis derrière la glace un petit bassin de marbre blanc, plein de tortues, où tombait un jet d'eau, et, tout autour de ce bassin, des poires, des pommes et d'autres fruits rouges, verts,

jaunes, avec leurs grandes feuilles, que mon camarade m'expliquait être des ananas, des grenades, des amandes vertes et d'autres raretés venues des cinq parties du monde. Plus loin, derrière une autre glace, se trouvait du poisson et du gibier de toutes sortes, tellement frais, tellement beau, qu'on aurait cru qu'il venait d'être tué au bois, ou tiré de la rivière.

Emmanuel me dit que les petites tortues étaient pour faire de la soupe, et que le moindre dîner en cet endroit coûtait vingt francs.

J'étais dans l'étonnement. J'aurais pu là manger mes soixante francs dans un jour. Qu'on juge de ce que cela pouvait être !

À l'un des autres bouts de la galerie, nous vîmes un théâtre, le théâtre du Palais-Royal. Les gens attendaient à la file pour entrer ; un municipal en grande tenue surveillait le bon ordre.

Enfin ce Palais-Royal était ce que j'avais admiré le plus, pour ses grandes richesses, ses arcades, son jardin, ses jets d'eau, et généralement pour tout.

Durant plus de deux heures, nous ne fîmes que d'aller et venir, L'ébénisterie était sous une voûte, au bout de la galerie d'Orléans. Longtemps je regardai ces objets, les admirant et n'espérant jamais pouvoir rien faire d'aussi beau ; cela me paraissait au-dessus de mes moyens, et je reconnais que M. Nivoi avait eu raison de me dire qu'à Paris seul se trouvait les premiers ouvriers du monde.

Nous montâmes ensuite sur les boulevards, dont le spectacle, avec son église de la Madeleine, ses promeneurs innombrables, et ses deux arcs de triomphe, est encore plus magnifique la nuit que le jour. Les lignes de gaz ne finissent plus ; personne ne peut vous donner une idée de cette grandeur.

En face d'une rue très-large, Emmanuel me dit en m'arrêtant :

« La colonne Vendôme ! »

Je vis au loin, sur une place profonde, cette colonne sombre, Napoléon au haut. Il était au moins onze heures, nous avions du chemin à faire pour rentrer chez nous, et nous repartîmes enfin d'un bon pas.

Emmanuel connaissait les passages aussi bien qu'à Saverne. Nous traversâmes bien d'autres arcades, bien d'autres ruelles, nous vîmes bien d'autres magasins : mais j'en avais tant et tant vu, que rien ne pouvait plus me toucher.

Vers minuit, je fus heureux d'arriver à ma porte. Au-dessus pendait une pauvre lanterne, à sa tringle de fer. Emmanuel me montra la manière de sonner, et quand le portier eut tiré son cordon :

« Allons, bonne nuit, Jean-Pierre, dit-il en me serrant la main. Au premier dimanche ! »

—« Oui, » lui répondis-je attendri.

Il monta la rue Sorbonne, moi j'entrai dans la petite allée sombre. Le portier regarda par son châssis sans rien dire, et je grimpai l'escalier, bien content d'avoir trouvé de l'ouvrage le premier jour.

En ouvrant ma porte, je vis la lune briller sur ma petite fenêtre en tabatière. Je me déshabillai, rêvant à tout ce que je venais de voir, et puis, m'étant couché, je m'endormis aussitôt.

XV

Le lendemain, à cinq heures et demie, je descendais déjà l'escalier, et j'entendais crier en bas :

« Cordon, s'il vous plaît ! »

D'autres ouvriers de la maison se rendaient au travail. Le portier tira son cordon, et nous sortîmes tous ensemble sans nous regarder.

On se lève tard à Paris ; excepté les ouvriers et les petits marchands, qui donnent de l'air à leurs boutiques, qui balayent, qui regardent en bras de chemises, ou qui versent sur le comptoir de zinc un petit verre aux vieux ivrognes, les plus matineux des gens, tout dort encore à cinq heures.

Les laitières arrivent ensuite, leurs grandes cruches de fer-blanc sous le bras, et s'asseyent sous les portes cochères ; les ménagères et les bonnes descendent, et les balayeurs de la ville rentrent chez eux par bandes, leur balai sur l'épaule.

Je voyais ces choses en passant. Les rues étaient grises, humides ; mais en haut le soleil, ce beau soleil d'été qui dore les champs, les prés les arbres couverts de fleurs et de fruits, ce beau soleil-là brillant sur les cheminés décrépités et les grands toits moisissés ; il descendait tout doucement le long des murs,

Combien de fois, en le voyant ainsi venir, je me le suis représenté là-bas, sur les herbes blanches de rosée, parmi les villages, les vergers et les bois ! Combien ne m'a-t-il pas fait songer à Saverne, à la mère Balais !

« Maintenant, ils sortent aussi, me disais-je, ils regardent et pensent : —Voilà du beau temps ! »

Oui, du beau temps pour ceux qui ne sont pas dans les rues de Paris, profondes comme des cheminées ! Enfin, que voulez-vous, à chacun son sort ; on doit être encore bien content d'avoir de l'ouvrage.

J'arrivai sur le coup de six heures dans notre cour ; deux ou trois camarades étaient déjà sous la halle, en train d'ôter leur veste, et de prendre leur rabot. On avait un quart d'heure de grâce le matin. Ils me regardaient sans rien dire ; comme je les saluais, un vieux de quarante-cinq à cinquante ans, la longue barbe rousse grisonnante, le front haut, les yeux petits, la peau brune et le nez un peu camard,—un vrai maître,—le père Perrignon, s'écria d'un air joyeux :

« On se lève de bonne heure, Alsacien, dans ton pays ? »

—Oui, maître, lui répondis-je, on fait son devoir.

—Son devoir ! son devoir ! dit-il, on tâche de gagner ses cinquante sous et d'avoir à dîner ; c'est tout simple. »

Alors les autres se mirent à rire, et moi je devins tout rouge ; j'aurais voulu répondre, mais je ne savais pas quoi.

Le père Perrignon, qui dirigeait l'ouvrage, trouvait à redire sur tout ; les ouvriers l'écoutaient et lui donnaient toujours raison. J'ai su par la suite qu'il avait été dans les prisons, pour ses idées sur la politique, et qu'il avait même frisé les galères. C'est à cause de cela qu'il jouissait d'une grande considération dans le quartier.

Enfin, on se mit au travail.

Les caisses que j'avais vu clouer la veille étaient pour enfermer des consoles, des commodes, des buffets déjà prêts au fond du magasin. Il restait encore plusieurs caisses à clouer, et c'est par là que je commençai.

M. Braconneau descendit une demi-heure après. Il fallut enfermer les meubles dans les caisses avec de la paille, ensuite les charger sur trois voitures. Cet ouvrage aurait pris une journée chez nous. A neuf heures, c'était fini, les voitures étaient en route.

On sortit pour aller déjeuner. J'avais fait connaissance avec deux camarades : un nommé Valsy, grand, pâle, très-bon ouvrier, mais presque toujours malade, et un autre qui s'appelait Quentin, la casquette sur l'oreille, la bouche bien fendue, et que le père Perrignon seul forçait à se taire en lui disant :

« Tu nous étourdis les oreilles ! »

Enfin, toute la bande, en veste, descendit la rue lentement. Le père Perrignon venait le dernier. Dehors, on l'appelait monsieur Perrignon. Il avait une grande capote brune et portait un chapeau ; sa grande barbe grisonnante lui donnait un air respectable.

On s'arrêta chez le premier boulanger à droite. Chacun acheta son pain, et plus bas, au coin de la rue Serpente, nous entrâmes dans une espèce de gargote, qu'on appelait le *caboulot*.

Mais il faut que je vous donne une idée de cette gargote, car il n'en manque pas de semblables à Paris ; on en trouve dans toutes les rues, et c'est là que les ouvriers de tous états : charpentiers, menuisiers, bijoutiers, maçons, enfin tous, vont faire leurs repas.

Notre *caboulot*, de plein-pied avec la rue Serpente, avait deux chambres séparées par une cloison vitrée garnie de petits rideaux. D'un côté se trouvait la table des peintres, des graveurs,—qui sont les états distingués, où l'on gagne des sept, huit, et même dix francs par jour,—de l'autre côté, celles des maçons, des boulangers, des menuisiers, etc.

Naturellement, à gauche, on payait tout le double plus cher qu'à droite, parce que les tables avaient des nappes, et qu'il faut proportionner le prix à la bourse de chacun.

Voilà pourquoi nous n'allions jamais avec les peintres et les journalistes. Nous avions notre bouillon, notre tranche de bœuf, notre plat de légumes, notre demi-setier de vin pour quinze sous et les autres pour trente.

Il faut dire aussi que leur chambre était peinte en vert, et que la nôtre n'avait pas de peinture ; mais cela nous était bien égal.

La cuisine, au fond, toute noire, sans autre lumière qu'une chandelle en plein jour, donnait de notre côté, juste en face de la porte, et le tout ensemble ne mesurait pas plus de vingt pieds carrés. C'est là que nous mangions, coude à coude, pendant que madame Graindorge, une bonne grosse mère des Vosges, les joues pleines, les yeux petits et vifs, les dents blanches, le menton rond allait et venait, versait le bouillon sur notre pain, riait tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, et jetait de temps en temps un coup d'œil dans la chambre des journalistes, en levant un coin des rideaux.

Madame Graindorge avait une servante pour l'aider. Un brave garçon, ciseleur de son état, nommé Armand, trapu, carré, la barbe brune, le nez un peu rouge, rude dans ses manières, mais plein de cœur tout de même, lui donnait aussi parfois un coup de main.

Nous mangions en silence, pendant que les peintres, les journalistes et les autres se disputaient et criaient comme des geais pris à la glu. Nous entendions toutes leurs paroles, sur le roi, sur les ministres, sur les Chambres, sur les gueux de toute espèce,—comme ils appelaient le gouvernement,—depuis le garde-champêtre jusqu'à M. Guizot.

C'était principalement à M. Guizot qu'ils en voulaient. Cela nous instruisait touchant la politique, nous n'avions pas besoin de lire le journal, nous savions tout d'avance ; et quelquefois, quand un journaliste criait qu'on avait enlevé la caisse, ou qu'on avait insulté la nation, le père Perrignon clignait de l'œil et disait tout bas :

« Écoutez ! celui-là raisonne bien... il voit clair... c'est le plus fort... il a du bon sens. »

Nous aurions voulu rester jusqu'au soir, pour les entendre se chamailler entre eux. Mais à dix heures moins un quart il fallait retourner à l'ouvrage. Heureusement, en revenant dîner, nous en trouvions presque toujours quelques-uns, tellement enroutés, que madame Graindorge avait soin de laisser leur porte entr'ouverte ; sans cela, nous n'aurions plus rien entendu.

J'ai souvent pensé qu'avec des députés pareils les affaires auraient marché bien autrement.

Pour en revenir à ce jour, comme nous finissions de déjeuner, le père Perrignon, qui me regardait, dit tout à coup :

« Alsacien, qu'est-ce que tu payes ? »

—Tout ce qu'il vous plaira, monsieur Perrignon, » lui répondis-je un peu surpris.

Alors il sourit et dit :

« Ce n'est pas seulement à moi, c'est à tous les camarades qu'il faut payer la bienvenue. »

—Et c'est aussi comme cela que je le comprends, monsieur Perrignon, selon mes moyens, bien entendu, car je ne suis pas riche.

—On est toujours assez riche quand on a de la bonne volonté. » dit-il.

Et se tournant vers les autres :

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on demande ? Il ne faut pas écorcher le petit, c'est un bon garçon, vous voyez. ”

L'un voulait de l'eau-de-vie, l'autre du curaçao ; mais le vieux Perrignon dit :

— Non, il faut trinquer ensemble. Madame Graindorge, deux bouteilles à seize ! ”

On apporta deux bouteilles et je remplis les verres. Les camarades burent tous à ma santé, je bus à la santé de tous ; puis, ayant payé, nous sortîmes.

M. Perrignon paraissait content. Au lieu de m'appeler l'Alsacien il ne m'appela plus que le petit.

Les autres me traitaient tous depuis en bons camarades, mais cela ne les empêchaient pas d'en savoir plus que moi sur le métier, parce qu'ils avaient travaillé deux, trois ou quatre ans à Paris, et que j'arrivais de Saverne. C'était même un de mes grands chagrins, non par envie, Dieu m'en préserve, mais parce que je me disais :

— Est-ce que tu gagnes trois francs par jour ? Est-ce que ton maître peut te garder ? ”

Et j'étais bien forcé de répondre non ! j'avais beau suer, me donner de la peine, je restais toujours en retard sur les camarades. J'en étais désolé, la nuit je ne dormais pas, ou je m'éveillais en pensant :

— Mon Dieu ! si le patron te donne congé, ce sera tout naturel, mais qu'est-ce que tu pourras faire ? ”

J'avais peur de voir arriver le jour de la paye, car c'est ce jour-là qu'on remercie ceux dont on ne veut plus. Oui, j'en avais peur, et pourtant mon argent diminuait vite ; j'aurais eu bien besoin de remonter un peu ma bourse.

Enfin le samedi soir de la quinzaine arriva. C'est le père Perrignon que M. Braconneau consultait. Je les regardais plein de soucis. Quand ce fut mon tour, le patron me compta les vingt-sept francs sans aucune observation, et malgré cela je sortis avec une crainte de m'entendre rappeler et dire : “ Écoutez, le travail diminue. ” etc. etc. Ce n'est qu'après avoir traversé la cour que je me dis en respirant : “ On ne t'as pas remercié, quel bonheur ! ”

J'étais déjà loin dans la rue, quand j'entendis derrière moi le père Perrignon crier :

— Hé ! petit, ne cours pas si vite. ”

Je me retournai inquiet. Le bonhomme arrivait avec sa grande capote brune, en souriant :

— Tu vas... tu vas... dit-il ; on croirait que tu te sauves. ”

Son air joyeux me rassura, je me mis à rire.

— Tu n'as pas l'air de mauvaise humeur, ce soir, fit-il en me prenant par le bras.

— Jamais, monsieur Perrignon, jamais.

— Ah ! jamais ! Quand tu rabotes comme un dératé pour rattraper les autres, quand la sueur te coule dans la raie du dos et que tu serres les dents... ”

Alors je fus honteux : on avait vu ma peine.

— Oui, dit-il c'est comme cela, petit : quand on n'a pas de confiance dans les anciens, quand on veut tout savoir, sans rien apprendre de personne, quand on est trop fier pour demander un conseil, il faut s'échiner du matin au soir. C'est beau, cette fierté... ça montre du caractère... mais ce n'est pas malin tout de même.

— Oh ! lui dis-je, monsieur Perrignon, si j'avais osé vous consulter...

— Comment, tu n'osais pas ! Est-ce que j'ai la figure d'un loup ? ”

Il paraissait un peu fâché ; se remettant aussitôt :

— Tu m'as offert une bouteille, l'autre jour, dit-il, eh bien ! tu vas en accepter une de moi ce soir. J'avais l'idée d'aller souper avec ma femme et mes enfants, rue Clovis, comme à l'ordinaire ; mais j'ai de petits comptes à régler dans le quartier, et puis il faut que nous causions ?

— Si vous voulez que je fasse vos commissions ?

— Non, je les ferai moi-même. Je tiens à te donner quelques bons avis, dont tu puisses profiter tout de suite. ”

J'étais attendri de cette marque d'amitié. Quant on est seul, loin du pays, on aime bien vite ceux qui vous tendent la main.

Nous arrivions alors devant la porte du *caboulot* et nous entrâmes. Il pouvait être sept heures et demie. M. Armand debout sur une chaise, nettoyait le quinquet, des garçons boulangers soupaient, avant d'aller brasser la pâte jusqu'à deux heures après minuit.

M. Perrignon et moi nous nous assîmes près du vitrage, après avoir demandé une bouteille, et là, le coude allongé sur la petite table, il me parla longuement de notre état, me représentant d'abord que chaque ville, chaque village a sa manière de travailler.

— A Paris, dit-il, tout marche, tout change, tout avance. Je veux bien croire que, dans son temps, le père Nivoi était un maître ouvrier ; mais depuis quinze ans le travail s'est bien simplifié, bien perfectionné. Tous les jours cette masse d'ouvriers trouvent, tantôt l'un, tantôt l'autre, quelque chose pour arriver à faire plus vite ou mieux, et chacun profite de l'invention. Toi naturellement, tu suis la routine de Saverne ; ainsi tu mesures à la ficelle au lieu du compas ; ça marche tout de même, mais il faut regarder à deux fois au lieu d'une, et chaque fois tu perds quelques instants ; à la fin de la journée cela fait des heures, sans parler de la peine, des soucis et du chagrin de voir qu'on reste en retard.

— Ah ! que vous avez raison ; voilà le pire, ” lui dis-je.

Il rit.

— Eh bien ! petit, tout cela n'est qu'une habitude. Commence par abandonner la ficelle, et, si quelque chose t'embarrasse, fais-moi signe. Oh ! monsieur Perrignon ! m'écriai-je, si je pouvais seulement aussi vous rendre un service !

— On ne peut pas savoir, dit-il, nous sommes ici pour nous aider. Cela viendra peut-être. Mais, dans tous les cas, fais pour les autres, plus tard, ce que je fais pour toi-même maintenant ; nous serons quittes. ”

Là-dessus, ce brave homme se leva, décrocha son chapeau, et nous sortîmes. La nuit était venue, nous nous serrâmes la main ; il prit la rue Serpente et moi la rue de la Harpe. Rien que pour ce service, je n'oublierai jamais M. Perrignon. Les hommes de ce caractère ne se rencontrent pas souvent, ils regardent leurs semblables comme des frères ; et leur seul défaut, c'est de vouloir forcer les autres d'être ustes comme eux. Voilà pourquoi les gueux sans cœur les appellent Jdes fous.

Mais une grande joie m'attendait encore ce samedi soir. On pense bien qu'à mon premier jour de travail je m'étais dépêché d'acheter de l'encre, des plumes et du papier pour annoncer à la mère Balais que tout allait bien, que la lettre du père Nivoi m'avait joliment servi, qu'Emmanuel s'était montré pour moi le même bon camarade qu'à Saverne, et que maintenant je serais tout à fait heureux si je recevais de ses bonnes nouvelles.

Eh bien ! en arrivant au bout de notre petite allée sombre, comme j'allais monter, j'entendis le portier ouvrir son châssis et me crier :

— Monsieur Jean-Pierre Clavel ?

— Qu'est-ce que c'est ? monsieur Trubère.

— Une lettre pour vous. ”

Je reçus cette lettre dans un grand trouble ; mais, en passant près de la vieille lanterne crasseuse, ayant reconnu d'abord l'écriture de la mère Balais, cela me fit déjà du bien, et je montai tellement vite, que deux minutes après j'étais assis sur ma paillasse, à côté de la veilleuse, pleurant à chaudes larmes de tout ce que cette brave femme me disait de sa santé ; sur le courage qu'elle avait pris de surmonter ses chagrins après mon départ ; sur la satisfaction qu'elle avait d'apprendre que j'étais en place, et sur l'espérance qu'elle conservait encore de nous voir réunis plus tard.

Elle me disait aussi que les Dubourg étaient revenus avec l'argent et les bijoux de la tante Jacqueline, et que leur héritage dépassait même ce qu'on avait raconté d'abord. Mais ces choses me devenaient égales, j'en détournais mon esprit et je pensais :

" Tu ne dois rien qu'à la mère Balais, c'est elle qui t'a nourri, c'est elle qui t'a soutenu toujours, c'est elle qui t'aime et qu'il faut aimer. Qu'est-ce que te font ces Dubourg ? Quand ils seraient deux fois plus riches, ce serait une raison de plus qui leur ferait oublier leurs anciens amis. Mais ceux qui t'ont fait du bien, Jean-Pierre, à ceux-là tu dois ton travail et ta vie. Tâche de t'élever, de faire venir ta vieille mère Balais, et de lui rendre autant que possible tout le bien qu'elle t'a fait. Voilà ton devoir et ton bonheur. Le reste...il faut l'oublier !.. "

Dans ces pensées attendrissantes m'étant couché, je m'endormis à la grâce de Dieu

XV

Depuis mon arrivée à Paris, je n'avais pas eu le temps de revoir Emmanuel ; l'ouvrage était pressé dans cette quinzaine, il avait fallu travailler le premier dimanche et le lundi jusqu'au soir. Mais le samedi suivant, en nous faisant la paye, M. Braconneau nous ayant prévenus que le lendemain on serait libre, je m'habillai de bonne heure et je courus à l'hôtel de la rue des Grès.

Cela tombait bien, car en me voyant Emmanuel s'écria :

" Je pensais à toi, Jean-Pierre : voici les vacances, les examens sont commencés ; je passe à la fin de cette semaine et je m'en retourne deux mois au pays. J'aurais eu de la peine à partir sans t'embrasser "

Il me serrait la main. Pendant qu'il ôtait sa belle robe de chambre, je lui racontai ce qui m'avait empêché de venir.

" Eh bien ! nous allons faire un tour, dit-il, nous déjeunerons au Palais-Royal "

En l'entendant dire que nous allions déjeuner au Palais-Royal, je crus qu'il plaisantait ; il vit ce que je pensais, et s'écria :

" Pas chez Véfour, bien entendu ! Il faut attendre d'avoir notre part dans la pension de Louis-Philippe. Nous irons chez Tavernier, tu verras "

Il riait, et nous sortîmes, comme la première fois, en descendant la rue de la Harpe. Mais il voulut me faire voir alors le Palais-de-Justice, fermé devant par une grille très-belle. Derrière cette grille se trouve une cour, et au bout de la cour, un escalier qui monte dans le vestibule où les avocats accrochent leurs robes entre les colonnes. Sur la droite un autre escalier mène dans une grande salle, la plus grande salle de France, et qu'on appelle la salle des Pas-Perdus.

Tout autour de cette salle, très-haute, très-large, et dallée comme une cathédrale, s'en ouvrent d'autres où sont les tribunaux de toute sorte pour juger les voleurs, les filous, les banqueroutiers, les incendiaires, les assassins, et les amateurs de politique qui trouvent que tout n'est pas bien dans ce monde, et qui voudraient essayer de changer quelque chose.

C'est ce que m'expliquait Emmanuel, et je pensais que l'idée d'entrer dans la politique ne me viendrait jamais.

Après cela, nous descendîmes derrière, par un petit escalier qui mène sur une place ouverte à l'autre bout, au milieu du Pont-Neuf. Quand nous eûmes traversé cette place, assez sombre, nous vîmes à la sortie la statue de Henri IV tout près de nous, et, plus loin, cette magnifique vue du Louvre que j'avais tant admirée la première fois. Elle me parut encore plus belle, et même aujourd'hui je me figure que rien ne peut être plus beau sur la terre : cette file de ponts, ces palais du Louvre et des Tuileries, ces grilles, ces jardins, à gauche ; ces autres palais, et tout au fond l'Arc-de-Triomphe ! Non, rien ne peut vous donner une idée plus grande des hommes !

Je le disais à Emmanuel, qui me prévint que le plus beau n'était pas encore ce que nous voyions, mais l'intérieur des palais, où sont réunies toutes les richesses du monde. Cela me paraissait impossible.

Comme nous continuions de marcher, étant arrivés dans la cour du Louvre, ce fut une véritable satisfaction pour moi de contempler ces magnifiques statues dans les airs, autour de l'horloge, représentant des femmes accomplies en beauté, qui se tiennent toutes droites, deux à deux, les bras entrelacés comme des sœurs, et qui doivent avoir au moins trente pieds de haut.

Rien ne manque à ce spectacle. Seulement, plus loin, après avoir passé la voûte du côté des Tuileries, nous arrivâmes sur une vieille place encombrée de baraques, dans le genre du cloître Saint-Benoit, ce qui ne me réjouit pas la vue. Elle était pleine de marchands d'images, de guenilles, de ferrailles, et d'autres gens de cette espèce. Deux ou trois vendaient même des perroquets, des pigeons, des singes et de petites fourmes, qui ne faisaient que crier, siffler, en répandant la mauvaise odeur.

On ne pouvait pas comprendre de pareilles ordures entre deux si magnifiques palais. Emmanuel me dit que ces gens ne voulaient pas vendre leurs baraques à la ville, et que chacun est libre de vivre dans la crasse, si c'est son plaisir.

Naturellement, je trouvai que c'était juste, mais tout de même honteux.

Ayant donc regardé cette place, qui ressemblait aux foires de village, Emmanuel me prit par le bras, en disant :

" Arrive ! "

En dehors de la cour du Louvre, à gauche, s'étendait la continuation de la bâtisse, et dans la cour se trouvait, une porte assez haute, où des gens bien mis entraient.

" Avant d'aller déjeuner, il faut que tu voies le musée de peinture me dit-il ; nous en avons pour une heure : "

J'étais bien content de voir un musée ; j'avais seulement entendu parler de musée, sans savoir ce que cela pouvait être.

Dans le vestibule commençait une voûte, qui se partageait en plusieurs autres, fermées par de grandes portes en châssis tendues de drap vert. Contre une de ces portes, à gauche, était assis un suisse, que je pris d'abord pour quelque chose de considérable dans le gouvernement, à cause de son magnifique chapeau à cornes, de son habit carré, de sa culotte rouge, de ses bas blancs et de son air grave ; mais c'était un suisse ! J'en ai vu d'autres habillés de la même façon. Ils restent assis, ou se promènent de long en large pour se dégourdir les jambes : — c'est leur état.

Une dame recevait les cannes et les parapluies dans un coin, moyennant deux sous.

À droite, s'élevait un escalier, large d'au moins cinq mètres, avec des peintures dans les voûtes. On avait du respect pour soi-même en montant un escalier pareil ; on pensait : " Je monte... personne n'a rien à me dire !.. "

Mais tout cela n'était rien encore. C'est en haut qu'il fallait voir ! D'abord, ce grand salon éclairé par un vitrage blanc comme la neige, d'où descendait la lumière sur des peintures innombrables, tellement belles, tellement naturelles, qu'en les regardant vous auriez cru que c'était les choses elles-mêmes : les arbres, la terre, les hommes, au printemps, en automne, en hiver, dans toutes les saisons, selon ce que le peintre avait voulu représenter.

Voilà ce qui s'appelle une véritable magnificence : Oui, quand on pense qu'avec de la toile et de la couleur, les hommes sont arrivés à vous figurer tous les temps, tous les pays, tous les êtres, au lever et au coucher du soleil, à la lune, sur terre et sur mer, dans les moindres détails, c'est alors qu'on reconnaît le génie de notre espèce et qu'on s'écrie : " Heureux ceux qui reçoivent de l'instruction, pour laisser de pareilles œuvres après leur mort, et nous enorgueillir tous !.. "

(A suivre)

PAR CI PAR LA

CONCOURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

DU 1^{ER} JANVIER AU 1^{ER} MAI 1902

En police correctionnelle.
Le Président, à la prévenue.—Votre âge ?
La Prévenue.—Je m'en rapporte à la sagesse du Tribunal !

Dans un café.
—Votre chien vient de me mordre à la jambe, monsieur, et m'a arraché un morceau de mon pantalon.
—Eh ! monsieur, si vous lui aviez donné tout de suite un morceau de sucre, cela ne serait pas arrivé.

Calino est au mieux avec sa belle-mère ; ils sont en train de se dire des choses agréables :
—Avouez, lui dit la bonne femme en minaudant, que vous voudriez me voir à cent pieds sous terre.
—Ah ! belle maman, vous exagérez ; six seraient suffisants.

Paul fait péniblement ses devoirs.
—Maman, veux-tu m'aider à faire ma version allemande ?
—Mais, mon petit garçon, je ne sais pas l'allemand, moi ! mes parents ne me l'ont jamais fait apprendre.
—Oh ! comme ils étaient gentils, tes parents !

—Le visiteur.—C'est à vous, madame, ce ravissant petit toutou ?
La maîtresse de maison.—Mais non, monsieur, je croyais au contraire qu'il vous appartenait.
Le visineur (*piéd et canne levés*).—Veux-tu bien te sauver, sale bête !

Un passant, indigné de voir un quémendeur très valide lui tendre la main :
—Vous pourriez faire mieux qu'un mendier, un gros et fort gaillard comme vous.
Lui, *ironique*.—Ah ! oui, n'est-ce pas, lâcher le certain pour l'incertain ?

Minuit sur le boulevard.
Un loqueteux sollicite un passant.
—Vous n'avez pas honte, l'objurgue celui-ci, de mendier à pareille heure !
—Monsieur, fait le mendiant d'un ton pincé, je mendie aussi le jour.

Taupin galant.
—Tous mes compliments, comtesse ! Vous êtes toujours fraîche, toujours rose, toujours belle !
—Monsieur Taupin, vous me gêtez !
—Non, sérieusement... Je vous assure que vous ne vieillissez plus !

Deux messieurs qui se trouvent seuls dans le même compartiment de chemin de fer ne tardent pas à lier connaissance et déclinent tour à tour leurs qualités.
—Moi, déclare l'un avec une emphase prétentieuse, je viens de faire en province des conférences socialistes je suis l'apôtre des trois-huit.
—Moi, monsieur, fait le second avec finesse, je suis plus modeste... je ne voyage que pour les trois-six.

Le plus jeune des fils de M. Joseph Prud'homme approche de sa douzième année et l'honorable père se demande déjà avec perplexité quelle profession il pourrait bien "faire embrasser par ce très légitime héritier de son nom."
—Faites-en un caissier, lui conseille un ami.
Mais, après quelques instants de réflexion profonde :
—Impossible, m'ossieu, souffle M. Joseph Prud'homme... Le chemin de fer lui fait mal !...

En police correctionnelle.
Lé président.—Comment ! à votre âge, au début de votre vie, vous avez pu voler ?

1^{er} Prix, \$25; 2^e Prix, \$15; 3^e Prix, \$10; et 50 Prix de \$1.00

SUJET DU CONCOURS

Q	N	O	U	N	L	R	I	I	E	É	S	Y	N	A	A
V	B	E	O	A	S	R	N	N	E	E	T	S	N	T	R
O	C	N	E	E	É	S	T	T	S	J	P	D	O	U	U
S	P	U	I	B	R	E	O	N	L	R	A	A	N	T	U
X	I	O	É	U	N	S	J	P	I	N	O	E	U	E	R
R	R	O	E	N	P	O	U	U	B	T	R	D	S	L	U
I	N	E	J	R	T	C	É	M	O	T	O	R	O	L	N
D	M	E	I	U	I	N			T	L	S	R	A	N	U
A	C	L	U	L	E	I			N	N	N	U	T	S	R
L	T	L	R	D	É	E	E	S	S	O	É	A	P	N	E
N	N	O	M	N	A	D	C	A	E	N	N	I	T	N	P
R	S	I	T	E	D	D	S	D	D	E	E	E	T	P	E
S	H	T	É	P	A	R	A	O	T	R	E	U	T	T	R
L	N	I	E	D	S	M	E	R	P	O	L	O	E	L	N
O	E	N	S	I	R	T	T	D	O	E		E	M	L	I
Q	E	U	Q	P	E	I	A	U	S	O	N	E		S	D

NOTES EXPLICATIVES

Il s'agit, avec les lettres ci-haut, de reconstituer trois phrases complètes et distinctes. Il est bien entendu que l'on doit faire servir toutes les lettres qui se trouvent dans ce tableau, en rétablissant chacune d'elles dans l'exacte position qui lui appartient. Pour avoir droit de concourir, il faudra adresser sa réponse au "MONDE ILLUSTRÉ" en même temps que les dix-sept coupons (numérotés de 1 à 17) qui seront publiés par notre journal, de semaine en semaine, d'ici à la fin du concours. Les lettres des concurrents devront être recommandées (enregistrées); elle devront porter bien distinctement sur l'enveloppe, la mention "Pour le concours," et nous parvenir sans faute pour le 15 MAI 1902. Une assemblée publique des intéressés sera tenue dans les bureaux de rédaction du "MONDE ILLUSTRÉ," 33, rue Saint-Gabriel, à une date qui sera fixée ultérieurement, et c'est seulement en présence de cette assemblée que seront ouvertes les lettres des concurrents.

Les trois phrases de concours sont, bien entendu, trois phrases spéciales, dont le texte, arrêté d'avance, reste, sous enveloppe, entre les mains des éditeurs.

COUPON
DU "MONDE ILLUSTRÉ"

No 6

NOM ET ADRESSE DU CONCURRENT

.....

.....

.....

Le prévenu (*fondant en larmes*).—Si vous saviez mon bon juge !... Pas de travail, pas d'emploi !...
—Pourquoi avez-vous maltraité cet infortuné, votre compagnon de misère ?
Toujours comme un oiseau sur la branche !
—Dame, monsieur le président, voilà un mois que je le traîne dans notre chariot et qu'il fait le cul-de-jatte. Vous m'avouerez que c'était bien mon tour de me faire traîner. Et il ne veut pas !...

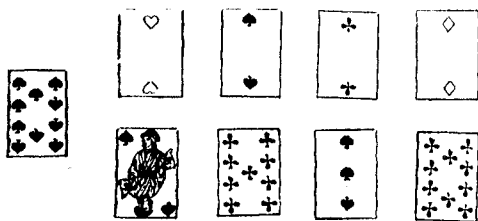
Le président.—Ne cherchez pas à tromper le tribunal... Quand un oiseau est sur la branche, il ne vole pas !

Deux mendiants patentés sont traduits en police correctionnelle sous prévention de coups et blessures portés par l'un à l'autre.

LA COQUELUCHE
Chez ses pauvres enfants, elle ne résiste pas au Baume Rhumal.

LE JEU DES PATIENCES

LA PETITE BATAILLE (Jeu de 52 cartes)



Vous commencez par sortir les deux que vous disposez en rangée horizontale ; puis vous comptez treize cartes que vous placez à gauche, avec celle de dessus découverte : C'est par exemple, le dix de pique. Vous étalez ensuite, au-dessous des deux, quatre autres cartes. Je suppose que l'une de ces cartes soit un trois de pique, comme sur le tableau : vous le placez sur le deux de même couleur, car il s'agit de former les familles, en ligne montante, jusqu'à l'as.

Maintenant comme le neuf et le dix, toujours sur le tableau, se suivent dans la même couleur—en trèfle—vous les placez aussi l'un sur l'autre, pour former des paquets préparatoires ; mais alors vous mettez la carte la plus faible dessus.

A mesure qu'il se fait des vides dans la rangée du bas, vous les remplacez par des cartes prises dans la réserve des treize cartes mises de côté. De cette manière, vous les découvrez une à une. Si dans ces cartes découvertes, il s'en trouve qui se suivent soit avec les cartes de la rangée du haut, soit avec celles de la rangée du bas, vous les mettez en place.

Ainsi, le dix de pique, qui est la carte de dessus du paquet se suivant avec le valet de pique en marche descendante, vous le placez sur ce valet, vous agirez de même quand viendra le neuf de pique. De même quand viendront les quatre, cinq, six, etc. de même couleur, vous les placerez sur le trois du haut.

Dès que les points se sont rejoints, c'est-à-dire que vous aurez par exemple le six en haut, le sept en bas, vous mettez toutes les cartes du paquet inférieur sur celles du paquet supérieur—la plus forte dessus—et vous continuerez ainsi jusqu'à l'as. —Vous procéderez de même quant aux autres couleurs.

Lorsque les treize cartes du paquet seront écoulées, ainsi que toutes les cartes que vous avez en mains, vous reprendrez le talon et vous continuerez de même. Si, le talon épuisé, vous n'avez pas placé toutes les cartes, vous pouvez le reprendre une seconde fois ; mais s'il vous en reste encore après cette seconde épreuve, la patience est manquée.

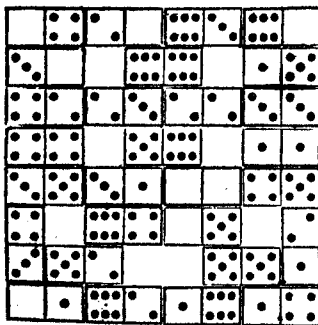
L'ENCHANTEUR MERLIN.

SOLUTION DES PROBLÈMES QUI ONT PARU DANS LE N° 927

DAMES

Blancs		Noirs	
32	25	20	46
65	60	26	51
33	26	21	34
52	4	18	29
4	3 gagnent		

DOMINOS



ÉCHECS

- 1. D 4 C R
- 2. P 8 F D fait C échec et mat.
- 2. C pr T mat.
- 2. C 5 D échec et mat.
- 2. D 1 C R ou P 8 F D fait C mat.
- 1. T pr D
- 1. T 5 T D échec.
- 1. C 5 F R joue.
- 1. autre coup.

SOLUTION DES VERS A RECONSTITUER

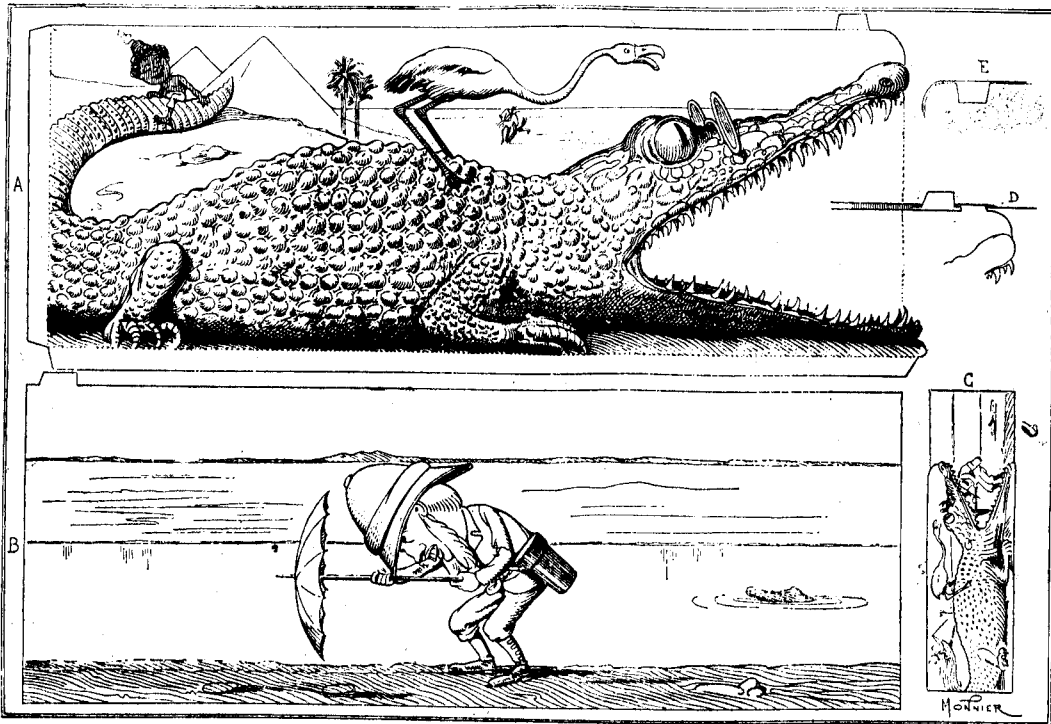
J'	AI	DES	REVES	DE	GUERRE
EN	MON	AME	INQUIETE	J'AURAI	
ETE	SOLDAT	SI	JE	N'ETAIS	POETE

Les vers à reconstituer dans le No 927 étaient les suivants :

J'ai des rêves de guerre en mon âme inquiète ;
 J'aurais été soldat si je n'étais poète.
 (Tirés des Odes et Ballades, de Victor Hugo.)
 L'Aube froide blémit, vaguement apparue ;
 Une foule défile en ordre dans la rue.
 (Tirés de l'Année Terrible, de Victor Hugo.)

L'	AUBE	FROIDE	BLEMIT
VAGUEMENT		APPARUE	
UNE	FOULE	DEFILE	EN
ORDRE	DANS	LA	RUE

UN DRAME AU BORD DU NIL



Commencer par colorier le dessin ; le crocodile en vert bronze jaunâtre, l'ibis en rose, l'Anglais à volonté.

Découper A, en suivant le contour des dents du crocodile. Découper ensuite une feuille de papier bristol de dimensions semblables à A, mais sans s'occuper, cette fois, du contour des dents, et couper cette feuille à l'endroit où la ligne pointillée relie les deux mâchoires de la gueule du crocodile, la feuille devra s'arrêter à gauche et au bas de A aux lignes également pointillées, limitant les longues bandes de papier destinées à être collées.

Placer la feuille de bristol ainsi obtenue sur la pièce A ; rabattre au dos les surfaces du bas et de gauche de A et les coller ; introduire entre les deux feuilles de papier, c'est-à-dire dans la gueule du crocodile la pièce B découpée ; rabattre ensuite, et coller au dos de A, la petite languette de papier située au-dessus de cette pièce (Détail en E) ; faire glisser la pièce B dans A. La petite languette ci-dessus arrêtera la pièce B et l'empêchera de sortir.

En G—dessin de la construction achevée.

Voilà un jeu à la fois amusant et terrifiant. Ce brave explorateur passe un bien mauvais quart d'heure et ce terrible drame peut être renouvelé à volonté.

Il suffit de tirer et de pousser alternativement la pièce B pour faire entrer plus ou moins l'Anglais dans la gueule du monstre.—M...

Logogriphe.—Fenêtre. Fente. Rente. Fête. Fret. Ente. Enée. Être. Nef. Fer. Été. Fée. Ré. Te. Et. En. Ne.

Charade.—Buis-son.

Le solitaire.—9.7 6.8 1.7 8.6 22.8 16.14 13.15 4.14 39.22 22.8 11.13 2.12 13.11 10.12 20.6 28.11 5.19 26.28 28.11 17.19 42.28 38.36 47.37 37.20 35.37 19.36 45.43 50.44 33.31 15.32 25.23 32.15 46.32 31.33 34.32 43.45 49.39 36.38 38.40 41.39. Voici le tour du pion rouge qui prend de 21.19 19.5 5.7 7.9 9.23 23.40 40.38 38.21. Ainsi le pion rouge a fait ses huit mouvements.

Problème de la somnambule.—Le nombre tiré au sort était le numéro 147.

Déchirés en deux, les morceaux portaient l'un le nombre 14 ; l'autre le nombre 7, car, en effet, le carré de 14 est 196, celui de 7 est 49. En déduisant celui-ci du premier, on retrouve en entier le nombre tiré au sort, le numéro 147.

De même, les deux nombres 14 et 7 qui le composent se trouvent fréquemment comme date d'une lettre écrite le 14 juillet, beaucoup de personnes datant : ce 14/7.

LA RESSOURCE

Pour couper court aux suites souvent terribles d'un refroidissement, nous n'avons que le BAUME RHUMAL, mais nous l'avons.